

LES

PÉCHES MIGNONS.

Imprimerie de la société Typographique Belge
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

LES

PÉCHÉS MIGNONS

PAR

A. de Gondrecourt.

—

TOME DEUXIÈME.





BRUXELLES.

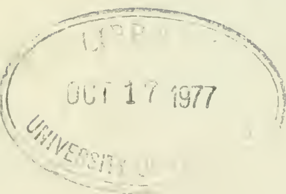
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. | LEIPZIG.

MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

—

1847


OCT 17 1977
UNIVERSITY

I

Comme M. de Brionne se levait pour sortir, la jeune mariée entra dans la chambre ; et, s'approchant sur la pointe des pieds jusqu'au chevet de mademoiselle de Péruse, elle déposa un baiser sur son front brûlant.

La malade se retourna, prit de ses deux mains la main de la vicomtesse et contempla son doux visage avec une délicieuse extase. L'abbé s'était arrêté près de la porte, et regardait ce tableau avec attendrissement.

— Vous allez bien me gronder, chère tante, car je vous ai délaissée pendant tout le temps du

souper... A dire vrai, je n'ai pas osé me lever de table... Je me sens si troublée que le moindre mouvement m'épouvante, quand je suis entourée... Comment vous trouvez-vous?

— Très-bien, ma fille, ou du moins beaucoup mieux... Chère petite, approche ta joue, que je la baise encore... Ah! pauvre enfant! Quel châtiment pour moi d'être... malade, dans ce moment où je te serais si utile!

— Que voulez-vous, bonne tante, on ne peut pas avoir tous les bonheurs... Restez bien chaudement dans votre lit... là... ne vous découvrez pas... Demain matin, vous prendrez mon bras pour aller à la messe... Ah! voilà que vous pleurez; pourquoi donc? souffrez-vous?

— Non, non, ma fille, je ne souffre que de ne t'avoir pas vue à mon aise tout aujourd'hui... mais demain... demain nous irons ensemble à l'église!... Je te le promets, et tu prieras bien pour ta vieille amie, n'est-ce pas?

— Avez-vous besoin de me le recommander?... mais c'est moi qui réclamerai vos prières.

— Eh bien! chérie, mets-toi à genoux là, près de moi, je vais te donner encore ma bénédiction... Sois douce, aimante et résignée, ce sont ces trois vertus qui font la gloire de l'épouse chrétienne. Pour être fidèle à tes devoirs, songe à ta mère qui fut un ange sur terre; pour être

mère irréprochable toi-même, songe à la Vierge dont tu as le beau nom. Si dans l'union que tu as formée aujourd'hui tu dois trouver plus tard quelques chagrins, porte ta croix sans murmurer, sois digne et noble, mais n'écoute pas les conseils d'une jalousie souvent aveugle, rappelle-toi que l'épouse outragée doit laver ses outrages dans la pureté de son âme, et qu'elle doit opposer la vertu à la douleur. Que ta vie soit exempte de trouble, mon enfant! l'œil de Dieu veillera sur toi !

Mademoiselle de Péruse se tut ; la ferveur et l'émotion qu'elle avait mises à prononcer ces touchantes paroles l'avaient épuisée... sa voix avait baissé et s'était voilée. La vicomtesse releva son beau front et effleura le visage de sa tante avec les boucles parfumées de ses cheveux ; son cœur était oppressé, elle n'avait pas bien compris la portée des conseils qu'elle venait de recevoir ; mais la tristesse de la malade était en partie passée dans son âme, et lorsqu'elle voulut répondre, sa bouche s'y refusa.

— Adieu, ma petite Marie, adieu, reprit mademoiselle de Péruse ; je crois que je vais dormir, et ce sommeil me fera du bien... Adieu, jusqu'à demain. Donne des ordres en bas pour qu'on n'entre plus dans ma chambre ; on pourrait me réveiller.

Madame de Fontac se dégagea doucement des bras de sa tante, répondit à son dernier signe, et se retira sans voir l'abbé de Brionne qui était caché par un rideau.

Mademoiselle de Péruse avait fait un violent effort pour se soulever et suivre des yeux sa petite-fille. Lorsque la porte fut refermée derrière la jeune femme, la pauvre malade retomba sur ses oreillers en murmurant d'une voix presque éteinte :

— Je ne la verrai donc plus, mon Dieu!

— Pensez au ciel, ma sœur, répondit M. de Brionne ; Dieu y rassemble tous les justes.

Et il sortit.

Bientôt après, le confesseur de mademoiselle de Péruse entra ; et lorsque, après sa confession, elle consentit à laisser monter le médecin, les secours de l'art étaient inutiles. La mourante eut assez de force encore pour recommander de ne pas répandre dans le château le bruit de son agonie et de sa mort ; elle fit demander son frère, et quand le vieux chevalier fut près de son lit, elle lui dit :

— Je vais devant, préparez-vous!

Ses lèvres demeurèrent glacées ; elle ne fit plus aucun mouvement... A cinq heures du matin l'octogénaire avait cessé de vivre.

Ce jour-là, à la messe basse, le curé de Ver-

neuil récita la prière des morts ; et la vicomtesse de Fontac s'agenouilla en grand deuil à la même place où, joyeuse, quelques heures auparavant, elle s'était inclinée sous le voile et l'oranger.

Aussi, après la messe, l'abbé de Brionne monta en voiture et reprit la route d'Artenai, laissant au château tous ceux qu'une fête avait appelés et que retenait une lugubre cérémonie, un dernier hommage et dernier devoir.

Lorsque la voiture de M. de Brionne entra dans la cour de l'hôtel des Trois-Rois, madame de Ravenstein courut à une galerie, et, reconnaissant celui qu'elle attendait, elle vint à sa rencontre jusqu'au bas de l'escalier, lui tendit la main, et soutint sa marche mal assurée.

— Comme vous paraissez fatigué, mon père !... que vous avez été imprudent !... Si vous m'aviez écoutée !

— J'aurais peut-être été plus sage, mon enfant, répondit l'abbé, qui songea aux secrets dont il était dépositaire ; mais, à tout prendre, cela m'a secoué... et puis... j'ai fait mon devoir... Ah çà ! ma sœur, une demi-heure de repos, et nous partons, n'est-ce pas? Êtes-vous prête?

— Je suis à vos ordres. Où allons-nous?

— A Paris, répondit le chanoine avec un soupir qu'il ne put maîtriser.

Là... mettez-vous dans ce fauteuil ; je vous

l'avais préparé depuis deux heures... Mettez ces coussins sous vos pieds, il fait un froid terrible... Eh bien! mon père, j'ose enfin vous demander si vous êtes arrivé à temps?... Ah! quelle nuit j'ai passée, grand Dieu!

— Tout est fini, mon enfant; il faut se résigner.

— Marié! s'écria madame de Ravenstein avec terreur.

— Marié, répondit M. de Brionne avec un calme chagrin.

— Pauvres femmes! pauvres femmes!

— De qui parlez-vous?

— Des deux vicomtesses de Fontac, mon père, de la divorcée et de celle qu'avant un an la loi aura séparée de son mari.

— Oh! alors, interrompit l'abbé avec chaleur, alors que le courroux du ciel tombe sur le coupable, que le Dieu de miséricorde soit un Dieu vengeur, et que le malheureux prodigue, assez fou pour avoir perdu deux trésors, achève sa vie dans la misère! Oui, madame, croyez-le fermement, si M. de Fontac fait une nouvelle victime, il subira un châtiment terrible! Marié deux fois, et deux fois chassé par la loi du sein de sa propre famille, il arrivera un jour de remords pour cet époux sans cœur. Dans ce jour, la morale sera vengée, et l'ingrat qui aura lassé la bonté divine

versera des larmes de sang après avoir versé tous ses pleurs ! Chacun de ses souvenirs sera empoisonné ; il ne songera à sa première compagne, à vous, ma sœur, que pour regretter la candeur de votre belle âme et la douceur de votre tendresse. Il ne pensera à ma pauvre Marie que pour se maudire ! Père indigne aujourd'hui, alors il sentira gémir ses entrailles, et le fils que vous lui avez donné ne sera pour lui qu'un étranger dont il redoutera le mépris ! Et si, de la nouvelle union dont j'ai malgré moi béni la chaîne, naissent de nouveaux enfants, ces enfants ressembleront au vôtre. Dieu ne leur inspirera que de la terreur pour leur père. Perdu dans son naufrage, le vicomte ne touchera jamais au port. Abandonné de ses amis de débauche, honteux à lui-même, pauvre et chargé d'ennuis, il appellera à son secours dans ses deux familles, et nulle voix ne lui répondra. Il enviera le bonheur de l'homme de bien entouré de sa femme et de ses enfants, chef vénéré d'une maison honorable ; il jalousera cette paix promise à l'âge mûr et à la vieillesse, lui qui aurait dû exciter toute jalousie. Ses deux femmes brilleront dans le monde de tout l'éclat que donne la pureté de la conscience ; ses enfants seront des modèles de piété filiale, et il n'aura ni femme ni enfant. Je vous l'ai dit, ma sœur, ce châtiment sera terrible. Je crains d'être prophète !

En achevant ces mots, M. de Brionne passa ses doigts sur son front couvert d'une sueur froide.

— Hélas ! mon père, votre bonté pour moi, votre affection pour Marie de Verneuil, vous font lire dans l'avenir des arrêts que le ciel ne rendra jamais.

— Souvenez-vous ! souvenez-vous ! vous êtes jeune, et l'avenir vous appartient comme au vicomte.

— C'est pour cela, mon père, que je doute de l'implacable colère de Dieu, à moins qu'il ne me retire de ce monde.

L'abbé regarda madame de Ravenstein avec admiration et surprise, puis il dit :

— Quoi ! dans son abandon, le coupable trouverait-il une main secourable ?

— La mienne, oui, mon père ; fière dans sa prospérité, je serai près de lui dans sa détresse. Ah ! ce pauvre cœur a tant aimé qu'il lui faudrait plus d'un siècle pour se calmer...

— Je vous salue comme un martyr, mon enfant, interrompit M. de Brionne d'une voix profondément émue ; venez, quittons cet hôtel, retournons à Paris, où mes pauvres doivent bien s'ennuyer après moi ; vous m'aiderez dans mes devoirs de charité, que dis-je? vous me guiderez... Partons... En route, je vous dirai ce qui s'est passé au château de Verneuil.

Dès que l'abbé et madame de Ravenstein furent montés dans leur voiture, M. de Brionne raconta les événements de son voyage et n'en omit que la confidence de mademoiselle de Péruse. Vers six heures du soir, le coupé de madame de Ravenstein entrait à Paris.

— Malgré tout le besoin que j'ai de revoir ma cellule, dit l'abbé, je vous prie, chère sœur, de vouloir bien me mener place Saint-Michel.

— Volontiers, mais je crains que vous n'abusiez de vos forces; car je devine que vous voulez descendre chez l'un de vos pauvres?

— C'est vrai.

— Dans ce cas, vous me permettrez de vous y accompagner; nous commencerons dès aujourd'hui notre association à vos bonnes œuvres; je veux d'ailleurs profiter du temps qui me reste à passer avec vous.

— Devez-vous donc me quitter bientôt?

— Cette nuit même.

— Ah! mon Dieu! et où allez-vous? Pardon, si je suis indiscret, j'aime tous ceux qui souffrent...

— Merci, mon père... vous me faites du bien. Je pars pour le Havre, et du Havre je passerai à la Nouvelle-Orléans... Je m'exile avec mon fils; la France n'est plus habitable pour nous... Vous me comprenez, je le vois... Vous ne com-

battrez pas ce sage projet, n'en parlons plus.

Ordre fut donné au postillon de s'arrêter place Saint-Michel, 15 : cinq minutes après, M. de Brionne, appuyé au bras de madame de Ravenstein, montait l'escalier d'une assez belle maison, et s'apprêtait à sonner à une porte du troisième étage, lorsque cette porte s'ouvrit.

— Bonté du ciel! mon pauvre maître, s'écria mademoiselle Marthe en reculant comme à la vue d'un spectre; que vous est-il arrivé? Ah! doux Jésus! mais vous revenez mort...

— Bonjour, ma brave demoiselle; bonjour, ma mie; nous nous occuperons de moi un peu plus tard. Je ne suis pas plus mort qu'enterré, rassurez-vous... Comment va-t-on ici?

— Mal, bien mal, M. l'abbé; *elle* a été administrée depuis ce matin, et le médecin a dit que tout était fini. J'allais chercher une potion calmante; *elle* est admirable cette pauvre femme; ça fend le cœur.

— Mais il y a donc eu une crise? *elle* allait au mieux hier encore.

— Le troisième accès est arrivé... vous savez qu'il sauve ou qu'il emporte...

— Allez chercher ce qu'on demande, ma pauvre Marthe... Venez, madame, ajouta l'abbé en se tournant vers madame de Ravenstein.

Et il entra dans l'appartement.

Après avoir traversé plusieurs pièces, M. de Brionne ouvrit une porte; et, dès les premiers pas qu'il fit dans une chambre dont les rideaux étaient fermés et où régnait une forte odeur d'éther et de menthe, une charmante petite fille de quatre ans courut au-devant de lui et se jeta dans ses genoux en pleurant à chaudes larmes.

— *Mein herr pfarrer! mein herr pfarrer!* criait la pauvre enfant en plongeant ses mains potelées dans ses longs cheveux blonds épars sur ses épaules.

M. de Brionne prit la petite fille, la souleva, baisa son front et lui dit en allemand :

— Eh bien ! ma mie, votre maman est malade; il faut prier le bon Dieu !

— M. le curé, maman va s'en aller, elle dit qu'elle va s'en aller : dites-lui de rester, M. le curé, dites-lui de rester !

Et conduisant l'abbé par la main, l'enfant le mena jusqu'au bord du lit où Marceline Keller allait expirer. Près de ce lit était une vieille dame, amie de M. de Brionne, qui disait son chapelet, et une garde qui préparait des potions.

En apercevant son bienfaiteur, la pauvre veuve se mit à pleurer, et essaya de tendre une main défaillante.

— Ne bougez pas, ma sœur, dit l'abbé, il faut être prudent quand on est malade.

Marceline secoua tristement la tête, et dit tout bas :

— Je n'ai plus de prudence à garder, je m'en vais ! M. l'abbé, ne craignez pas de me parler hardiment : je suis résignée et prête à mourir... J'ai toute ma connaissance ; la mort est un grand bien pour moi... Je vous recommande ma pauvre... orpheline... Vous la ferez entrer dans une maison de charité, n'est-ce pas? promettez-le-moi, et vous veillerez sur elle pour qu'elle devienne une honnête femme...

— J'en prends l'obligation, ma sœur. Mais vous avez tort de la croire orpheline : son père et sa mère existent...

— Ils sont morts pour elle... morts ; et cependant *elle* va venir, peut-être !... Ah ! si *elle* venait ! que je serais heureuse de pardonner... là... à mon lit de mort... devant Dieu que je crois voir déjà !

— De qui parlez-vous?

— De Thérèse ! de Thérèse ! Ne le devinez-vous pas?

— Thérèse ici !... murmura madame de Ravenstein avec épouvante.

— Oui, mais elle tarde bien, ajouta Marceline. Et Faust, mon noble enfant !... Oh ! mon Dieu ! donnez-moi encore une heure à vivre !

En disant ces derniers mots, Marceline Keller

tourna les yeux vers madame de Ravenstein, qui s'était approchée de son lit; et passant ses mains sèches sur ses yeux, comme pour écarter les ténèbres qui obscurcissaient déjà sa vue, elle s'écria, en rassemblant ses dernières forces :

— Je crois vous reconnaître!... Qui êtes-vous?... Vous êtes la vicomtesse de Fontac!...

— Non, madame, non, mon amie, je suis la fille du baron de Ravenstein... Auriez-vous oublié...?

— Oublié!... oublié mon déshonneur!... Non! J'ai pardonné. Ne pardonnerez-vous pas aussi à Thérèse et à sa malheureuse mère tous vos malheurs?

L'abbé regarda madame de Ravenstein avec inquiétude; elle détacha un christ de l'alcôve, le montra à la mourante et lui dit :

— A son exemple, j'ai oublié.

— Soyez bénie, madame, soyez bénie... C'est qu'il est affreux pour une pauvre mère, voyez-vous, d'emporter dans la tombe cette pensée, que la haine et la vengeance attendent l'un de ses enfants sans qu'elle puisse le préserver, si dénaturé qu'il soit... Mais non, elle n'est pas dénaturée, elle va venir, elle va fermer mes yeux, ma belle Thérèse, mon premier-né! Je l'ai nourrie de mon lait pendant deux ans, je l'ai adorée... Elle va venir, n'est-ce pas, ma petite Hélène? n'est-ce pas, monsieur?

La porte de la chambre fut vivement ouverte, et Faust se précipita sur le lit de sa mère.

— Eh bien ! dit la pauvre femme dont les yeux brillaient d'un dernier éclat, elle te suit? elle te suit?

— Non, mère, non !... elle... elle ne veut pas vous voir... elle a refusé !...

— J'ai pardonné, mon Dieu ! murmura Marceline, prenez pitié !...

Et, comme si la nouvelle apportée par son fils eût glacé ses lèvres, la malheureuse femme ne proféra plus un seul mot. Elle étendit ses mains sur les têtes de Faust et d'Hélène, et un quart d'heure après elle expira. Son âme gagna le ciel, portée par les prières de ses enfants et de ses bienfaiteurs agenouillés.

— Avez-vous rempli mes instructions? dit l'abbé à Faust après un long silence.

— Oui, mon père !

— Ainsi votre sœur est aux Repenties?

— Non, mon père, elle a quitté ce couvent depuis une heure.

— Et où est-elle? grand Dieu !

— Aux Madelonnettes...

— Aux Madelonnettes! qui l'y a conduite? et par quel ordre?

— Moi, et sur la réquisition de ma pauvre mère qui depuis un mois sollicitait un ordre

d'arrestation pour mettre fin aux désordres de sa fille.

— C'était là, sans doute, le prétendu procès de Marceline, dit madame de Ravenstein à l'abbé.

— Et comment avez-vous pu conduire tout cela, vous si jeune? ajouta M. de Brionne en regardant Faust avec attendrissement.

— Avant d'user de l'autorité que la justice lui avait donnée, ma mère a laissé à Thérèse tout le temps du repentir. Aujourd'hui, j'ai supplié ma sœur de venir fermer les yeux de celle dont elle a causé la mort; je lui ai dit qu'en nous faisant rencontrer, elle et moi, le ciel semblait vouloir la rappeler à ses devoirs... Je me suis mis à ses genoux, dans le couvent des Repenties, où vous m'aviez ordonné de la conduire. Mes prières ont fait couler les larmes des étrangères présentes à cette scène... Thérèse m'a refusé de voir sa mère... elle m'a repoussé.

— Et alors?...

— Alors, j'ai été chercher mes deux cousins, les deux plus proches parents de mon père, deux honnêtes ouvriers établis à Bercy, et j'ai imploré leur assistance pour faire enfermer ma sœur... Elle est là pour six mois... Dans six mois, nous verrons!...

— Mais votre pauvre mère semblait ne vouloir plus sévir, car elle dit avoir pardonné.

— Je n'ai pas pardonné, moi! car je m'appelle Faust Keller!

Après avoir prononcé ces mots avec une farouche énergie, le jeune homme se retourna vers sa petite nièce qui pleurait au chevet de sa grand'mère, et il la couvrit de baisers.

— Allons, monsieur, venez-vous-en, dit mademoiselle Marthe. Dieu me pardonne, voilà assez de secousses comme cela, vous ne tenez plus sur vos jambes...

— Viens avec moi, ma petite amie, interrompit M. de Brionne en prenant la main d'Hélène. Il faut laisser en paix ta maman.

— Elle dort, n'est-ce pas, M. le curé?

— Oui, ma mie, elle dort; il ne faut pas la réveiller... nous reviendrons... viens!

. . . .

. . . .

Le lendemain, l'humble convoi du pauvre conduisait à son dernier asile le corps de Marceline Keller.

Madame de Ravenstein ramena M. de Brionne et Faust dans sa voiture. Le jeune homme était en proie à une sombre et muette tristesse.

— Toutes vos réflexions sont-elles bien faites, Faust? demanda madame de Ravenstein; je pars cette nuit pour les États-Unis; me suivez-vous?

— Non, madame, je reste.

— Qui vous retient en France ?

— Mon père et ma mère !

Il fut impossible de tirer une autre réponse du jeune Alsacien, qui vint embrasser sa nièce chez l'abbé, salua ses protecteurs, sortit et ne reparut plus.

Madame de Ravenstein partit pour l'Amérique, comme elle l'avait dit. La petite Hélène resta chez l'abbé de Brionne, maison de charité, s'il en fut.

II

Le 6 mai 1836, vers sept heures du soir, au moment le plus gai de ces journées printanières qui couvrent le pavé de Paris de fringants équipages, les trottoirs et les jardins de promeneurs élégants, les boulevards et les boutiques de bouquets embaumés, deux femmes accostèrent, à peu près en même temps, un fiacre stationné dans la rue de Provence. Ces deux femmes étaient du même âge, et quoi qu'elles fissent pour le dissimuler, elles ne trompaient que de loin, et sous le voile. De loin, à leur démarche alerte, à leur mise, à leur maintien, on leur eût donné trente ans au plus; de près, elles touchaient à la

redoutable quarantaine, dont Dieu garde les coquettes qui nous liront !

Le fiacre accosté étant seul sur la place, le cocher descendit lourdement du siége où il dormait, et, s'entendant appeler par deux pratiques à la fois, assuré de sa course il en prit à son aise, selon l'usage antique de ses gracieux confrères.

— Rue Saint-Jacques, dit la femme qui, étant arrivée la première, se hâtait de prendre possession du carrosse.

— Rue de Lille, dit l'autre.

Le cocher regarda les deux dames d'un air narquois, et, en un clin d'œil, sa résolution fut arrêtée. Écartant de sa main rude et rouge l'une des postulantes, il dit à l'autre avec complaisance :

— Allons, rue de Lille ; montez, bourgeoise.

Le brave homme avait, d'un regard, toisé son monde ; la bourgeoise qu'il avait favorisée au mépris de toute justice était mise avec élégance ; un mantelet de dentelles noires fort hautes couvrait ses épaules ; elle tenait dans ses mains finement gantées un mouchoir brodé et une bourse charmante. L'autre, quoique vêtue avec goût, avait une toilette plus que simple ; et on devinait que l'industrie en avait fait tous les frais ; cela se voyait si bien, que le cocher physionomiste ne s'y était pas trompé.

— Montez, rue de Lille, montez, bourgeoise!

Les deux femmes se regardèrent, firent un pas l'une vers l'autre, et s'écrièrent d'une seule voix :

— *La vicomtesse!*

— *Finance!*

— Et d'où viens-tu, ma chère?

— De partout... Et toi?

— De la rue Montholon... Es-tu pressée?

— Oui, et non.

— Viens chez moi, nous causerons.

— Une autre fois... Où demeures-tu?

— Rue de Lille, 24. Et toi?

— Rue Saint-Jacques.

— En voilà une idée!... Allons, je te conduis.

— Merci, merci.

— Ah! bah!... Cocher, rue Saint-Jacques... Monte, passe devant, je n'ai qu'à flâner.

Les deux amies s'installèrent dans la voiture.

— Embrasse-moi donc, dit Finance en prenant la *vicomtesse* par le cou... Ah çà! ma chère, sais-tu que nous avons terriblement vieilli, depuis 1816 ou 1817 que nous ne nous sommes vues?

— Depuis 1818, répondit Thérèse Keller en baissant les yeux.

— Parole d'honneur! je te croyais dans l'autre monde, toi et mon landau.

— Quel landau?

— Mon landau, pardienne! une voiture toute neuve, une vraie berceuse qui sortait pour la première fois, lorsque tu t'en es servie pour aller je ne sais où... Qu'est-elle devenue, cette chère voiture? As-tu fait le tour du monde avec?

— Tu ne l'as donc pas revue?

— Ma foi, non; tu m'as mise à pied très-proprement; mais je ne t'en ai pas voulu. Voyons, où en es-tu?

— Moi?

— Oui... es-tu revenue de tes erreurs?... Comment vont les affaires? As-tu des rentes?

— Sur le brouillard, ma chère, et de belles!

— C'est comme moi... pas un rouge liard!... Mais il faut nous ranger, je vois ça!...

— A quoi le vois-tu?

— A toutes les glaces... Ah! comme nous étions jolies, chère *vicomtesse!* Te rappelles-tu ta soirée rue Saint-George?... Quel temps! mon Dieu, quel temps!

— Mais tu es encore charmante, je t'assure; ce chapeau et ce mantelet te vont à ravir...

— Toi, tu es un peu ridée, un peu maigrie, mais cependant je te félicite.

— Ah! ma pauvre *Finance,* ça ne va pas bien du tout.

— Et qu'est-ce qui cloche donc?

— Tu le vois, répondit Thérèse en jetant un regard honteux sur elle-même.

— Tu es donc sans ressources, sans espoir?

Thérèse secoua la tête.

— Et lui? demanda Finance.

— Qui, lui?

— Ah! dame! pardon, je t'ai connue si constante, que je veux toujours parler du même.

— Tu as raison, car il est aussi constant que moi.

— Ceci m'étonne un peu plus... Eh bien! où en est-il, lui?

— A même enseigne!

— Aussi bas?

— Aussi bas!

— Vrai! le vicomte! Ce bel Alfred si brave, si aimable, si beau joueur! Comme on s'amuse à dire des bêtises! On m'a raconté qu'il avait fait un mariage superbe, quelque chose comme deux ou trois millions.

— C'est la vérité.

— Ah! dame! si vous avez été de ce train-là, je ne vous plains qu'à moitié... Tiens, plaisanterie à part, ça me fend le cœur de te voir des gants à vingt-neuf sous et de la batiste d'Écosse... C'est donc pour ça que tu perches rue Saint-Jacques?

— Juste!

— Ah! ma chère, j'ai mangé mon pain blanc le premier! Si tu savais quel cancre!

— Qui?

— Tu m'as entendue parler quelquefois d'un vieux cuistre qu'on appelle le père Cantelou, le père Fumeron, que sais-je?

— Oui, oui... attends un peu... un marchand de biens, un marchand d'hommes?...

— C'est ça, un usurier. Eh bien! c'est lui, toujours lui! Si ce n'est qu'il a changé de nom.

— On le disait riche à faire trembler.

— Tellement riche qu'il l'est encore, malgré tout ce que j'ai fait pour le ruiner.

— Tu roules donc toujours sur l'or?

— Ah! ouiche! pas même sur le cuivre. Imagine-toi que depuis trois ans il me laisse mourir de faim, et ne me donne que des guenilles.

— Alors comment fais-tu pour porter des dentelles et du barége? tu as des économies?

— Fi! Je joue et je suis assez heureuse; mon gain m'habille... Mais nous voilà rue Saint-Jacques... Quel est ton numéro?

— 57... Où nous reverrons-nous?

— Je ne te quitte pas, j'ai une confidence à te faire... Es-tu seule chez toi? peut-on y causer en paix?

— Alfred est à la maison, mais malade et cou-

ché ; nous parlerons bas tout à notre aise, sans crainte qu'on nous entende.

Le fiacre s'arrêta au n° 57. Thérèse, suivie de son amie, monta un escalier noir, malpropre, inégal et roide, et, arrivée au quatrième étage, elle tira une clef de son sac, ouvrit une porte, et dit en montrant une pièce obscure, humide, dépouillée :

— Voilà notre salon à manger.

— Il est fameux !... Ah çà ! mais je ne vois qu'une chaise, où est la table?

— A quoi sert une table quand on n'a rien à mettre dessus?

— Voyons le reste.

— Le reste, ma chère !... un grand cabinet et une mauvaise chambre à coucher sans cheminée.

— Brrr ! tu me fais frissonner et me donnes envie de pleurer... C'est là qu'habite le vicomte?

— Il y est dans ce moment avec la fièvre.

— Et vous pouvez vous aimer dans une turne pareille?

— Mais oui... oui ! répondit Thérèse, nous nous aimons plus que jamais.

— Parlez-moi d'un sentiment de cette force-là... il y a longtemps que j'aurais passé par la fenêtre, à ta place.

— Si tu aimais comme moi, si tu étais la seule ressource d'un être plus cher à ton cœur que la

vie... tu ne penserais pas à mourir, tu ne penserais qu'à gagner, en travaillant la nuit, le pain de la journée.

— Comment! tu travailles, toi, la *vicomtesse?*

— Seize et quelquefois dix-huit heures sur vingt-quatre.

— Mais c'est horrible ça!... Et Alfred, que fait-il?

— Il ne fait rien... absolument rien... Cependant, je me trompe, il écrit quelquefois.

— Et qu'écrit-il?

— Je l'ignore... Je crois que c'est un roman dont il espère tirer quelque argent... Attends-moi là ; je vais voir si mon pauvre malade a besoin de moi... puis, je viendrai écouter ta confidence.

Thérèse passa dans la chambre à coucher, qui, au lit près, était aussi nue que la salle à manger, et elle écarta de mauvais rideaux couverts de pièces et de reprises.

— Ah! vous voilà?... dit une voix sèche et brève. Vous êtes restée bien longtemps dehors.

— N'oubliez pas, mon ami, que j'avais trois courses à faire : la première, pour le renouvellement de ce billet qui échoit après-demain ; la seconde, pour toucher les quinze francs de l'ouvrage que j'ai terminé hier ; la troisième, chez le notaire ; et enfin j'ai été où vous savez.

— Eh bien! quelles nouvelles apportez-vous?

— Je n'ai rien de bon à vous apprendre, Alfred; mais il faut du courage... Quant à moi, j'en suis abondamment pourvue.

— Vous avez toujours été une Spartiate, nous savons cela... les Grecs vous auraient élevé une statue ou bâti un temple... Mais, en France, on est tellement ingrat et ennemi du mérite que vous irez tout bonnement en fosse commune comme moi... Pauvre femme! c'est fâcheux!... Voyons, pour ce billet, qu'a-t-on dit?

— Que l'argent est rare, répondit Thérèse en étouffant un soupir, et que les rentrées sont absolument nécessaires. Ces banquiers ont un jargon auquel je ne comprends rien; lorsqu'ils me jettent leurs grands mots, ils m'étourdissent.

— Pauvre femme! vous étiez née pour le trône, et les misères de cette vie ne devaient pas vous toucher. Quel dommage! Ainsi, nous n'avons aucun moyen de parer cette échéance? Le mouchoir qu'a brodé votre main délicate a-t-il été payé, au moins?

— On m'a dit que l'ouvrage était mal fait, et on ne m'a remis que dix francs. Hélas! j'avais passé deux nuits au travail, et ce mouchoir avait essuyé bien des larmes.

— Ah! que c'est joli! vrai, vous devenez romantique, ma chère Thérèse. Faites-moi l'amitié de ne pas me casser les oreilles pour excuser

votre paresse ou votre maladresse; vous n'êtes bonne à rien, et cependant vous avez été faite pour manier l'aiguille et tricoter. Il vous sied bien, ma foi, de pleurnicher sur votre ouvrage! Avez-vous jamais pensé au pauvre ouvrier qui, à l'aide d'un travail honnête, fournissait à vos caprices tous ces jouets ruineux que brisaient vos mains d'enfant gâté? Avez-vous jamais compté combien il y avait d'heures douloureuses dans le moindre de vos bijoux? Vous êtes-vous dit quelquefois: « Je brise et je dédaigne, et je perds et j'oublie un objet qui a coûté bien des nuits à l'artisan, qui a fait vivre plusieurs jours plusieurs familles, et qui a été acheté au poids de l'or pour payer un de mes sourires?... » Vous êtes-vous jamais dit cela? Répondez donc au lieu de lever les mains au ciel... Que vont faire là vos regards? Pensez-vous qu'il y ait quelque chose de commun entre le ciel et vous, par hasard? Regardez la terre, puisque chaque heure vous approche de l'enfer.

— Vous me demandez si, dans mon temps de prospérité, j'ai quelquefois songé aux labeurs du pauvre et de l'ouvrier. Je vous répondrai qu'à cette époque, comme maintenant, et jusqu'à ma dernière heure, vous avez été, vous êtes, ma seule, mon unique pensée. Si j'ai été folle, prodigue et insouciante, c'est que je ne vivais qu'en

vous. Mon ami, n'étiez-vous pas fou, insouciant et prodigue? Aujourd'hui, si le malheur nous frappe et nous éprouve, eh bien! je ne songe pas à mes propres souffrances, et je ne pleure dans mes veilles que parce que ces veilles sont stériles ou à peu près, et ne peuvent pas suffire à vos besoins.

— Vous parlez comme saint Jean, la bouche ouverte, ma chère amie; mais vous me harassez!... Autrefois vous étiez jolie et assez amusante; maintenant, vous êtes peu gracieuse et fort maussade... Passons à votre troisième besogne : que vous a dit le notaire?

— Le notaire m'a dit qu'il avait fouillé dans tous les cartons de son prédécesseur et qu'il n'avait trouvé aucun des titres dont vous avez besoin. La terre de la Paluze a été vendue et revendue depuis vous, et elle appartient à un M. de Nonanville...

— Nonanville!... qu'est-ce que cela? Vous souvenez-vous d'un nom pareil?

— En quinze ans Paris se renouvelle presque.

— Ce M. de Nonanville habite Paris?

— Quatre mois de l'année; il passe le reste de son temps dans ses domaines. On le dit fort riche.

— Et où est-il maintenant?

— A sa ferme de Vitremont, tout près des Batignolles.

— Vitremont ! Vitremont... N'était-ce pas le joli baron de Corey qui avait cette ferme autrefois?

— Précisément.

— Bien, écrivez-moi cette adresse, là... sur ce calepin... j'irai chez ce M. de Nonanville... Et puis après, l'avez-vous vue *elle?*

— Oui, mon ami, oui, je l'ai vue, elle était toujours à la même place , troisième chapelle à main droite en entrant, la chapelle de la Vierge, à ce que je crois... Qu'elle est belle , mon Dieu ! comme c'est le portrait vivant de son père !

— Dites-moi plutôt si elle a l'air bien portant, si son visage n'est pas fatigué...

— Ses joues sont rosées, sa taille svelte et droite, ses yeux vifs et doux.

— C'est bien... laissez-moi dormir maintenant et allez où vous voudrez, je pense pouvoir dès demain vous épargner la corvée de faire mes commissions...

—Toujours injuste!... murmura Thérèse humblement. Vous appelez corvée le bonheur que j'éprouve à vous servir, le bonheur que j'ai à revoir...

— Pas de discussions, s'il vous plaît; j'ai la tête brisée ; laissez-moi un peu de repos... La soirée doit être magnifique, si je m'en rapporte

aux bouffées d'air tiède qui m'arrivent par ces vitres brisées... Allez faire un tour, ma chère, allez... Je suis encore plus ennuyeux qu'ennuyé.

— Mais vous n'avez encore rien pris depuis midi?

Le malade se retourna du côté de la muraille, et ne répondit plus.

Thérèse alluma une veilleuse et sortit de la chambre en étouffant le bruit de ses pas.

— Pardonne-moi, chère amie, ce n'est pas ma faute si...

— Oui, certes, je te pardonne, ma belle; ne crois-tu pas que je vais te gronder comme ton ours?

— Mais, qui t'a dit...?

— Ne vas-tu pas faire des mystères avec moi? ça t'irait bien... Tu crois donc que je suis restée là les bras croisés entre ta chaise sans paille et ton plomb qui empoisonne?... pouah! J'ai entendu parler de l'autre côté, et je me suis permis d'écouter aux portes... là j'en ai entendu de belles... Mais tu n'as donc plus de sang dans les veines pour te laisser mener ainsi?

— Je l'aime, mon amie, je l'aime tant que pour être plus tôt près de lui ce soir, tu m'as vue prête à prendre un fiacre, dépense qui est maintenant bien au-dessus de mes moyens...

— Tu es la plus bête des femmes. Pardonne-moi ce compliment, car c'est un compliment ; il est toujours beau de dominer, toi tu domines par...

— Tout ce que tu pourras me dire n'y fera rien... Je ne suis pas une fillette, ce n'est pas une amourette que j'ai dans la tête, c'est un amour violent, une passion terrible qui bouillonne dans mon cœur, c'est une rage que tu ne connais pas, dont tu ne te doutes pas ; elle me brûle, me ronge, m'abîme, et cela depuis vingt-deux ans... Ris tant que tu voudras, mais sache que je préfère mes tortures, ma maison dégoûtante, le rôle rampant que je joue ici, à toutes tes jouissances, à ton luxe, à tes galants... que je donnerais tout ce que tu possèdes, si j'en pouvais disposer, pour acheter l'une des douleurs que je subis sans cesse auprès de celui dont l'amour est mon trésor.

— Mais il te méprise, lui, il ne t'aime pas, il te hait, il te traite comme une...

— Il m'aime !... interrompit Thérèse avec feu. Faible contre l'adversité, abattu par sa ruine, outragé dans sa fierté depuis que nous sommes revenus à Paris, parce qu'il y rencontre une foule de faux amis qui l'ont autrefois dépouillé et le dédaignent maintenant, il se prend à regretter ce qu'il appelle les folies de sa jeunesse ;

et, comme j'ai provoqué, suivi ou profité de tous les écarts de cette jeunesse, ses repentirs pèsent quelquefois sur moi, et pèsent lourdement; voilà tout... Mais il me chérit! dès qu'il me perd, il se croit perdu lui-même. Lorsqu'il me retrouve, sa joie éclate aussi pure, aussi franche, aussi aimable qu'au temps où j'étais la fière et belle *vicomtesse,* la reine de toutes ces femmes sans fortune et sans nom, dont les grâces et la mode font des déesses, et la reine de son cœur. Ah! chère Finance, crois bien que je ronge mes poings, comme la lionne encagée ronge le fer de sa prison, quand je pense qu'Alfred serait heureux si... Ah! pourquoi parler de rêves creux?... Oui, de l'or, beaucoup d'or, voilà ce qu'il nous faudrait... Si j'avais un million à donner à Alfred, je verrais renaître sa spirituelle et brillante gaieté.

— Penses-tu donc que le vicomte accepterait quelque chose de toi?... il est bien trop fier pour cela; à moins que son orgueil, en vieillissant, ne se soit radouci. Ton Alfred est un de ces hommes qui se ruinent pour une femme, se font mettre à Clichy, et quelquefois aux galères, pour suivre leur passion, mais qui croiraient se déshonorer en acceptant de leur maîtresse un centime ou un million.

La porte de la chambre fut vivement poussée

en dehors, et un homme apparut sur le seuil. Il tenait dans ses deux mains une veilleuse dont la pâle et tremblante lumière l'éclairait à peine. Une mauvaise robe de chambre sans collet, d'un gris cendré, couvrait son corps amaigri ; sa barbe inculte, ses yeux caves, son front cuivré, ses joues tirées, ses lèvres pâles, appartenaient plus à la mort qu'à la vie. Sa subite apparition, son ombre gigantesque projetée sur le plafond et la muraille, son visage sinistre et sa pose droite, roide, immobile, firent tressaillir les deux femmes, comme à la vue d'un spectre.

— Avec qui êtes-vous là, Thérèse?

— Ne nous faites donc plus de ces peurs-là, mon cher, s'écria Finance ; vous avez oublié que je suis nerveuse en diable.

— Qui êtes-vous donc?

Finance s'approcha du vicomte, qui promena la lueur de la veilleuse sur son visage.

— Si l'un de nous n'est pas reconnaissable, beau Fontac, c'est vous, parole d'honneur! Comme vous voilà fait! Allons, un peu de mémoire ; souvenez-vous de Finance, la...

— Mettez cette femme à la porte ! chassez cette femme! s'écria le vicomte en étendant la main.

Et, tournant brusquement sur les talons, il rentra dans sa chambre sans ajouter un mot.

— Il est poli, ton butor! dit Finance en con-

tenant une sourde colère. Descends avec moi, car ce que j'ai à te dire ne doit être entendu que de toi seule.

Les deux amies descendirent l'escalier, gagnèrent la place déserte du Panthéon, se tenant bras dessus bras dessous, et se promenèrent silencieuses pendant quelque temps.

— Qu'as-tu à me dire? demanda Thérèse.

— Malgré l'esclavage ridicule et abject dans lequel je te vois enchaînée, ma bonne amie, je ne doute pas de ton courage et de ton caractère : je sais que tu es femme à tout faire pour sortir de la misère qui t'accable; je ne crains pas de t'ouvrir mon cœur, persuadée que tu me comprendras et m'aideras à faire ma fortune et la tienne.

— Ma fortune! parle... Ah! si je pouvais! Oui, je suis femme à tout faire...

— Écoute-moi bien. J'ai un assez bel appartement, je suis assez proprement nippée, et néanmoins je suis pauvre comme Job. Ce vieux Fumeron devient de plus en plus serré; il voudrait faire pour moi comme pour lui, et me nourrir de racines. Je n'ai rien qui m'appartienne; il peut d'un moment à l'autre me souhaiter le bonjour, et je n'ai pas su faire un sou d'économies... Partant, je suis menacée de mourir sur la paille. Tu vois que nous nous ressemblons presque.

— Avec cette différence toutefois que tu souffriras seule, puisque ton cœur est libre.

— Il s'agit bien de mon cœur! Est-ce que j'ai jamais eu un cœur, moi? Il s'agit d'avoir des rentes, de grosses et belles rentes au soleil et sur la banque... Voilà toute l'histoire. Eh bien! ces rentes, je veux les partager avec toi, entends-tu? Je veux te faire plus riche qu'une duchesse!

— Moi! moi! répéta Thérèse dont les yeux lancèrent des étincelles.

— Oui, toi! Mais il faut travailler pour ça.

— Je ne crains pas la peine... Va toujours.

— Voici le fait : M. de Nonanville a soixante-neuf ans...

— Nonanville! Je connais ce nom-là.

— Eh! pardienne! c'est le père Cantelou.

— Ah bah!

— Oui, ma chère, il a pris le nom d'une de ses terres, et il le porte comme un Jocrisse, ça fait suer, mais enfin tout le monde le salue; c'est à qui lui donnera le plus grand coup de chapeau! Le vieux donc a fait son testament...

— Et tu y es dans ce testament?

— C'est-à-dire que j'y suis toute seule; entends-tu bien? toute seule... sans compère ou commère.

— Il aura voulu t'amadouer, te câliner pour t'attacher à lui... méfie-toi!

— Tu ne le connais pas! il serait bien gardé de me montrer son testament, car il aurait eu peur d'un nœud coulant ou de l'arsenic; mais j'ai découvert la cachette où repose ce papier précieux; mais j'ai tout lu, je suis légataire universelle, et le vilain a près de trois millions de propriétés sans compter les placements.

— Alors ta fortune est faite, tu n'as besoin que d'un peu de patience.

— Laisse-moi donc avec ta patience... Tu me donnes envie de dormir... Comme deux et deux font quatre, le vieux singe m'enterrera, il a une santé de fer, et s'il ne lui arrive pas d'*accident*, je suis ruinée net.

— Et tu voudrais que cet *accident* arrivât le plus tôt possible, comme de raison? dit Thérèse à voix basse et avec émotion.

— Pour toi comme pour moi, je le voudrais...

— J'ai compris, murmura Thérèse en tendant une main tremblante et moite à son amie.

— C'est convenu!... compris aussi!

— Qu'aurai-je à faire?

— En voilà assez pour aujourd'hui... le reste ira tout seul... Je ferai le plan et toi...

— Et moi le coup, interrompit Thérèse avec une odieuse et froide résolution. C'est juste, puisque tu partages. Alors j'attendrai que tu me préviennes.

— Il faudra nous voir tous les jours, plutôt deux fois qu'une.

— Où ça?

— Chez moi d'abord... Puis nous réglerons nos pas... Rue de Lille, nº 24... Songes-y bien.

— Sois tranquille.

Thérèse revint rue Saint-Jacques, monta son escalier quatre à quatre, quoique ses jambes tremblassent sous elle, et entra dans la chambre du vicomte. Le lit était défait, les rideaux étaient en désordre, la veilleuse petillait sous son verre, la chambre était vide.

Effrayée, la vicomtesse courut chez le portier.

— Avez-vous vu monsieur?

— Oui, madame, il vient de sortir. En courant après lui, vous pourriez peut-être le rejoindre. Il a pris du côté de la place Saint-Michel. Je lui ai monté une lettre pendant que vous étiez dehors, et il s'est levé peu de temps après. Il m'a dit de vous prévenir qu'il pourrait bien ne pas rentrer de ce soir, et de vous tenir tranquille.

— D'où vient cette lettre?

— Ah! dame! c'est un beau jeune homme qui l'a apportée... une belle figure basanée.

Thérèse s'élança dans la rue, et courut comme une folle à la poursuite du vicomte.

Une heure après, elle rentra la tête basse, re-

gagna sa chambre, et, se jetant tout habillée sur son lit, elle murmura :

— Il me regrettera peut-être si je deviens criminelle pour lui !... Mais où est-il ? mon Dieu ! où est-il ?

Des larmes brûlantes inondèrent son visage.

III

Depuis dix-huit ans, la maison de la rue de Vaugirard où s'étaient noués les événements dont nous sommes l'historien fidèle, n'avait subi aucune transformation. Son maître n'était pas de ces hommes inquiets et inventifs qui ont la truelle en tête, jettent bas un salon pour en faire une cuisine, et une cuisine pour en faire un boudoir. Vieux, aimable, rangé à faire plaisir, le bon abbé de Brionne avait horreur des innovations. Il fallait qu'autour de lui tout fût calme comme son âme ; il se serait bien gardé d'attirer chez lui la poussière des plâtriers ou le marteau des menuisiers.

Il n'y avait eu changement que dans les visages. Mesdames Marthe et Benoîte avaient quitté ce monde, et le chanoine avait remplacé ces deux excellentes créatures par un cordon bleu de grande renommée, et par une jeune fille qui, d'année en année, avait embelli, comme le petit oiseau dont chaque saison nouvelle fait le brillant plumage.

M. de Brionne avait près de quatre-vingts ans, mais il se fâchait avec une douceur charmante lorsqu'on s'occupait de son âge, parce qu'on le flattait toujours en rabattant dix années de ce qu'il appelait son *mémoire*. « La vie est une dette que nous contractons tous, disait-il plaisamment; les plus vieux sont les plus endettés; et, tout mauvais payeur que je suis, je ne veux pas faire tort à ma créancière, lorsqu'elle m'enverra son *mémoire*. »

Vert dans sa belle vieillesse, droit dans sa petite taille, souriant, spirituel, tolérant pieux, sans peur pour son éternité, et sans ostentation, nous l'avons connu, ce saint homme, et nous avons souvent rajeuni notre âme à la douce compagnie de la sienne qui, prête à remonter au ciel, avait toute la candeur et la pureté de la naïve enfance.

Il avait conservé jusque dans sa toilette les traditions de son passé. En 1836, le chanoine n'était

déjà plus de son époque, tant par la charmante tournure de son esprit que par l'élégance de ses manières et l'originalité de sa mise. On pouvait dire de lui que c'était un dernier abbé ; non pas que le clergé d'aujourd'hui ne vaille celui d'autrefois, mais parce que M. de Brionne était à la fois spirituel et savant, modeste et gentilhomme, père du pauvre et grand seigneur, sobre et gourmet, pieux et tolérant. Il portait toujours son petit chapeau à larges ailes, ses culottes courtes et noires, ses grands bas de soie, ses souliers à boucles étincelantes, et un frac noir à larges basques; l'hiver il enveloppait tout cela d'une vaste douillette.

En vieillissant, l'abbé avait fait de son mieux pour se vaincre à l'endroit du péché mignon que nous lui connaissons; il avait fait des neuvaines, il s'était mis au pain et à l'eau, il avait vécu en anachorète pendant les six mois qui avaient suivi la mort de la trop fameuse Benoîte; il s'était adressé à tous les saints du calendrier... Soins perdus ! pénitences inutiles! le démon n'y avait rien voulu perdre, et le digne chanoine, après avoir maintes et maintes fois succombé, en avait bravement pris son parti, et il faisait ses repas quotidiens en glorifiant le Seigneur, bien résigné à prendre le chemin de l'école pour aller en paradis, c'est-à-dire à passer par le purgatoire.

Fidèle à la promesse qu'il avait faite à Marceline Keller mourante, M. de Brionne avait recueilli chez lui la petite Hélène, et avait eu soin de son enfance avec une tendresse toute paternelle. Élevée sous les yeux de cet excellent mentor, Hélène était devenue une jeune fille accomplie; son esprit cultivé dans de sages limites était à la fois solide et brillant. Savant comme un bénédictin, le chanoine avait donné à son élève une instruction variée, mais il s'était gardé d'en faire un bel esprit ou une pédante; d'une âme élevée, d'une nature gracieuse, d'une intelligence souple, l'élève faisait le plus grand honneur à son maître, et son maître en raffolait.

Hélène était jolie; son visage, d'une angélique douceur, était le miroir de son âme immaculée; ses traits étaient fins, élégants, dignes du burin le plus délicat; ses grands yeux bleus répandaient une lumière douce et pénétrante; quand leurs paupières voilées de longs cils d'or se levaient vers le ciel, il semblait impossible que le sourire des anges n'accueillît pas leur prière. Sa chevelure était ondoyante et lustrée, soyeuse et rangée sans artifice; le timbre de sa voix était pur, franc, métallique, et toute parole effleurant ses lèvres y déposait un charme de plus. Heureuse dans sa retraite, entre Dieu qu'elle adorait et son bienfaiteur qu'elle aimait comme un père, Hélène

avait, depuis trois ans, senti glisser dans son âme quelque langueur dont elle ne se rendait pas compte; au jour le plus radieux de son printemps, elle avait tout à coup interrompu sa plus jolie chanson de fillette pour rêver et soupirer.

Le rossignol caché dans l'épaisse et verte feuillée passe brusquement aussi des gammes brillantes et perlées aux notes mélancoliques de ses chants favoris.

Hélène avait interrogé le chanoine sur sa famille. La pauvre fille rencontrait, à chaque pas, des enfants attachés aux bras de leur mère; les tableaux sacrés exposés à sa vue lui montraient les familles joyeuses des patriarches ; et ses lectures lui apprenaient que le seul, le vrai bonheur habite sous le toit paternel, que ce toit soit de chaume ou qu'il couvre un palais !

Pressé de questions, l'abbé avait adressé ses regards suppliants au ciel, et avait fait un gros mensonge. Sa protégée était, selon lui, une pauvre orpheline née de vertueux parents auxquels il devait toute sa reconnaissance pour d'importants et anciens services dont il ne pourrait jamais s'acquitter entièrement. Par ce détour, le vertueux chanoine laissait la piété filiale germer, dans toute sa séve, au cœur de son élève ; en abusant d'une rigoureuse franchise, il eût flétri

ce noble sentiment dans sa fleur, et empoisonné les jours qu'il voulait préserver.

Hélène sut que sa mère s'était appelée Marceline, et que son père, brave soldat de l'empire, avait honoré le nom de Keller. L'orpheline enlaçait, soir et matin, ces deux noms dans sa prière; et, à toute heure du jour, elle cherchait à se rappeler les traits, le son de voix, les caresses de sa bonne mère, dont elle n'avait qu'un souvenir confus.

— Mon père, disait-elle un jour au chanoine, vous ne me parlez jamais de mon frère Faust; lui serait-il arrivé quelque malheur et me le cacheriez-vous?

— Ton frère est aux îles, ma mie, répondit l'abbé à l'aide d'une nouvelle menterie; il y cherche fortune, et Dieu le poussera, car c'est un brave garçon.

Depuis le 20 décembre 1818, depuis les obsèques de Marceline Keller, Faust n'avait ni reparu ni donné de ses nouvelles. Le bon chanoine, à ces deux mensonges près, était l'homme le plus véridique de la chrétienté.

A l'époque où nous transportons le lecteur, en 1836, au mois de mai, l'abbé de Brionne avait surpris chez Hélène ce penchant mélancolique auquel la pauvre fille s'abandonnait vaguement; et de cette découverte, l'aimable vieillard

tira une foule de conclusions qui toutes portèrent, à leur tour, la tristesse dans son cœur

Le même jour où Thérèse et Finance s'étaient rencontrées, M. de Brionne et Hélène se tenaient, vers trois heures de relevée, sous une tonnelle de leur petit jardin. L'abbé avait coutume de prendre un peu d'exercice entre ses repas, et comme la journée était chaude, il s'était contenté d'arpenter son jardin, appuyé au bras de sa fille adoptive. La promenade achevée, Hélène avait fait la lecture à son cher maître qui, par-ci, par-là, trouvait moyen de glisser, en toute occasion, quelques leçons précieuses, soit pour l'esprit, soit pour le cœur.

— Ne te fatigue pas davantage, mon enfant, dit l'abbé, je m'aperçois que ta voix baisse.

— Non, mon père, je vous assure que vous vous trompez... Puis-je me fatiguer quand je vous fais plaisir?

— Alors, c'est moi qui te fatigue, petite... Lis pour toi seule, je vais sommeiller un brin.

— A la bonne heure, mais vous êtes bien mal dans ce fauteuil de bois dur; je vais aller chercher un oreiller.

— Ne bouge pas, je suis très-bien... Lis, je dors...

« Cet ange-là me fera damner, pensa le chanoine en se souriant à lui-même; mon âme est

criblée de péchés depuis qu'il habite sous mon toit, et j'ai sans cesse le mensonge sur les lèvres... Voilà qu'il me faut mentir ou devenir...! ma foi, j'aime mieux mentir... elle se serait exténuée à me faire la lecture... pauvre chère enfant. Que de noblesse sur son front!... que de pureté dans ses traits! Ses vertus l'enveloppent comme l'air qui la fait vivre; en l'approchant on respire les suaves parfums qui s'exhalent de son âme... Chère fille abandonnée, ma fille adoptive, à moi, tu es un miracle vivant, tu es la gloire du Créateur et la fleur de l'humanité. Dieu fit l'homme d'un peu de terre, et l'homme, a dit un poëte, est l'abrégé des merveilles! Dieu a moulé ton corps dans la boue la plus impure, et l'âme qu'il t'a donnée est celle de son ange le plus aimé!... Hélas! je m'en vais, moi; j'ai fait mon temps, et cependant je regrette la vie, car en la quittant je te quitte au moment où mes conseils te sont utiles... Jusqu'à ce jour la fille naïve a vécu de joyeuse insouciance et de ferventes prières... son âme n'a rien demandé au delà de l'amour divin, de ma tendresse paternelle; maintenant elle s'inquiète de son origine, elle cherche sa mère, et ne la trouvant pas elle l'implore au ciel; ce n'est pas un vieillard comme moi, triste et cloîtré, rabâcheur et maussade, qui peut prétendre à servir de famille à cette adorable et vive enfant... De quoi puis-je

savourant deux doigts de vieux vin d'Alicante. Aussi bien j'ai ma retraite, je ne dis plus qu'une messe basse... les grandes cérémonies ne vont plus à mon âge; j'ai rendu mes sinécures... il ne me reste plus qu'à secourir les pauvres, et, malheureusement, il n'y a que trop de pauvres un peu partout... Je me fais rat des champs, et je ne vous quitte plus.

— Nous aurons une délicieuse habitation, mon père, et vous y vivrez comme Abraham ; je compte donc sur vous pour être mon chevalier demain, je viendrai vous prendre vers deux heures de l'après-midi, et nous terminerons notre affaire en peu de temps.

— Je serai à vos ordres... Comment appelez-vous ce monsieur de qui vous devez acheter?

— M. de Nonanville...

— Nonanville !... il m'est complétement inconnu... A demain donc, vers deux heures.

Les convives se levèrent de table, et après quelques instants passés au salon, on vint prévenir madame de Fontac que sa voiture était arrivée.

Les anciens et nouveaux amis se séparèrent à la grille.

IV

Pendant que Thérèse et son amie Finance achevaient leur entretien sur la place du Panthéon, le vicomte de Fontac, qui s'était recouché avec le frisson, cherchait vainement à s'endormir ; dans son excitation fébrile, il frappait le mur de son alcôve à poings fermés. A voir cet homme s'agiter dans son lit, faire voltiger ses rideaux et ses couvertures, on l'aurait jugé en délire. Ses yeux allumés par la fièvre étincelaient dans leurs profondes orbites; ses joues pâles, sa longue barbe, ses dents blanches convulsivement serrées, ses mouvements nerveux et saccadés, donnaient à sa physionomie un caractère effrayant. Chose étrange !

dans son désordre et sa colère, le malade ne proférait ni un blasphème, ni une plainte... Sa douleur était muette et son front morne.

Tout à coup, des pas lourds retentirent dans l'escalier, le vicomte prêta l'oreille, et aussitôt qu'il entendit frapper à sa porte, il se leva, s'enveloppa d'un mauvais manteau et alla ouvrir.

— Voici une lettre, dit le portier, qu'un grand jeune homme vient de mettre à la loge...

M. de Fontac se remit au lit, approcha sa veilleuse, regarda la suscription de la lettre et se dit :

— Je connais cette écriture-là...

Puis brisant le cachet, il lut en tête : « *Urdach, 20 avril* 1836. »

— Où diable est-ce, Urdach? pensa le vicomte, et que m'y veut-on?

Courant à la signature, il lut : « *Antonio.* »

— Antonio! Antonio! Je ne connais pas d'Antonio...

Il retourna la lettre pour s'assurer encore qu'elle était à son adresse, et enfin il lut le peu de lignes qu'elle contenait.

« Monsieur le vicomte,

« Tous les soirs, jusqu'au 12 mai, entre neuf et dix heures, vous trouverez à la brasserie fla-

mande, barrière de l'Étoile, un homme comme vous les aimez. Vous serez fort surpris de me savoir en Espagne, et je vous avoue que j'en suis encore plus étonné moi-même. Néanmoins, je suis ici on ne peut plus heureux ; je fais un modeste commerce qui me donne de quoi vivre, et si jamais vous vous trouvez dans une gêne encore plus sévère que celle où vous étiez quand nous nous sommes séparés, n'oubliez pas que le bien-être dont je jouis, grâce à mon petit génie, serait bien transformé en une opulence par votre capacité.

« L'homme qui sera bien aise de vous voir pour vous donner de mes nouvelles, et vous servir au besoin, est digne de toute votre confiance ; il a les dehors d'un pauvre diable et le cœur d'un prince. Vous pouvez l'employer à tout ce que vous voudrez. Si vous lui plaisez, il cherchera l'occasion de se faire pendre pour vous être agréable. Vous le reconnaîtrez à son costume basque : veste de velours, grand béret et ceinture rouge.

« Adieu, monsieur le vicomte. Si je suis laconique, c'est que je ne sais pas écrire ; excusez-moi, et ne doutez pas du dévouement de votre fidèle

« ANTONIO. »

— C'est ce drôle d'Antoine ; j'aurais dû le re-

connaître à ses pattes de mouche... Le voilà commerçant! qui diable l'aurait imaginé? Oui, certes, je veux voir ce Basque... Aussi bien, cela me divertira un peu... cela chassera... Ah! quel cauchemar! toujours la même pensée, toujours, toujours la même... Eh! mais, je ne suis à Paris que depuis un mois, je ne me suis montré à personne, j'ai fui les lieux publics, nul ne me connaît dans cette rue, et voilà qu'on m'écrit d'Espagne. D'Urdach à la rue Saint-Jacques, ceci est violent, magique!

En ce moment, les cloches voisines sonnèrent neuf coups égaux.

— Neuf heures!... s'écria le vicomte. Parbleu! j'aurai, dès ce soir, le mot de l'énigme... d'ailleurs j'étouffe ici!

Et sautant à bas de son lit, il s'habilla à la hâte, couvrit ses membres grelottants avec un mauvais paletot, noua sa cravate sans soin, enfonça son chapeau sur ses yeux, et sortit. En passant devant le portier, il lui fit la recommandation qui, nous le savons, fut fidèlement transmise.

Arrivé sur la place Saint-Michel, le vicomte monta dans un cabriolet et se fit conduire barrière de l'Étoile.

Avisant dans une sombre avenue des Champs-Élysées un transparent qui portait en lettres

rouges ces mots : *Brasserie flamande, au pot et à la chope,* il ordonna au cocher d'arrêter, paya mieux qu'un millionnaire, et, poussant du pied la porte d'entrée de l'établissement, il y entra le chapeau sur la tête, et non sans quelque dégoût. Un nuage de fumée, épais et gris comme un brouillard marin, obscurcissait les grandes salles de la brasserie : on ne s'y voyait pas à quatre pas, et il fallait aux garçons toute leur habitude et leur dextérité pour traverser, sans avaries, cette brume où les fumeurs vivaient comme poissons dans l'eau.

M. de Fontac toussa à plusieurs reprises : chevalier des vieilles traditions; fine fleur de l'ancienne compagnie qui avait horreur des fracs boutonnés, du tabac et des jurons anglais; homme galant, qui avait donné toute sa vie aux femmes, le vicomte n'avait jamais approché un cigare de ses lèvres. Il fit un pas en avant et deux en arrière. Un garçon vint à sa rencontre et lui dit :

— Il faut attendre un moment, s'il vous plaît, on va faire de la place là-bas dans le fond.

— Là-bas dans le fond, murmura le vicomte.

Toutefois, mettant son mouchoir sous son nez, il se hasarda à pousser en avant; malgré le picotement qu'il éprouvait dans les yeux, il se

fit peu à peu à l'atmosphère de la taverne, et, côtoyant les tables, s'arrêtant à chaque pas pour examiner les curieuses physionomies qu'il rencontrait et chercher son homme à la ceinture rouge, il atteignit insensiblement l'extrémité de la première salle.

En jetant les yeux dans une petite pièce carrée attenante à cette première salle, le vicomte aperçut un homme de petite taille, assis seul à une table devant l'un de ces grands verres qu'on appelle chope en Alsace, et quatre pots en grès de la contenance d'une pinte environ chacun.

Cet homme avait la poitrine large, les épaules carrées et puissantes, les bras un peu courts; sa taille svelte était serrée avec une écharpe de soie rouge unie; il portait une veste ronde en velours grenat, couverte, des poignets aux coudes et du collet à la ceinture, d'une foule de petits boutons à grelots; un béret blanc, orné d'un flot ou pompon bleu, était incliné sur son front, et donnait un air résolu à sa figure basanée. Son nez effilé, son menton relevé, ses yeux petillants avaient un caractère de hardiesse intrépide et de loyauté.

M. de Fontac s'approcha de la table où ce personnage, semblable en tout point à celui qu'Antoine lui avait signalé, fumait avec la gra-

vité d'un Turc, ou plutôt d'un Hollandais, sans faire un geste et sans mouvoir la tête.

Se voyant ainsi examiné de près, le fumeur se retourna légèrement, s'enveloppa d'une épaisse bouffée de tabac, et dit :

— Monsieur, vous êtes vicomte, n'est-il pas vrai ?

— Oui, monsieur... et vous êtes Basque?

— Cela se voit... Voulez-vous avoir la complaisance de me dire votre nom ? En vous donnant votre titre, j'ai fourni la moitié du mot d'ordre.

— Mais il n'est pas besoin de tant de mystère, je suis le vicomte de Fontac.

— Très-bien !... et vous demeurez rue Saint-Jacques, n° 57... Veuillez être assez bon pour vous asseoir, ajouta le Basque en se levant avec courtoisie. (Et il offrit une chaise au vicomte en face de lui.) Monsieur, voilà cinq soirées que je passe ici à vous attendre... Que puis-je faire pour votre service?

— Mais, pour le moment, absolument rien.

— Fumerez-vous une pipe avec moi ?

— Mille grâces!...

Et le vicomte toussa vertement.

— Nous allons toujours boire quelques pots ensemble. Garçon, un verre !

M. de Fontac s'inclina : il était trop brave pour

n'avoir pas pris son parti, quoique l'une des pintes que vidait le Basque lui fît une affreuse peur.

— De quoi s'agit-il donc? demanda le Basque.

— Ma foi, repartit le vicomte en souriant malgré lui de l'originalité de cette question, il ne s'agit de rien, que je sache.

L'homme au béret regarda M. de Fontac avec finesse, et se mettant à rire sans éclat :

— Si je ne vous suis bon à rien, pourquoi venez-vous donc me chercher ici ?

— Pour avoir l'honneur de faire votre connaissance; l'honneur et le plaisir... n'est-ce pas suffisant ?

— Écoutez... je m'appelle Aamendabura... Si ce nom vous semble un peu rude, vous m'appellerez Perez, c'est plus court, je réponds aux deux. Je suis roturier dans toute la force du terme et vous êtes un grand seigneur.

Le vicomte jeta un triste regard sur ses pauvres vêtements.

— Ainsi, continua le Basque, vous ne devez guère vous honorer d'avoir fait ma connaissance. Quant au plaisir que peut vous procurer cette connaissance, il sera tout entier dans le besoin que vous aurez de moi; dès lors, entendons-nous; je suis prêt à tout faire pour vous être agréable.

— Vous me donnez une idée, M. Perez.

— J'en suis heureux... Mais, de vous à moi, pas de monsieur, s'il vous plaît. Je suis Perez tout court.

— Vous devez être brave?

— Je le crois.

— Hardi, audacieux?

— Je l'espère.

— Vous êtes homme à tout faire?

— A peu près.

— Vous pouvez donc m'aider dans une rude entreprise?

— Je le savais bien... Allez, j'écoute...

— Il s'agit d'enlever deux femmes.

— N'est-ce que cela?... Je devais m'y attendre... Pourquoi pas trois?

— Il paraît qu'Antonio vous a bien renseigné sur mes habitudes?

— Il n'a pas été votre valet de chambre pour rien.

— Oui, mais... j'ai changé de conduite.

— Hum... il n'y paraît pas.

— Peut-être serons-nous obligés d'enlever un homme avec ces femmes.

— Ce sera mieux.

— Peut-être deux hommes...

— Débrinn-bichaïa[1]! ce sera tout à fait bien...

[1] Débrinn-bichaïa (figure du diable)! juron favori des Basques.

Le Basque s'accouda sur la table, posa sa pipe de caporal à côté de son verre, plongea sa tête dans ses deux mains et dit :

— Il est dix heures moins un quart, vous pouvez parler pendant tout un quart d'heure, je ne perdrai pas un mot.

— Et où irez-vous après?

— A mes affaires.

— Êtes-vous susceptible?

— Cela dépend... pourquoi?

— Parce que j'ai besoin de vous questionner avant de vous confier mes projets, et je ne voudrais pas vous sembler indiscret.

— Seriez-vous méfiant, par hasard ?

— Moi... pas le moins du monde, mais il m'est venu une seconde idée.

— A la bonne heure, et cette idée?

— Est le complément de la première ; si vos réponses me sont agréables, je vous donnerai la main, et nous serons les meilleurs amis du monde, pour tout le temps qu'il vous plaira.

— Questionnez, répondit Perez en chargeant sa pipe et se versant à boire.

— Que faites-vous? Quel est votre état?

— Je suis commerçant.

Le vicomte se hâta de réprimer un petit sourire dédaigneux, qui n'échappa cependant pas à l'œil rapide du Basque.

— Et quel commerce faites-vous?

— J'achète et je vends toute sorte de choses, depuis le clou de girofle jusqu'à l'homme.

— Vous achetez des hommes?

— Et j'en vends.

— Pour la guerre?

— Ou pour la paix.

— Quel singulier négoce!

— C'est le plus beau de tous.

— Mais enfin, vous lui donnez un nom.

— Il le faut bien... on dit que je suis un contrebandier... je ne demande pas mieux, et à ce titre je sers avec zèle la France et l'Espagne.

— C'est-à-dire que vous les desservez.

— Nullement, car si je vends, j'achète. Or, le chocolat que j'achète en Espagne fait tort au commerce de France, et les mulets que je vends à l'Espagne font enrager les éleveurs castillans au profit des Français. Tout se compense. J'indemnise les deux peuples et les sers tour à tour.

— Ainsi je devine que vous faites passer des Français en Espagne?

— Et réciproquement, je racole pour don Carlos et pour Christine indifféremment.

— Pourquoi dites-vous réciproquement?

— Parce que je fais passer en France les Espagnols auxquels il prend fantaisie de déserter.

— Au profit de qui travaillez-vous, alors?

— Au mien… parbleu !

— Voilà un métier qui doit vous donner beaucoup de besogne?

— Énormément !

— Comptez-vous y gagner un peu ?

— Prodigieusement.

— Êtes-vous souvent exposé?

— Horriblement !

Le Basque avait prononcé ces trois adverbes sans sourciller, et sans emphase. Le vicomte regarda cet homme singulier avec étonnement. L'excitation que la fièvre lui causait avait été développée par les fortes odeurs dont la brasserie était imprégnée, ainsi que par l'aventure bizarre qu'il venait de nouer ; ses regards allumés brillaient dans la demi-teinte de lumière comme ceux du chat-tigre, et Perez les avait souvent soutenus avec persistance.

— De quelle nature sont les dangers que vous courez ?

— Quand je suis en France, on peut, la nuit comme le jour, me saisir et me jeter aux galères.

Le vicomte tressaillit.

— En Espagne on se contenterait de me pendre ou de me faire fusiller… C'est toujours avec plaisir que je retourne en Espagne.

— Mais ne vous battez-vous pas quelquefois?

— Une nuit sur trois, communément.

— Et vous pensez devenir riche en peu de temps?

— Comme un nabab, et en moins de quatre ans.

— Antoine est donc votre compagnon?

— C'est mon domestique.

M. de Fontac regarda Perez en face, avec surprise ; le visage du Basque était immobile et calme.

— Vous voulez dire l'un de vos volontaires?

— Je veux dire mon laquais.

— Comment se fait-il que, sur les renseignements d'un laquais, vous vous soyez senti disposé à m'être utile?

— Parce que, en revanche, vous me serez nécessaire et me servirez bien.

— En quelle qualité? demanda le vicomte avec hauteur.

— En ami... avec part égale de fortune, de combats, de corde ou de galères...

— Où habitez-vous? interrompit vivement M. de Fontac.

— Une maison charmante, dans le vallon d'Urdach... Vous aurez la moitié de cette maison...

— Votre main, dit le vicomte en avançant la sienne, vous êtes l'homme que je cherchais.

— Et vous celui que je ne cherchais plus, répondit le Basque à demi-voix.

Puis il ajouta tout haut sans retirer sa main :

— Ainsi, c'est convenu?

— Convenu, répéta M. de Fontac.

— Je vous vends la paire cent pistoles... et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de me fourrer ça au labour... Vous verrez comme ça tire, la petite surtout... Bah! mon cher monsieur, je ne me vanterai pas de cette affaire, ce n'est ni beau ni laid, et... amis jusqu'à la corde! M. le vicomte.

— Foi de gentilhomme! dit M. de Fontac de plus en plus dérouté.

— Foi d'Aamendabura!

— Quel diable de conte m'avez-vous fait à propos de labour et de cent pistoles?

— N'avez-vous pas vu un homme en moustaches s'arrêter devant ce quinquet pour lire un journal?

— Oui.

— Il lisait peu et nous écoutait beaucoup... c'est l'un des hommes qui, en France, peuvent m'envoyer et pourraient bientôt vous faire filer aux galères... Comprenez-vous?

— Un mouchard?

— Non... un officier de police.

— Et maintenant que nous sommes amis,

voilà en quoi vous m'allez aider tout d'abord.

— Enlever deux femmes et un homme ou deux, ceci n'est qu'une bagatelle... Faites vos plans, dix heures sonnent, je pars. Demain, entre huit et neuf heures du soir, vous me trouverez à la même place.

— Mais deux mots pour vous expliquer pourquoi...

— Je ne m'embarrasse jamais de savoir pourquoi j'agis... Je ferai tout ce qu'il vous plaira... Dans ce moment, il m'est impossible de vous donner une minute de plus... Garçon!... voilà votre affaire, cinq pots et huit sous de tabac... Au revoir, l'ancien, à demain...

M. de Fontac suivit des yeux pendant quelque temps son nouvel ami, admira les justes proportions de son corps, la vigueur et l'élasticité de ses membres, la grâce naturelle de ses mouvements, et la fierté de son maintien ; puis, se levant à son tour, il s'achemina vers la porte, vit le Basque monter dans un cabriolet de remise qui semblait l'attendre à cinquante pas de la brasserie et se dit :

— Je me sens revivre! cet homme me sauvera!... ou du moins il rendra quelques beaux jours à ma jeune vieillesse... Mon Dieu! auriez-vous eu pitié de mes douleurs... pitié de mes remords?...

M. de Fontac s'achemina lentement vers le pont Louis XV, gagna et descendit le quai de la rive gauche, prit la rue du Bac, la rue Saint-Dominique, et tira vers Saint-Sulpice. Arrivé sur la place où le vieux monument projetait ses ombres gigantesques, le vicomte s'arrêta, puis s'avançant jusque sous le porche il regarda de tous côtés pour s'assurer qu'il n'avait pas été suivi ; et se voyant seul, il s'agenouilla sur les dalles, frappa sa poitrine et murmura une courte prière :

« Mon Dieu ! voilà quinze ans que je souffre ; depuis quinze ans j'expie les fautes de ma jeunesse ; ne me relèverez-vous pas de la honte sous laquelle je fléchis? Seigneur, je fais amende honorable ; mon cœur est déchiré ! Le bonheur que je dédaignais autrefois serait, si vous me le rendiez aujourd'hui, le trésor de ma vie. Ah ! délivrez-moi ! délivrez-moi ! donnez-moi la force de me débarrasser de cette vipère qui s'attache à mon sein et me dévore. Faites que je redevienne libre, et que j'emploie ma liberté à reconquérir tout ce que j'ai perdu !... Mes enfants, mes enfants, où sont-ils? Les femmes sans tache que j'ai abreuvées de chagrins, et dont je n'ai jamais été digne, où sont-elles? Hélène, chère fille abandonnée, je n'ai encore retrouvé que toi, et ta vue m'a fait rougir. Oh ! prie, prie dans ce temple où tu viens tous les jours, prie pour ton pauvre père...

Ton père est un monstre, toi tu es un ange. »

Les impies ne s'adressent au ciel que quand le malheur les frappe sans miséricorde ; et même alors ils se cachent pour s'humilier devant le maître suprême, comme s'ils commettaient une mauvaise action. Le vicomte, battu depuis quinze ans par d'affreux orages, ne s'était souvenu de son Dieu que lorsqu'il était à bout de voie, et que l'âge avait éteint ou amorti ses passions les plus vives. La prédiction de l'abbé de Brionne était réalisée ; le remords et la honte étaient entrés dans le cœur de ce malheureux, marié deux fois à deux anges de vertu, et sans autre compagne qu'une femme perdue, complice de ses scandales ; père de nobles et beaux enfants qu'il lui était défendu d'embrasser, millionnaire autrefois, misérable à cette heure.

Et la vanité du cœur, hélas ! est tellement stupide et ridicule, que, dans ce moment de douleur et de désespoir, le vicomte divisait en deux parties sa pensée ; l'une montait au ciel chargée de contrition, l'autre restait parmi les hommes gonflée d'un sot respect humain.

M. de Fontac se releva, regarda soigneusement si on ne l'avait pas vu en prière, remonta la rue Garancière, et, s'asseyant sur une borne qui faisait le coin de la rue de Vaugirard, il croisa ses bras, attacha ses regards sur la maison de

l'abbé de Brionne, et demeura longtemps comme en extase.

Que de pensées tumultueuses et poignantes durent agiter le vicomte et meurtrir son cœur! Toute sa vie était là, écrite en lettres de feu sur le front noir et calme de cette maison, asile des plus nobles vertus.

Il est des souvenirs tellement vivaces, qu'ils semblent appartenir aux temps les plus proches en dépit des dates. M. de Fontac se rappelait la soirée et le souper de M. de Brionne, quoique dix-huit années se fussent écoulées depuis; quoiqu'un gouffre sans fond le séparât de cette grille autrefois toujours ouverte pour lui. Madame de Ravenstein, Marie de Verneuil, Hélène, le vieil abbé lui apparaissaient comme des ombres glacées ou menaçantes!

Le silence qui régnait dans ce lieu désert, la majesté de la nuit, l'immobilité des ombres, remplissaient l'âme du vicomte de remords, de terreur et de jalousie. Il savait que sa fille vivait dans cette maison, et cette maison lui était interdite par sa propre conscience; il savait que sa fille dormait sous ce toit hospitalier, et il n'avait, lui, aucun abri à offrir à son enfant. Hélène se croyait orpheline, quand son père, en élevant la voix, pouvait se faire entendre d'elle! Alors le malheureux, perçant de ses regards effarés la

muraille qu'il contemplait avec rage et douleur, voyait la jeune orpheline dans son sommeil et mêlait aux boucles blondes qui couvraient son front le souffle d'un soupir et le feu d'un baiser; puis, des pensées plus calmes succédant à son vertige, il parlait à son enfant et lui disait :

« Amie, reste près du saint vieillard qui a dirigé ta belle enfance, ne cherche jamais ton père parmi ceux qui te suivent des yeux quand tu sors, quand tu vas à l'église... Ce pauvre père t'admire, mais Dieu lui défend de te parler!... Reste dans cet asile qui est ton nid de colombe... tu n'es au monde que pour bénir, à mes côtés tu maudirais! »

La lune s'était levée, un nuage d'argent passait sur son front, et bientôt ses lueurs molles et nacrées firent scintiller les vitres du deuxième étage de la maison. Alors le vicomte entendit glisser un rideau sur sa tringle, et l'une des fenêtres subitement éclairée s'ouvrit. Hélène s'appuya sur la balustrade et regarda le ciel où resplendissait l'astre souverain des nuits. L'air était tiède et embaumé, les rossignols cachés dans le feuillage du Luxembourg s'appelaient et se répondaient, et leurs mélodieux accords chantaient l'amour et les fleurs.

L'orpheline, émue, charmée, s'abandonna sans résistance à la pente mélancolique où l'entraî-

nait son âme, et, sans quitter des yeux la voûte sublime, elle dit d'une voix troublée :

— Oh ! ma mère ! ma mère !

Le vicomte se leva vivement, et, faisant quelques pas dans la rue, il s'écria :

— Et ton père ! enfant, ton père !

Hélène se jeta en arrière, comme à la vue d'un reptile : la fenêtre fut refermée en toute hâte.

Un nouveau nuage éteignit les feux du ciel ; l'ombre et le silence planèrent sur la rue.

— Je lui ai fait peur, murmura le vicomte en s'éloignant. Oh ! malheur sur moi ! je ne peux plus inspirer que la honte ou la terreur !

Il était près de minuit lorsque M. de Fontac entra dans sa chambre, rue Saint-Jacques. Il frissonnait de la tête aux pieds. Son front était brûlant, la fièvre l'étreignait avec fureur.

— Ah ! que vous m'avez causé d'inquiétudes, Alfred !... dit Thérèse. Vous voulez donc vous tuer ?

— Il est trop tard pour me tuer..., répondit le vicomte d'un ton farouche. J'aurais dû y penser et le faire il y a aujourd'hui vingt-deux ans !... Souvenez-vous !...

Et il se jeta sur son lit sans ajouter un mot.

— Je me souviens !... murmura Thérèse ; le 6 mai 1814, je chassais madame de Ravenstein

de ton cœur!... La maîtresse triomphait de l'épouse... Jour de bonheur! jour d'ivresse!... Oh! oui, je me souviens!

Quand le soleil déchira la brume dont Paris s'enveloppe pour dormir, le vicomte s'éveilla en sursaut; et, tournant la tête, il vit Thérèse, l'aiguille aux doigts, les yeux gonflés et rouges de larmes; alors il se rejeta la face au mur.

Thérèse avait passé la nuit au travail.

V

L'abbé de Brionne était, selon sa propre expression proverbiale, réglé comme *un papier de musique*. « C'est là, ajoutait-il, le secret de ma vieille santé. » Il se levait bon matin, se couchait tôt, et ne manquait jamais de citer ce dicton aux amis qui se plaignaient de le perdre de trop bonne heure :

> Lever à cinq, coucher à neuf,
> Font vivre, d'ans, nonante-neuf.

Quand le temps était au beau, l'abbé prenait

sa canne et courait à ses *pratiques*, c'est-à-dire à ses pauvres. Lorsqu'il ne sortait pas, il donnait audience. Or, les pauvres connaissaient la vie de leur saint, et leur premier souci était, au point du jour, de consulter le ciel. Mais le ciel était toujours clément pour eux ; à cette seule condition, toutefois, que par la pluie, la grêle ou la neige, c'étaient les pauvres qui prenaient leurs besaces pour aller rue de Vaugirard, et que, par les temps calmes et les matinées radieuses, c'était le chanoine qui battait le pavé, la charité au cœur et la bourse à la main.

Pour la moitié de Paris, les *pratiques* de M. de Brionne n'eussent pas exposé leur bon père à enjamber un ruisseau ou à mouiller un cheveu de sa perruque blanche.

Or, le 7 mai 1836, nous croyons l'avoir dit, le soleil dora de grand matin la majeure partie des cheminées de notre capitale. L'abbé, ses prières achevées, savoura une tasse de café noir, s'enveloppa d'une douillette, descendit l'escalier à petit bruit, pour ne pas éveiller sa fille adoptive, et fut fort étonné lorsque, en passant devant la claire-voie qui donnait sur le jardin, il aperçut Hélène assise au pied d'un lilas, et tenant sur ses genoux un livre ouvert.

Le vieillard secoua la tête avec chagrin et attendit un mouvement de l'orpheline pour se

montrer. Hélène était fort pâle. Malgré la fraîcheur de la matinée, elle était vêtue légèrement, et paraissait insensible au souffle piquant de la brise qui courbait les fleurs autour d'elle.

— Eh bien! ma mie, dit le chanoine trop impatient pour rester longtemps en embuscade, voilà une façon toute nouvelle de faire la paresseuse, n'est-il pas vrai?

— Bonjour, mon père, répondit Hélène, qui se leva précipitamment et présenta son beau front au vieillard en baissant la tête, pour cacher la nuance tout à coup rosée de ses joues; le soleil s'est levé si franchement, qu'il m'a fait honte.

— C'est bien d'être vaillante fille, mais... ne fais-tu pas un charmant petit mensonge... hein? N'est-ce pas quelque ennui qui t'amène sous ce lilas à l'heure où les alouettes vont aux champs?

— Non, mon bon père, je ne vous mentirai pas!... je n'en aurai jamais ni la volonté ni le courage...

— Ni le besoin, ni l'occasion, ma fillette, sois-en bien sûre. Je t'aime trop pour t'exposer à ce vilain péché!... Voyons... qu'est-ce?...

— Je vous raconterai tout, mon père, tout ce qui se passe là.

La pauvre enfant montra son cœur.

— Oh! oh! je crains que ce ne soit bien long! N'importe, je t'écouterai, mais en revenant de ma tournée, car je suis un peu en retard, et il y a deux sortes de gens qu'on ne doit jamais faire attendre, ma mignonne : les grands seigneurs et les pauvres; les uns parce qu'on a besoin d'eux, les autres parce qu'ils ont besoin de nous... Va donc te recoucher, ou tout au moins mettre ton manteau... Avant peu je serai de retour.

Ce disant, l'abbé sortit du jardin et fut bientôt dans la rue.

Nous n'en imposerons pas en affirmant que la promenade du chanoine fut entièrement consacrée à ses pratiques et à un magnifique monologue.

— Comment tout cela finira-t-il?... se disait l'excellent homme en cheminant à pas pressés. Que se passe-t-il dans ce jeune cœur et cette jolie tête? Hélène change à vue d'œil!... Ce matin elle est pâle, hier elle était rose, avant-hier elle était blanche, demain elle sera... C'est un arc-en-ciel que le visage d'une jeune fille... Y aurait-il un sentiment là-dessous? Ah! bah! et où l'aurait-elle pris ce sentiment, la pauvre petite? Elle n'est sortie qu'avec moi pour aller à Saint-Sulpice, ou pour visiter nos pauvres. Elle n'a lu que dans l'Évangile et l'histoire, et je suis un vilain de lui faire injure! Elle était si gaie, autrefois, dans

ma maisonnette, dans sa jolie chambre qui est une vraie chapelle... Bon! je devrais le savoir, la belle cage ne nourrit pas l'oiseau! C'est désolant! c'est effrayant!

Et sur ce double point d'exclamation, l'abbé monta dans un grenier, où il trouva toute une famille qui l'attendait. Ses *pratiques* vinrent le saluer, à l'exception d'une femme vieille et paralysée ; chacun de ces malheureux voulut baiser le pan de sa douillette.

M. de Brionne releva par d'adorables paroles le courage abattu de cette famille ; il promit de l'ouvrage aux enfants, parla du ciel à la malade, laissa de l'argent sur une table, et s'esquiva comme un larron.

— Je ne saurai jamais quitter ces braves gens... c'est chose impossible, murmura le saint homme en frappant le pavé de sa canne. Ah çà ! je disais donc que ma chère Hélène est d'une tristesse navrante !... Est-ce l'ennui ? Il est de fait que je ne suis pas gai pour cette fillette... et c'est bien ma faute, après tout : on se fait étrangement illusion. Jusqu'à ce jour, je me suis cru aimable, enjoué, avenant, gracieux peut-être ! tandis que je suis tout bonnement un vieux morose, boudeur et quinteux, tracassier, absolu, pédant, chicaneur et fâcheux !...

L'abbé se serait, sans doute, fait quelque autre

compliment du même genre, s'il ne s'était trouvé à la porte d'une nouvelle *pratique*, où il se conduisit selon sa coutume.

— Qui sait?... dit-il dès qu'il eut regagné la rue. Je devrais la marier, cette chère mignonne... Il lui faut, après moi, un appui, un ami... Mais tout mariage m'épouvante, et pour cause, hélas! Ensuite, ne lui faut-il pas un nom pour se marier? Qui voudra de la fille de Thérèse Keller? de la fille du débauché Fontac?... Ah! le monde repousse ces pauvres innocentes, orphelines à côté de leurs père et mère; il les repousse, fussent-elles toutes ce qu'est Hélène, pures comme le diamant! Ces martyrs de l'orgueil humain, ces parias de la société ne sont bien venus qu'au ciel... Dieu trouve dignes de lui celles que flétrit la sagesse des hommes!... Hélas! voilà sans doute ce qui tue ce noble enfant! Ses pressentiments percent le mystère de sa naissance... Elle cherche sa mère... elle demande son père!... Ah! s'il en est ainsi, malheur sur les coupables! car elle ne les connaîtra jamais.

M. de Brionne se parlait encore, lorsqu'il sonna à la grille de sa maison. Ses courses l'avaient beaucoup fatigué; il était un peu voûté, lui si droit; fort préoccupé, lui si prévenant; un peu lourd, lui toujours sautillant. Il salua, de la main, Ursule, la cuisinière, sans lui glisser quelques

mots sur le marché, comme il faisait d'ordinaire, et se hâta de passer au jardin.

Hélène se promenait à petits pas; elle aperçut l'abbé et courut à sa rencontre.

— Je suis à toi, ma fille... Veux-tu que nous nous asseyions, ou préfères-tu causer en marchant?

— Vous êtes assez fatigué, reposons-nous sous la tonnelle.

— Non pas, j'ai des impatiences dans les jambes... il me faut du mouvement... Ah çà! tu dis donc que tu es bien malheureuse?...

— Je n'ai jamais dit un mot de cela, grand Dieu! je ne l'ai jamais pensé... Je suis heureuse, la plus heureuse des femmes.

— Vrai?

— Oh! bien vrai! bien vrai!

— Tu me délivres d'un affreux cauchemar! Puisque tu n'as qu'un petit chagrin, je n'en ai presque plus, moi... Et ce chagrin?

— Me cause une odieuse douleur, m'empêche de dormir, me fait rêver.

— Hé! hé! le moyen d'être la plus heureuse des femmes avec ce bel attirail, s'il te plaît?

— Je suis heureuse par vous, mon père, par vous et auprès de vous... mais je suis orpheline, je suis à charge à votre bonté, à votre générosité... et cela me tue.

« Voilà l'occasion, ou jamais, de mentir, pensa « l'abbé ; soyons brave, » et il répondit :

— Ne t'ai-je pas avertie que tu es chez toi en étant chez moi ; que je suis l'obligé de tes parents, et que si je restituais ce qu'ils m'ont autrefois donné, tu partagerais presque par moitié mon patrimoine avec moi? Quant à ta position d'orpheline, ma pauvre chère enfant, il n'est pas d'une vertueuse chrétienne comme toi de se révolter contre la volonté d'en haut!

« J'ai vraiment le front d'un page! » se dit l'abbé tout bas.

— Que cette sainte volonté soit faite, je ne me révolterai pas... Mais, rassurez-moi, de grâce ; ce que vous m'avez dit de ma famille, est-ce bien vrai? Ne m'avez-vous rien caché?... Mon père, par exemple, est-il bien mort?... Vous avez des larmes dans les yeux... Pourquoi cela? Parlez, au nom du ciel!...

— Ton père et ta mère sont morts, ma fille, balbutia le chanoine. Je t'ai dit la pure vérité ; il ne t'est plus donné que de prier pour eux. Ta douleur me bouleverse ; voilà pourquoi je me suis pris à pleurer... Ah! ton pauvre vieil ami est bien malheureux de ne pouvoir pas te consoler.

— Pardon, mon bon père, pardon ; je suis une ingrate de vous affliger... mais j'ai préféré m'ouvrir à vous plutôt que de vous cacher le fond de

ma pensée. J'ai choisi votre âme pour confidente de la mienne ; n'est-ce pas vous vénérer et vous chérir? Eh bien, je vous avoue que depuis quelque temps je me sens toute métamorphosée ; le moindre bruit me fait frissonner, je suis chagrine, rêveuse, et néanmoins je ne saurais pas bien définir la cause de mes petits ennuis. Cependant, voici un fait ; expliquez-le-moi, vous qui êtes la sagesse même, ajouta la gracieuse jeune fille en souriant.

— Si c'est un songe, ma belle, je me charge de le mettre au net... j'aurais fait le bonheur d'un Pharaon... Asseyons-nous, je me sens mieux.

—Dame !... c'est peut-être un songe... il est possible que j'aie rêvé... Imaginez-vous que, depuis un mois environ, toutes les fois que je vais à la bénédiction, soit avec vous, soit avec Ursule, et c'est chaque jour, je rencontre près du pilier de la chapelle de la Vierge un homme dont les yeux ne me quittent pas.

— Quelque jeune étourneau.

— Non pas, un homme plutôt vieux que jeune.

— Quelle mine a-t-il?

— Ma foi, je n'en sais trop rien, n'ayant jamais osé le regarder. Il a, je crois, une longue barbe, l'air assez bon, mais souffrant, et d'assez pauvres vêtements. Tenez, mon bon père, ce jeune aveugle qui est venu vous voir hier, M. de Fontac, a

exactement le même port, la même démarche, que l'homme dont je vous parle.

L'abbé tressaillit, une sueur froide couvrit son front.

Hélène continua :

— Cette nuit, ne pouvant dormir, j'ai voulu prendre l'air un moment à ma fenêtre, pour jouir d'un magnifique clair de lune; je ne sais comment il se fit que je m'écriai dans le ravissement où mon âme était plongée : « Ma mère, oh ! ma mère ! » Il était tout simple que je songeasse à ma mère en regardant le ciel qu'elle habite. A peine avais-je prononcé ce tendre mot, qu'une voix, s'élevant de la rue, me cria : « *Et ton père !* » Je me retirai épouvantée.

— Quelque mauvais plaisant, quelque vagabond, ma chère.

— Oh ! non pas; car, en refermant ma fenêtre, je reconnus celui qui avait parlé, et c'était...

— Eh bien ! achève, dit le vieillard, qui s'efforçait en vain de cacher son trouble.

— C'était l'homme de Saint-Sulpice... Expliquez-moi maintenant ce que signifie...

— Cela signifie, ma mie, qu'il ne faut jamais ouvrir sa fenêtre la nuit, et qu'on s'expose, en le faisant, à des aventures romanesques. Ton homme de Saint Sulpice est un mauvais sujet qu'il faut éviter, et dont tu ne dois pas t'occuper. Paris

fourmille de ces gens-là, qui, tous, appartiennent plus au diable qu'au bon Dieu... Mais nous oublions nos affaires, et le temps nous talonne. Je vais dans mon cabinet écrire quelques lettres, ranger mes livres et mes papiers. Toi, va faire tes préparatifs de départ... A propos, ce voyage te plaît-il ?

— Beaucoup, mon père, beaucoup; d'abord, je le fais avec vous, et puis madame de Fontac paraît si bonne, et son fils est si intéressant.

— C'est bien, ma petite, c'est bien; ainsi te voilà plus calme ?

— Oui, mon père.

« Cette fois, pensa le chanoine en prenant le chemin de son cabinet, j'ai parlé comme un oracle; cet homme acharné sur les traces d'Hélène est, à n'en pas douter, le vicomte de Fontac, et s'il y a un vil mauvais sujet dans le monde, à coup sûr c'est ce misérable. Depuis un mois... Il est depuis un mois à Paris ! Eh bien ! mon secret l'a échappé belle ! Ah ! miséricorde ! il me tarde d'être au bout de la France, au bout du globe... Et c'est la Providence qui m'a envoyé ma chère Marie... Je vais être sur des charbons jusqu'à l'heure de mon départ. Oh ! la patience m'échappe ! Vraiment, je ferais fort bien de mourir le plus tôt possible, car je me damne sur mes vieux jours. Aujourd'hui, deux gros péchés : j'ai

menti, et je m'impatiente... et il n'est encore que dix heures du matin... cela serre le cœur. »

M. de Brionne entra dans son oratoire et y resta longtemps en prière.

A l'heure convenue, la voiture de madame de Fontac s'arrêta devant la grille ; et l'abbé, après avoir recommandé à Hélène et à Ursule de tout tenir fermé comme dans une place assiégée, s'élança lestement sur le marchepied et ordonna d'aller bon train.

La voiture toucha rue de Grenelle-Saint-Germain où elle prit la vicomtesse et son notaire. L'abbé fut contrarié de n'être pas en tête-à-tête. Il avait hâte de révéler à Marie la grande nouvelle dont il était si fort troublé.

— Ouf! fit le chanoine lorsqu'il se vit hors de Paris.

— A qui en avez-vous, mon père? demanda madame de Fontac.

— C'est l'air de la campagne qui me fait du bien... Vous ne sauriez croire avec quelle joie je sortirai tout de bon de ce grand village.

— Oh ! que vous me rendez heureuse ! Vous voilà donc bien porté pour les champs?

— C'est-à-dire que Virgile écrivant ses bucoliques n'était qu'un citadin auprès de moi... Paris m'étouffe.

— Nous aurons alors le bonheur parfait. Mon-

sieur, qui connaît la campagne où je veux vous exiler, vous dira que c'est un bijou.

— Un gros bijou, madame, un château et huit métairies, vingt mille francs nets d'impôts, un site délicieux, la vallée de la Nive, n'est-ce pas tout dire? Le jardin de la Navarre française.

— Ah ! ah ! c'est donc aux Pyrénées que nous allons?

— Pyrénées basques, oui, monsieur... En deux heures vous passez en Espagne, en deux heures vous êtes à Bayonne, en deux heures vous trouvez l'Océan... C'est un diamant, un gros diamant, que Miguelgorry ; mais nous allons avoir affaire à un rude vendeur.

— M. de Nonanville?

— Précisément ; c'est le plus fin Harpagon de l'univers... Homme de rien d'ailleurs...

— Cependant son nom?

— Nom de terre... Et à ce compte, il devrait signer comme un hidalgo, car c'est un marquis de Carabas. A ma connaissance, il pourrait s'intituler sire de Nonanville, de Miguelgorry, de Vitremont, de Castelplot, de Val-sous-Ville, de...

— Halte-là ! s'il vous plaît, s'écria gaiement l'abbé.

— Mais je n'ai pas fini, Dieu merci !

— Vous dites donc que ce monsieur possède

la terre de Val-sous-Ville? Val-sous-Ville en Bourgogne?

— Oui, monsieur l'abbé, avec fermes et enclos, une terre superbe...

— A qui en parlez-vous! je la pleure depuis cinquante ans à chaudes larmes... C'est donc un Crésus que M. de Nonanville?

— Vous l'avez dit... Il a ramassé six ou sept millions, sou par sou, en faisant un commerce honnête d'usure et de soldats remplaçants; presque tous ses biens ont été achetés avec des assignats, et à vil prix... Nous voici à Vitremont, une grosse ferme dont il a dépouillé un jeune prodigue... Vous allez voir le Sardanapale en question... C'est, je vous en avertis, ce qu'il y a de plus malpropre et de plus laid au monde... Soyez résolus!...

— Nous ne saurions payer trop cher le château de Miguelgorry, dit la vicomtesse bravement; d'ailleurs, je puis affronter M. de Nonanville, puisque je suis résolue à acheter sa terre les yeux fermés.

— Le mot est charmant, madame, dit le notaire, qui faisait grand cas de sa cliente.

La voiture entra dans une cour spacieuse, mal tenue, encombrée de plâtras, de fumier, et envahie par de hautes herbes.

Un vieil homme mal accoutré, portant des

sabots et un chapeau défoncé, s'approcha du brillant équipage de madame de Fontac, et demanda au cocher à qui il en voulait.

— M. de Nonanville, dit le valet de pied.

— M. de Nonanville est dans son cabinet; je vais le prévenir.

La vicomtesse, donnant le bras à son notaire, monta un perron dégradé, entra dans un vestibule, et, de pièce en pièce, toutes aussi délabrées les unes que les autres, arriva au cabinet du maître.

Ce maître était le même homme que nous avons connu, en 1818, rue du Croissant; il avait l'une de ces figures qui ne vieillissent pas, tant elles sont laides dans le jeune âge. M. de Nonanville (le père Fumeron) portait toujours sa culotte de peau, son tricorne, ses bas en bourre de soie et sa lévite impérissable. Son cabinet était un réduit infect où il s'évertua longtemps pour rassembler trois chaises.

— Madame la vicomtesse de Fontac vient pour terminer l'affaire dont nous nous sommes occupés déjà, dit le notaire; elle désire hâter les conclusions de l'acte de vente, afin de prendre immédiatement possession du château de Miguelgorry.

— Mon Dieu, madame la vicomtesse, je suis bien désolé de la peine que vous vous êtes don-

née, répondit de sa voix de fausset le propriétaire, mais je crains bien que nous ne puissions nous entendre. Je me fais vieux, et suis fort souffrant; mon médecin m'ordonne les bains de mer et les climats chauds; je me vois presque décidé à ne pas vendre.

— Cela tombe à merveille, se hâta de dire le notaire pour couper la parole à la cliente, et vous voilà, madame, bien libre de conclure avec moi pour ma terre de Béarn; vous trouverez là plus que vous ne pouviez demander à la vallée de la Nive, une pauvre vallée après tout.

— Eh bien! monsieur, c'est chose faite aux conditions dont nous avons parlé, repartit madame de Fontac; cependant, je l'avoue, j'aurais habité le pays basque avec plaisir... M. de Nonanville, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Cependant, madame, si vous tenez absolument au château de Miguelgorry, il n'est rien que je ne fasse pour vous être agréable.

— Hé! hé! mon cher monsieur, vous me faites concurrence, je crois, dit le notaire.

— Eh! monsieur, je connais votre domaine du Béarn aussi bien que vous: il est, je crois, d'un bon produit; mais quant au pittoresque il peut lutter avec une métairie de la Beauce; c'est plat, malsain, enclosé... Madame n'y resterait pas huit jours sans y périr d'ennui.

— Messieurs, accordez-vous, dit la vicomtesse ; il me faut l'un ou l'autre.

— Madame, je ferai un sacrifice, reprit le père Fumeron. Le château de Miguelgorry est environné de huit métairies ; il rapporte, bon an, mal an, vingt gros mille francs bien sonnants ; c'est donc, comparé aux valeurs du grand-livre, un capital de quatre cent mille francs qu'il représente. Or, vous savez que les terres ne donnent que le deux et demi pour cent, en thèse générale ; donc, mon fonds vaut clair et net, et au plus bas, huit cent mille francs... nous compterons deux cent mille francs pour les bâtisses et la convenance, ce qui mettra le tout à un million. Veuillez jeter les yeux sur ces plans ; ils ont été levés par le cadastre l'automne dernier... Vrai, je fais un sacrifice en vous cédant ce domaine princier : j'y voulais passer mes derniers jours.

Madame de Fontac et le notaire s'approchèrent d'une fenêtre pour regarder les dessins et se consulter.

M. de Brionne, qui n'avait pas très-bien compris la tactique employée par le notaire pour amener le vendeur à ne pas trop surfaire sa marchandise, et qui d'ailleurs était incapable de donner en affaires le plus léger conseil, s'était tenu silencieux sur sa chaise, et, le menton posé

sur la pomme de sa canne, il regardait attentivement le singulier personnage qu'il avait devant les yeux. Enfin, l'aimable vieillard, se croyant obligé de ne pas laisser tomber la conversation, prit sa voix la plus affectueuse, son sourire le plus gracieusement poli, et dit :

— Je vois avec plaisir, M. de Nonanville, que nous sommes deux anciens, et que nous semblons nous devoir féliciter réciproquement sur notre grand âge. Je suis de 1747, du mois de mars, je dois être votre aîné.

— Je suis du mois de juin 1757, répondit le père Fumeron en baissant les yeux.

— A propos, je me suis laissé dire que vous étiez seigneur de Val-sous-Ville : est-ce la vérité?

— J'en ai fait l'acquisition il y a quelques années, oui, monsieur, une terre peu importante.

— Je vous fais mes excuses, une terre magnifique !...

— Mauvais prés, mauvaises vignes...

— Mille pardons, l'enclos de Val-sous-Ville a toujours passé pour l'un des bons crus de la Côte-d'Or; je vous puis affirmer que le beaune et le nuits ne lui sont pas de beaucoup supérieurs. Il y a quinze ans, j'en buvais encore de cet excellent vin, mais...

— Vous avez donc visité cette propriété?

— Pardieu ! si je l'ai visitée ! le 20 mars 1747, j'ai pris la peine d'y naître, et en l'an IV de Robespierre on m'en a dépouillé...

— Vous êtes donc M. le baron de Brionne-Viviers ? balbutia l'usurier dont le visage devint livide.

— Je suis l'abbé de Brionne, monsieur.

— Mais, alors, le citoyen Claudius Brionne était votre frère ?

— Le citoyen Claudius Brionne est aujourd'hui chanoine honoraire de Saint-Sulpice, monsieur, il est devant vous ; seulement, le prêtre a oublié le républicain. M'auriez-vous reconnu, par hasard ?

— Non, monsieur, non, je n'ai pas eu cet honneur ; seulement, on m'a parlé de vous et de vos vertus...

— Eh bien ! M. de Nonanville, dit la vicomtesse en revenant près du vendeur, nous sommes assez près de nous entendre.

— Je me prêterai à tous vos désirs, madame.

— Nous pensons que les constructions de Miguelgorry seraient payées trop cher au prix de deux cent mille francs, et qu'en vous donnant huit cent mille francs du tout, vous laissant, en outre, la charge de payer les frais d'enregistrement et actes, vous n'aurez qu'à vous féliciter de cette grosse affaire.

— Je n'ai qu'une parole, madame; ce qui vous est agréable me convient. C'est chose dite : huit cent mille francs, et je me charge de tous les frais.

Madame de Fontac et le notaire se regardèrent avec surprise; ils s'attendaient à de longs débats, et la subite acceptation de M. de Nonanville leur parut tenir du miracle.

— Quand signerons-nous, madame? dit le vendeur.

— J'ai l'acte en portefeuille, répondit le notaire, il ne s'agit plus que de poser les chiffres.

— A merveille. Il paraît que vous êtes pressée de prendre l'air des champs, madame de Fontac?

— Fort pressé, dit l'abbé. Pour mon compte, je ferais une maladie si je restais deux jours encore à Paris.

— Vous allez donc aussi à Miguelgorry, M. le chanoine?

— J'ai hâte d'y arriver, M. de Nonanville.

— J'ose affirmer que vous anticiperez sur les délices du paradis, car Miguelgorry est un vrai paradis terrestre.

M. de Nonanville sonna; l'homme aux sabots entra aussitôt.

— Portez ceci à M. le secrétaire, dit le maître en donnant à son domestique une feuille de papier sur laquelle il avait jeté quelques lignes.

Puis, se retournant vers la vicomtesse, il ajouta :

— Je suis à vous.

Le notaire lut l'acte de vente à haute voix.

Disons maintenant quelques mots sur ce qui se passait chez M. le secrétaire du père Fumeron.

VI

Madame de Fontac n'était arrivée à Vitremont que depuis quelques minutes, lorsqu'un homme entra à pied dans la ferme; une poussière blanche et fine couvrait ses vêtements arrangés sans soin et montrant la corde; son pas était très-lent, fatigué, son regard morne, sa tête un peu penchée.

C'était le vicomte de Fontac.

Il s'approcha de la voiture qui attendait au bas du perron, et ses yeux semblèrent se ranimer à la vue des laquais et du cocher qui se pavanaient sur le siége, en brillante livrée vert et argent.

— Voilà mon ancienne livrée, murmura bien bas le vicomte ; vert tendre et filets d'argent!... bah ! encore un vol qu'on m'aura fait !

— Qui demandez-vous, ohé! l'ami? cria du haut du perron le vieux valet de ferme.

— M. de Nonanville, répondit le vicomte en regardant les panneaux de la voiture pour examiner l'écusson ; mais, n'en ayant pas trouvé, il monta les premières marches de l'escalier, et se dit tout bas : « C'est sans doute quelque rustre de bonnetier qui se donne de grands airs. »

— M. de Nonanville est en affaires. Si vous voulez attendre, attendez... Êtes-vous pressé?

— Certainement.

— Voulez-vous parler à M. le secrétaire ?

— Je ne demande pas mieux.

— Allons, venez... Avec toutes ces visites, grommela le paysan, je n'aurai pas le temps de faire mon ouvrage, et Dieu sait que ça presse...

Le valet tourna le bouton d'une porte, et poussa le vicomte dans un assez joli cabinet de travail.

M. de Fontac fit quelques pas, et recula jusqu'à la porte, qu'il referma en s'y appuyant.

— Vous ici? s'écria-t-il.

La personne à qui s'adressait cette exclamation tourna la tête et se leva. C'était le Basque Aamendabura, le contrebandier Perez.

— Tiens ! c'est vous ? dit-il sans témoigner la moindre surprise. Bonjour, comment cela va-t-il, M. le vicomte ?

Et il se remit à écrire en faisant un quart de conversion, qui mit de profil son visage osseux, noble et hardi.

— Ah çà ! est-ce que M. de Nonanville est aussi un contrebandier ?

— Et pourquoi pas ? je le suis bien, et vous l'êtes bien depuis hier.

— Un marchand de chocolat ?

— Eh ! oui.

— Un marchand d'hommes ?

— Certainement... Permettez que j'achève une addition... Je suis à vous à l'instant... Six et six douze, et neuf vingt et un, et cinq...

Le valet entra, remit un papier au secrétaire et sortit.

— Je ne viendrai pas à bout de ce compte, dit le Basque. Qu'est-ce que c'est que ceci ?

Il lut à haute voix :

« Portez au grand registre le château de Miguelgorry vendu au prix de huit cent mille francs à madame la vicomtesse de Fontac la Paluze, née de Verneuil ; vous reporterez... »

— Qu'avez-vous dit là ? s'écria le vicomte en bondissant au milieu de la chambre.

— Prenez cette note, et dictez-la-moi, répon-

dit Perez avec calme et sans remarquer l'exaltation de M. de Fontac.

— Vous connaissez donc madame la vicomtesse de...?

— Non, mais si vous tenez à la voir, elle est ici... Je crois même qu'elle sort du cabinet de mon patron en ce moment... regardez par la fenêtre.

Le vicomte s'élança vers la croisée, vit sa femme au bras du notaire, et M. de Brionne qui saluait M. de Nonanville.

— Ah ! enfin ! enfin ! murmura le malheureux.

Et pour étouffer la douleur qui rongeait son âme, il porta l'un de ses poings fermés à ses dents, mordit ses doigts jusqu'au sang, et revint s'asseoir près du contrebandier.

La voiture partit ; le père Fumeron alla faire un tour dans ses étables, accompagné de son domestique.

— Vous avez fait merveilles, dit le notaire à la vicomtesse. A vous parler franc, je ne comprends pas la tactique de ce vieux voleur. C'est certainement la première fois qu'il perd à vendre ses biens... A coup sûr, le bonhomme baisse.

— Ne nous avez-vous pas dit, M. le notaire, que M. de Nonanville était un homme de rien ?...

— Oui, M. l'abbé, je le puis prouver facilement.

— Il m'a cependant articulé que son père avait péri sur l'échafaud pendant la révolution.

— Certainement, mais pour avoir volé la république. Le fils a été plus heureux, il a volé la république, le directoire, l'empire, la restauration, et vole encore aujourd'hui; il n'y a que l'enfer qu'il n'escamotera pas, je l'en défie.

— Il ne s'appelle donc de Nonanville que depuis peu? demanda la vicomtesse.

— Depuis quatre ans.

— Et avant? dit l'abbé.

— C'était tout bonnement le père Cantelou, marchand d'hommes.

M. de Brionne tressaillit, baissa les yeux et garda le silence jusqu'à l'hôtel de madame de Fontac.

— Et maintenant, quand partons-nous, mon père? demanda la vicomtesse au chanoine.

— Dans deux heures si vous voulez, mon amie.

— Soyez donc ici, avec votre charmante Hélène, à six heures; nous monterons en voiture aussitôt après le dîner... Sans adieu, ne vous faites pas trop attendre.

. . . .

Lorsque M. de Nonanville eut achevé son inspection, il passa chez son secrétaire, entra brus-

quement dans le cabinet, et marchant droit à Perez :

— Avez-vous porté au grand registre la note que je vous ai envoyée, Aamendabura?

— Oui, monsieur; mais vous avez là une visite qui vous attend.

Le vicomte, qui se promenait de long en large lors de l'arrivée du maître, s'était approché de lui insensiblement, et épiait tous ses mouvements comme un épervier prêt à fondre sur sa proie. Lorsque le vieillard se retourna, le vicomte lui sauta au collet, le fit tomber à genoux et lui cria :

— C'est toi, misérable! c'est toi, Cantelou! Nous nous retrouvons donc tous ici aujourd'hui?

Le Basque fit un bond sur le vicomte, et le poussa si rudement qu'il l'envoya tomber contre la muraille.

— *Débrinn-bichaïa!* s'écria-t-il, nous ne sommes pas amis jusque-là.

Le père Cantelou se releva lentement; ses petits yeux brillaient comme des escarboucles; sa face était verte, ses lèvres frémissaient.

— Monsieur, ai-je donc l'honneur d'être connu de vous? dit-il au vicomte avec une hypocrite bonhomie.

Perez avait repris sa plume et ses calculs; son beau visage était calme et son corps immobile.

Le vicomte de Fontac se releva vivement et s'avança sur Perez, qui, continuant d'écrire, parut ne pas s'occuper de lui.

— Monsieur, répéta le vieux Cantelou, je vous réitère que je n'ai pas l'honneur...

— C'est bon! interrompit le vicomte, nous allons renouveler connaissance à l'instant même...

Puis à Perez :

— Vous n'ignorez pas qui je suis, vous, monsieur?

— Moi? répondit le Basque sans se détourner.

Et il marmotta :

— Six de neuf, trois; sept de treize, six...

— Oui, vous.

— Très-certainement... Trois de neuf, six; quatre de sept, trois. Vous êtes mon cher ami, c'est chose convenue... depuis hier... Cinq de...

— Notre amitié sera donc cimentée par le sang de l'un de nous...

— Cela pourrait bien être aussi vrai que vous le dites... Il y a du sang au bout de toutes mes entreprises.

— Vous me comprenez parfaitement, tout distrait que vous voulez bien paraître, répliqua dédaigneusement M. de Fontac. Si vos entreprises s'achèvent dans le sang, vous voudrez déroger, cette fois, à vos habitudes, et commencer avec

moi par où vous finissez le plus souvent avec les autres.

— Je ne comprends pas un mot à tout ce que vous dites...

— Vous avez porté la main sur moi, je vous en demande satisfaction sur-le-champ... est-ce clair?

— Quoi! pour cette petite poussade de tout à l'heure? répondit le Basque en saisissant un nouveau registre.

— Ah çà! mais quel homme êtes-vous donc, s'il vous plaît?

— Je suis un pauvre teneur de livres, aux maigres appointements de M. de Nonanville.

— Cessons cette mauvaise plaisanterie, monsieur; pour faire votre métier, il faut avoir du cœur, et vous n'en devez pas manquer; dépêchons, M. de Nonanville m'attend... Quelles sont vos armes?

— Mes armes?... je manie le bâton comme un bon montagnard, voilà tout.

— Voulez-vous l'épée?

— Prenez l'épée, si cela vous arrange; moi je prendrai le bâton.

— Si vous préférez tirer le pistolet, cela m'est indifférent.

— Vous tirerez le pistolet et moi le bâton... je m'accommode de tout... Pour en finir, écoutez :

je fais des armes comme un Saint-George, je lance le stylet comme un Catalan, je fais mouche sur mouche à trente pas, je me charge de quatre douaniers armés avec mon seul bâton ferré pour défense... Voilà quels sont mes petits talents... Remerciez Dieu ou le diable de ce que j'ai renoncé aux duels depuis longtemps; sans cela, vous seriez en terre d'ici à vingt-quatre heures... Maintenant, causez de vos affaires avec M. de Nonanville, et demeurons bons amis; je suis bon prince au fond, vous en conviendrez avant peu.

— Je suis aussi entêté que vous pouvez être bon prince, M. Perez, et je tiens absolument...

— A vous faire mettre en terre... soit... ce sera de mon mieux que je vous rendrai ce petit service...

— Votre arme donc?

— L'épée, c'est très-gentilhomme... puis c'est discret.

— Bien... l'heure et le lieu?

— Ce soir à neuf heures... brasserie flamande.

— Encore une plaisanterie?

— Je ne plaisante jamais.

— Il n'y a que les voleurs qui se battent la nuit.

— Pour qui prenez-vous les soldats et les contrebandiers, monsieur?

— C'est juste, j'oubliais... Ce soir donc ; mais le rendez-vous me semble bizarre.

— Je n'aime ni à attendre ni à faire attendre en plein air... D'ailleurs on pourrait nous observer. Vous mettrez votre épée au pied d'un arbre des Champs-Élysées, je ferai de même ; nous nous rencontrerons à la brasserie, et le reste marchera sur des roulettes... Le gaz éclaire à merveille, et il y a le long des quais des coins charmants. Est-ce arrêté?

— Oui... et nos témoins?

— A quoi servent les témoins, s'il vous plaît?

— A fournir des preuves en justice.

— M. le vicomte, je serais bien avancé de vous avoir tué, si deux témoins me faisaient fourrer aux galères en jurant sur l'honneur que je me suis loyalement battu. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit hier : en Espagne, celui qui pourra me prendre me fera fusiller ; en France, le plus petit mouchard peut me faire coiffer du bonnet vert... Merci de ces deux perspectives, je suis d'un trop gai caractère pour ne pas les trouver tristes.

— A ce soir donc. Maintenant, à nous deux, vieux fripon, ajouta le vicomte en se retournant vers le père Cantelou, qui s'était remis de son trouble pendant que M. de Fontac et Perez échangeaient leur cartel.

— A nous deux, monsieur, en quoi puis-je vous obliger?

— Avez-vous rappelé vos souvenirs? Me reconnaissez-vous?

— Confusément... autrement dit, oui et non.

— Je suis le vicomte de Fontac.

— Ah! ah! parfaitement! M. de Fontac la Paluze... Hé! quinze années nous changent de belle façon, M. le vicomte, et puisque vous voilà, recevez mes félicitations... Aamendabura, cherchez la feuille 17 du registre 4, s'il vous plaît.

— Voilà, dit le Basque.

— Veuillez nous lire la note écrite en marge à l'encre rouge, je vous prie.

— « D'où il résulte, lut paisiblement le commis, que M. le vicomte de Fontac la Paluze nous doit, tant en capital qu'en intérêts relevés jusqu'à ce mois d'avril 1836, tant en frais d'huissiers qu'en débours judiciaires, la somme totale de soixante-neuf mille quatre cent vingt-six francs nonante-trois centimes, sauf erreur ou omission.»

Le vicomte éclata de rire.

— C'est sans doute pour règlement de tout compte que vous m'avez fait l'honneur d'une visite, monsieur? ajouta le négociant.

— C'est en effet pour un règlement définitif que je suis venu... vous l'avez deviné; mais nos chiffres ne sont pas d'accord...

— Sauf erreur ou omission, répéta le vieillard; nous allons collationner... Aamendabura, prenez le folio B.

— Vos jongleries vont-elles durer longtemps? s'écria le vicomte avec impétuosité, et me prenez-vous pour un filou de votre espèce? En deux mots, voici ce qui m'amène. Vous m'avez volé trois terres magnifiques en exploitant l'usure la plus révoltante; ces terres, je vous les abandonne, mais je ne sortirai d'ici que possesseur des titres du domaine de Goncelin que vous m'avez escroqué en 1820.

— Attendez donc... je me rappelle cette affaire... Ah! j'y suis... Lors de votre séparation de corps et de biens avec madame la vicomtesse de Fontac-Verneuil, en août 1820, vous me transportâtes tous vos droits à la rente viagère qu'on devait vous servir par acte authentique et contrat de mariage (rente de dix mille francs), moyennant la somme ronde de cent vingt mille francs une fois payés. N'est-ce pas cela?

— Oui, continuez.

— Votre rente était garantie par le domaine de Goncelin, évalué à environ deux cent trente mille francs. Madame la vicomtesse de Fontac, votre femme, désirant s'abstenir de toute espèce de relations avec vous, fit vendre ce domaine. En d'autres termes, l'acheteur acquit, de ma-

dame la vicomtesse, le domaine de Goncelin, moyennant la charge de vous servir votre rente viagère... Ce fut une mauvaise affaire pour l'acheteur, car vous voilà gaillard et dispos après quinze ans.

— Mais, misérable! quel était cet acheteur?

— C'était un nommé Michelot, un bon et honnête homme, de qui je touche exactement, par semestre et d'avance, votre rente de dix mille francs.

— Infâme menteur!... je vais achever votre histoire. Vous m'avez acheté mon titre cent vingt mille francs, c'est vrai; madame de Fontac a vendu Goncelin à un certain Michelot, c'est encore vrai; M. Michelot vous sert intégralement ma rente, rien de plus exact; mais, ce que vous ne dites pas, c'est que ce Michelot est un homme de paille, l'une des vingt créatures que vous avez mises en avant pour cacher vos rapines; finalement, c'est sous ce nom d'emprunt que vous avez acquis de ma femme le domaine de Goncelin, lorsque vous vous étiez déjà assuré la libre jouissance de mes revenus, pour une somme modique une fois payée; donc, vous avez eu tout à la fois, et ma jouissance viagère de dix mille francs pour cent vingt mille comptant, et la terre de Goncelin pour rien. Comment nommez-vous ce coup de commerce?

— Je le nomme un trait de génie, répondit Perez en se frottant les mains négligemment.

— Je ne vous parle pas, répliqua le vicomte.

— Je me parle à moi-même, monsieur, et je peux me passer de vos observations... M. de Nonanville est un phénix en affaires.

— Mon avis est qu'il a dépassé les plus adroits filous, reprit M. de Fontac. Quel est le vôtre, M. Cantelou ?

— Je suis trop modeste pour me prononcer en cette occurrence, M. le vicomte.

— Ah ! ah ! continuons. Des cent vingt mille francs que vous me deviez compter, j'en ai reçu soixante et dix mille, et cinquante mille en valeurs sur Saint-Pétersbourg... Ces valeurs étaient-elles solides ?

— On ne peut plus solides, murmura le vieillard en baissant les yeux et se rapprochant de son commis.

Dans ce moment, Perez alluma une bougie et cacheta plusieurs paquets.

— Eh bien ! vous êtes le plus effronté menteur qui soit au monde... Aucune des maisons sur lesquelles vous aviez tiré n'a fait honneur à votre signature ; toutes ont failli... je n'ai jamais été payé.

— Que m'apprenez-vous là ? Pourquoi ne pas m'avoir adressé vos réclamations ?

— Misérable ! n'est-ce pas ce que j'ai fait, en pure perte, et sans cesse ?... Y avez-vous une seule fois répondu ?

— Je n'ai rien reçu, et j'ai toujours cru que vous aviez mis mes mandats en réserve... D'ailleurs, je suis dès longtemps retiré des affaires, c'est mon secrétaire qui gouverne ma maison... Vous avez mené une vie nomade ; moi-même j'ai souvent fait des voyages...

— En voilà assez... J'avais juré de ne plus revenir en France, et c'est à ce serment que vous devez de n'avoir pas eu plus tôt ma visite. Tous les gens d'affaires que j'ai mis à votre poursuite m'ont mal servi ou se sont laissé jouer par vous. D'ailleurs, vous avez changé de nom ; et certes, personne ne devinerait, sans vous voir, l'avare et vil Cantelou sous son pompeux pseudonyme. Aujourd'hui je me présente... il me faut cinquante mille francs à la minute.

— Veuillez me faire voir les lettres de change, dit le négociant d'un air doucereux.

— Les voilà.

Le vicomte ouvrit un portefeuille et en tira plusieurs billets.

M. de Nonanville les prit, les examina, les tourna, les retourna et les passa à son secrétaire sans dire un mot. Le Basque mit un soin scrupuleux à vérifier chacune des valeurs, puis les ras-

semblant en paquet, il les présenta à sa bougie et y mit le feu.

— Brigand ! s'écria le vicomte en se jetant sur le bras du contrebandier, brigand !

— Plaît-il? répondit le Basque avec un flegme impassible. Vous dites?

— Que je suis dans une caverne, et que justice sera faite.

— Pardienne ! M. le vicomte, vous avez la parole un peu trop brusque, et vous devez vous réjouir d'avoir affaire à des gens pacifiques. N'est-il pas tout naturel que j'anéantisse ces billets en les acquittant ?

— J'avoue qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour vous juger autrement que sur la mine.

— Ce ne sera pas toujours votre avis, répondit Perez négligemment.

Et, faisant à la hâte quelques calculs, il présenta une feuille de papier à son patron, qui signa, après mûr examen.

— Voici une quittance, M. le vicomte, reprit le Basque, qui vous dégage des soixante-neuf mille quatre cent vingt-six francs quatre-vingt-treize centimes que vous deviez à M. de Nonanville, y compris indemnité et intérêts pour les mortes valeurs que vous avez eues en portefeuille pendant quinze ans. N'êtes-vous pas satisfait ?

— Mais cette dette n'a été contractée que par surprise, et c'est le produit de l'usure.

— Les tribunaux n'ont pas été institués pour rien, monsieur, dit le patelin Cantelou, ayez recours à leur décision.

— Oui, et sans tarder. Adieu, tu auras bientôt de mes nouvelles, juif indigne!

— M. le vicomte, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble.

Aamendabura se rapprocha de M. de Fontac, qui tenait la porte, et lui dit :

— Ne faites aucune démarche avant notre rencontre.

— Je suis revenu de mes intentions, répliqua le vicomte avec dédain. Je vous prenais pour un aventurier, pour un brave bandit, lorsque je vous ai demandé raison de votre insulte; maintenant, je vous connais et vous méprise : le honteux complice d'un gueux n'a sa place qu'aux galères.

— Le moyen est ingénieux, mais la phrase est un peu longue. Dites donc tout simplement que vous avez peur.

— Moi, peur de vous!... fit le vicomte en sentant ses joues s'animer. En effet, j'ai peur de salir mon épée.

— Qu'y voulez-vous faire ? la peur est une maladie nerveuse... A tout prendre, vous n'a-

vez pas tort ; je vous eusse tué, foi d'honnête homme.

— Eh bien ! je veux voir jusqu'où va votre forfanterie... mais tuez-moi, car je serai sans pitié.

— A ce soir, donc, brasserie flamande, neuf heures sonnantes.

— J'y serai... Adieu, Cantelou... Encore un mot : si tu dois prier Dieu, fais-le dès maintenant, car si je suis en vie demain, les tribunaux te la feront danser, mon cher, et sans violon.

Le vicomte revint à Paris à pied, acheta une vieille épée sur le quai de la Ferraille, et rentra chez lui, rue Saint-Jacques. Thérèse était sortie. M. de Fontac se jeta sur son lit, prit un portefeuille, et écrivit rapidement pendant près de deux heures.

VII

Après le départ du vicomte, le vieux Cantelou s'était approché du contrebandier Perez et lui avait dit :

— Je vous remercie de l'appui que vous m'avez prêté ; mais je regrette infiniment de vous voir embarqué dans une laide affaire.

— Bah ! une de plus ou de moins, il faut toujours que le diable ait son compte.

— Vous parlez comme un César, mon ami, mais vous ne connaissez peut-être pas l'homme ; il est aussi brave qu'habile, c'est un spadassin, un raffiné.

— Tant mieux, ce sera amusant.

— Il vous faudra déployer toute votre adresse.

— Ceci me regarde... Vous ne serez sans doute pas fâché d'entendre sonner les cloches pour lui?

— S'il faut vous tout dire, je ferai largesse au carillonneur.

— Préparez donc votre bourse, c'est un homme enterré.

— Ah! mon brave montagnard, vous avez autant d'intelligence que d'audace... A nous deux nous mettrions le globe sens dessus dessous... Vous irez loin... Mais dites-moi : comment avez-vous deviné ma haine pour ce gentilhomme ruiné et insolent?

— Je vous sais rancunier, c'est tout dire.

— Moi, rancunier! mon Dieu, non, j'oublie toutes les injures, ou tout au moins je les pardonne.

— Et vous avez oublié cette petite algarade du vicomte, il y a dix-huit ans, une nuit qu'il vous prit à la gorge, et vous rançonna?

— Oublié... non.

— Pardonné alors!

— Pas le moins du monde; mais qui vous a si bien instruit?

— Est-ce que je n'entends pas toutes les cloches, moi? Les contrebandiers ont l'oreille fine, c'est souvent un malheur.

— Savez-vous, Aamendabura, que je vous trouve extraordinaire, et que je me surprends quelquefois à avoir peur de vous?

— N'est-ce pas mon métier de faire peur aux braves gens?

— Bon! mais moi qui vous connais et vous aime, moi que vous servez avec zèle, je ne devrais jamais vous craindre, et cependant, lorsque je vous regarde en face, je prends comme une frayeur subite.

Le Basque fit un gracieux sourire, et répondit :

— Vous me flattez, maître. Achevons de régler nos comptes, car il se fait tard, et j'ai quelques courses à faire dans Paris avant d'aller à la brasserie. Voici le relevé de nos opérations pendant ce dernier trimestre :

Deux cent mille cartouches à balles achetées aux christinos au prix moyen de trente francs le mille, et vendues aux carlistes quarante francs bénéfice net. . . . fr. 2,000

Cinquante-six mille cartouches poudre anglaise, payées aux carlistes trente-six francs le mille, et vendues aux christinos idem quarante-cinq fr.; gain réel, ci. . . . 504

A reporter. 2,504

Report.	2,504
Deux cents hommes français et polonais passés aux christinos, ci. . . .	4,000
Quatre cents hommes recrutés aux carlistes, ci. . .	9,000
Quatre-vingts mulets vendus aux carlistes, à cinq cents francs pièce, ci.	40,000
Cent chevaux aux mêmes, à quatre cent cinquante francs pièce, ci.	45,000
Appui donné à trois cent vingt-sept déserteurs christinos, ci.	1,962
Évasion en France de cent quarante légionnaires anglais, ci.	2,800
Idem, de cinquante-huit déserteurs du camp d'Eguia, ci.	580
Guides et espions fournis aux carlistes , ci. . .	1,000
Guides et espions fournis aux christinos, ci. . .	800
Munitions de bouche passées aux deux partis, ci. . .	20,000
A reporter.	127,646

Report.	127,646
Cinquante livres de chocolat d'Espagne vendues en France, ci.	150
Vingt-neuf livres de sucre, idem.	16
Quarante mètres de velours, idem	400
Trente-cinq outres de vin cuit , idem	50
Quatre-vingts mètres toile anglaise contrebande achetée à Saint-Jean-de-Luz, vendue à Pampelune, ci.	400
Chaînes, bijouterie, coutellerie, contrebande, idem, ci.	380
Total. . . . fr.	129,042

— Vous n'avez pas beaucoup travaillé pendant ce trimestre, mon cher Aamendabura; le métier devient mauvais, à ce que je vois... Se relâcherait-on dans votre troupe?

Le Basque répondit à ce reproche en déboutonnant sa veste, puis il posa l'index de sa main droite sur une large cicatrice , et joignit à ce mouvement l'un de ces sourires dédaigneux qui donnaient à sa physionomie un caractère étrange, à la fois railleur, mélancolique et hardi.

— Oui, je comprends, se hâta de dire le vieillard. Vous avez fait ce que vous avez pu, et bravement payé de votre personne... Enfin, passons : l'été sera plus productif. Voyons les dépenses.

Perez reprit avec son imperturbable sangfroid :

Étrennes aux douaniers d'Espagne	fr.	25,000
Idem aux douaniers de France		14,000
Munitions de guerre. .		1,000
Costumes, travestissements.		4,000
Solde de vingt-cinq compagnons		45,000
Faux frais. . . .		1,000
Chirurgien et drogues. .		1,500
Enterrement de Pichibirry.		2,000

— Jésus! monsieur! voilà un mort qui me coûte plus cher que quatre vivants! Vous lui avez donc fait des funérailles de roi?

— Ce mort-là valait toute une troupe à lui seul, répliqua le Basque d'une voix douce, et si l'audace faisait les rois, il eût été empereur.

— Tout cela est bel et bon ; mais tâchez de

ne vous pas faire tuer, mon garçon, on mettrait mon dernier sou dans votre fosse... Somme toute, que trouvez-vous?

— Quatre-vingt-onze mille cinq cents francs, reprit le contrebandier.

— Ah! que c'est cher! c'est effrayant! vous avez gaspillé.

Perez releva les boucles noires et brillantes des longs cheveux qui voilaient la moitié de son front, et montra, sans dire un mot, une balafre qui contournait sa tempe droite.

— Eh! mon cher... je vous plains sincèrement, repartit Cantelou, mais j'ai envoyé depuis cinquante ans plus de dix mille soldats aux armées, qui se sont fait égorger pour quelques mauvaises livres tournois... Cependant... cependant..., ajouta l'avare, qui avait baissé les yeux sous le regard brûlant du Basque, j'approuve tous vos actes... C'est donc un bénéfice net, pour ce trimestre, de trente-sept mille cinq cent quarante-deux francs.

— Qui sont encaissés en billets de banque.

— Très-bien... Et vous allez faire le partage, n'est-ce pas?... il nous faut bien venir à ce diable de quart d'heure de Rabelais... Savez-vous, mon bon Aamendabura, que vous exercez là une jolie profession? Ce trimestre, qui est un mauvais trimestre, vous rapporte clair et net dix-huit

mille sept cent soixante et onze francs, sans que vous ayez rien risqué.

— Ah! je n'ai rien risqué!... Ces deux blessures me sont donc venues comme la manne aux Hébreux?

— Je veux dire sans risquer de capitaux, sans engager une obole... puisque je fais toutes les avances.

— C'est juste ; aussi, j'aime mon métier.

— Je le crois... Vous avez donc compté pour ma part...?

— Dix-huit mille sept cent soixante et onze francs en billets de banque qui sont dans ce portefeuille...

— Très-bien. Avez-vous quelque idée pour le placement de ces fonds, mon cher Perez? Je n'aime pas l'argent mort, quoiqu'on me dise avare... Voyons, qu'allez-vous faire de votre magot?

— J'espère le placer on ne peut mieux... affaire d'or.

— Bah! contez-moi cela... je vous dirai, après, ce à quoi j'avais pensé.

— Dites d'abord.

— Peuh! c'est assez piètre, quinze pour cent... mais solide.

— Enfin?

— Vous connaissez le baron de Certènes?

— Est-ce le mari de la belle dévote?

— Oui.

— De la mystérieuse cloîtrée de Saint-Nicolas?

— Précisément.

— Je le connais un peu... Après?

— Ce mauvais sujet, qui est devenu amoureux de sa femme lorsque sa femme s'est imaginé de renoncer au monde et d'entrer dans un couvent, met, depuis une dizaine d'années, sa fortune à feu et à sang; il crève des chevaux, donne des fêtes et laisse loin de lui tous les Sardanapales de l'antiquité. C'est en vain que ce belître cherche le plaisir, ou au moins la distraction; il a toujours sa femme en tête, et il sera ruiné comme Job qu'il rêvera encore à sa *sainte nitouche*.

— L'homme est ainsi, il lui faut ce qu'il n'a pas... Après?

— Le baron a acheté près de Janville, dans l'Orléanais, un charmant petit castel où il pend la crémaillère demain. Il y aura partie de chasse échevelée, festin au bois et au logis, toute la gentilhommerie du pays y sera... Cependant je n'ai qu'à dire un mot pour faire avorter ces beaux projets. Le baron, criblé de dettes, n'a pas de quoi payer le dernier terme de son acquisition, et c'est ce soir même que tombe le délai fatal. Si

je refuse ce soir cinquante mille francs à M. de Certènes, les huissiers seront demain de la partie... Quel dessert pour les convives! quelle fanfare pour les chasseurs! hein?... Mais venons à votre idée... Quel est votre taux?

— Deux cents pour cent.

— Mordieu! et vous me laissez conter des histoires de l'autre monde?... J'en suis... Mais, entendons-nous bien... bonne hypothèque, cautionnement solide, toute garantie... hein? J'attends... le nom. Le nom, mon cher ami? Tenez, j'ai fait aujourd'hui une méchante affaire; il était temps de la réparer; je me suis laissé aller à certain mouvement... Mais vous saurez cela plus tard... Bref, je n'ai pas vendu Miguelgorry, je l'ai donné.

— Peste! vous avez gagné cent mille francs sur cette vente.

— Eh! bon Dieu! je devais gagner cent mille écus, mais... je les rattraperai, murmura le vieillard en ricanant d'une singulière façon. Avec qui traiterez-vous, mon cher Aamendabura?

— Avec le vicomte de Fontac.

— Farceur!

— Je parle sérieusement.

— N'allez-vous pas le tuer entre neuf et dix heures, ce soir?

— J'en doute.

— Comment, vous en doutez? s'écria M. de Nonanville en pâlissant.

— M. de Fontac est aussi brave que moi, et sans doute aussi habile.

— Mais alors, si vous ne le tuez pas, ce sera lui qui vous tuera?

— Peut-être.

— Comment! peut-être? Allons, mon ami, ne commencez pas à me parler par logogriphes, vous me donnez la chair de poule... N'oubliez pas que ce Fontac est mon ennemi mortel, et que ses criailleries peuvent me jouer un vilain tour.

— Je le sais parfaitement.

— Eh bien donc?

— C'est pour cela que je veux lui fermer la bouche pour toujours.

— A la bonne heure... mais rien ne ferme mieux la bouche qu'une belle estocade, vous ne l'ignorez pas. Dans tous les cas, expliquez-moi comment vous comptez faire pour tirer deux cents pour cent de ce noble en guenilles.

— En lui prêtant dix mille francs à moi, et dix mille francs à vous.

— Au diable si vous tirez un liard de mes griffes!... Vrai, vous avez la berlue; et comment vous remboursera-t-il?

— En devenant notre associé.

— Saint Borromée! à quoi pensez-vous?

— A ma fortune. Si le vicomte accepte mon traité, je trônerai dans la montagne, je passerai de France en Espagne et d'Espagne en France, comme vous de vos étables à votre basse-cour ; je me soucierai des douaniers comme vous des recors, et des galères ou de la potence comme vous de la probité...

— Chut !... mon fils, ne prenons pas de ces privautés. Le vicomte mangera nos vingt mille francs, et se moquera de nous... il nous plantera là.

— Lorsqu'il aura vidé le sac, nous le remplirons.

— Ouais !... faites à votre guise, je ne suis pas du jeu.

— A merveille, mais je prélèverai deux cents pour cent de mes avances, sur les prochains bénéfices.

— Non pas, non pas.

— Je l'ai dit : je ne mens jamais... Vous êtes libre de rompre notre association.

— Ah ! mauvaise tête, vous en venez là bien vite... Quoique vous fassiez une folie, je veux vous imiter ; voilà dix mille francs... mais s'il refuse vos offres ?

— Alors... Eh bien ! je le tuerai.

— Il a le bras solide et la main souple...

— Tant mieux, ce sera plus amusant.

— Vous voilà revenu à vos phrases favorites.. Je vous aime mieux ainsi... Venez-vous avec moi à Paris?

— Dieu m'en garde, vous n'allez qu'à pied.

— Cela vous sied bien de faire le damoiseau, monsieur le montagnard... Adieu donc, je ne vous retiens plus... Deux mots encore. Comment saurai-je la grande nouvelle ce soir?

— J'irai vous la porter moi-même avant onze heures, rue de Lille.

— C'est cela; et si à onze heures vous n'êtes pas venu?

— Je serai mort. J'ai l'honneur de vous saluer, mon maître, ajouta le Basque en souriant.

Puis il s'inclina humblement et sortit.

Le père Fumeron regarda dans la cour, vit Perez monter dans un cabriolet de remise qui attendait sous un hangar; et lorsque la voiture eut franchi la grille, l'avare revint à son bureau, ouvrit son grand portefeuille, compta et recompta un paquet de billets de banque, et s'écria comme en délire, tendant ses deux mains tremblantes et chargées de richesses vers le ciel :

— Quand vous devriez me coûter tout cela, messieurs... je vous aurai!

. . . .

Après avoir écrit pendant deux heures, le vicomte de Fontac sauta à bas de son lit et répara,

tant bien que mal, le désordre de sa toilette. Tout en lustrant avec sa manche les ailes et la forme de son chapeau, il laissait échapper quelques paroles incohérentes qui témoignaient de son trouble et de sa préoccupation.

— Huit heures viennent de sonner, se disait-il tout haut; où est-elle? que fait-elle? J'ai été trop dur!... elle m'aime, après tout... elle est dévouée, résignée... Bah! tant mieux! qu'elle souffre! qu'elle expie!... Il est temps de partir... allons... si je ne reviens plus, elle trouvera cette lettre qui la tuera peut-être... Eh bien! après?... belle affaire! elle n'a que trop vécu pour elle, pour moi... et pour d'autres! partons...

Le vicomte prit la vieille épée qu'il avait achetée sur le quai, et l'examina avec soin. Cette arme, on le devinait, avait dû appartenir à quelque noble cavalier. Sa poignée bien attachée et parfaitement en main, la souplesse de la lame, et quelques dorures encore apparentes lui donnaient un bon air que la rouille avait respecté. Elle avait certainement battu le mollet d'un gentilhomme, et brillé sur un riche pourpoint. Il y avait entre l'épée et l'homme qui devait s'en servir analogie complète. Le grand seigneur déchu trouvait son histoire gravée sur l'acier avili auquel il allait confier sa vengeance.

— Voilà qui me ranime et me réjouit, se dit

encore le vicomte en faisant siffler le fer et prenant une demi-allonge comme pour s'essayer. Je dois avoir la main bien gâtée, le pas lourd et l'œil endormi... Une... deux... trois... prime... seconde... coupé dessus, dessous... enveloppez... Hé! hé! pas trop mal, vraiment, et ce rustre montagnard trouvera à qui parler... Il faut m'attendre à des bonds, des écarts, des glissades... Il attaquera sous la garde... alors demi-cercle, et à fond, les ongles en dessus. Huit heures et quart... en route.

Le visage du vicomte, qu'un rayon subit avait éclairé pendant quelques minutes, s'assombrit tout à coup; il cacha soigneusement son arme sous son paletot, et sortit. En passant devant le portier, il lui donna un billet et le pria de le remettre à Thérèse s'il n'était pas rentré lui-même à dix heures et demie.

Après avoir traversé la place Saint-Michel, M. de Fontac gagna les arcades de l'Odéon, et se dirigea machinalement vers la maison de M. de Brionne. Les fenêtres de cette maison étaient fermées, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux lucarnes.

— Elle est sans doute au sermon, il faut que je la voie, pensa le vicomte; la mort me sera plus douce, si je dois mourir ce soir.

Et il entra à Saint-Sulpice. Les fidèles étaient

groupés autour de la chaire sacrée; les yeux du malheureux père cherchèrent en vain dans la foule; Hélène n'était pas à sa place habituelle, la tête blanche de l'abbé de Brionne manquait parmi les têtes vénérables du chapitre... Que se passait-il donc? Le sang du vicomte s'échauffa, il redouta quelque catastrophe, et regagna le porche avec précipitation, pour courir, sans s'arrêter, jusqu'à la brasserie.

Neuf heures sonnaient au faubourg du Roule, lorsque M. de Fontac mit le pied sur le seuil de la taverne. Les salles étaient pleines comme de coutume; partout mêmes physionomies, mêmes costumes, même fumée, nous pouvons ajouter: même conversation.

Le Basque était assis, comme la veille, à la petite table du fond; un jeune homme d'une mise élégante, quoique négligée, lui faisait face et fumait une cigarette, tandis que lui chargeait sa pipe.

— On voit bien que vous avez été militaire, M. le vicomte, dit Perez en se levant, saluant et se rasseyant; vous êtes exact comme un bon soldat.

— Je suis de parole, voilà tout... Je n'ai jamais eu l'honneur de servir.

— En France, non, mais en Russie, c'est-à-dire dans le Caucase.

— Il est singulier, monsieur, que vous soyez si instruit de toutes mes actions.

— C'est mon métier de savoir bien des choses.

— Votre métier?

— Pardieu ! oui; je suis à la recherche de tout ce qui est brave, hardi, intelligent, puissant, riche, pauvre, ambitieux... Voilà pourquoi je vous sais par cœur... Prenez-vous une chope avec nous?

— Merci, monsieur, je ne sûis pas venu ici pour trinquer, dit le vicomte avec dédain et en reculant d'un pas.

— Je ne vous ferai pas violence... Orrochordoqui, ajouta le Basque en se tournant vers le jeune homme, à ta santé... et, cependant, ne croyez pas que vous vous ravaleriez en vidant ce pot avec nous; monsieur que voilà est de vieille souche, les Orrochordoqui ont trois cents ans de date dans la commune de Cambo; les ancêtres de ce brave compagnon ont tour à tour fait la guerre pour l'Espagne et pour la France; son grand-père a été tué à l'armée du maréchal Suchet, et son père a été tué dans la bande de Mina en 1823. Ne trouvant dans l'histoire de sa famille aucun profit à servir la France ou l'Espagne, mon ami a pris, comme moi, le parti de servir les deux peuples à la fois, c'est un rude *contrabandista*... vous le verrez à l'œuvre.

— L'heure est passée depuis longtemps, monsieur… trêve de railleries, s'il vous plaît.

— Vous le voulez donc, absolument?

— Absolument.

— A la bonne heure… Garçon, cria Perez en se levant, laisse-nous tout cela en place, je vais revenir.

VIII

Le jeune Basque alluma une nouvelle cigarette, renversa sa chaise, ainsi que celle de Perez, pour indiquer que la table était retenue, et suivit les deux adversaires.

— Vous avez donc pris un témoin? demanda le vicomte d'un ton railleur.

— Pour vous être agréable.

— Je vous remercie... C'est sans doute aussi pour m'être agréable que vous avez annoncé au garçon votre prompt retour et retenu vos places au café?

— Vous l'avez dit.

— Ah! nous verrons qui réglera le compte.

— Ce sera moi, je vous le jure.

— J'ai dans l'idée que ce sera moi, tout au contraire, répondit le vicomte, qui, se baissant, ramassa son épée au pied d'un arbre.

— Vous en seriez bien empêché, M. le vicomte.

— Et la raison, s'il vous plaît?

— Fouillez dans vos poches... Vous n'avez pas le sou.

— Insolent!

— Pauvreté n'est pas vice. Fouillez, fouillez.

M. de Fontac n'avait pas, en effet, cinquante centimes sur lui.

— Finissons-en, reprit le vicomte, si vous êtes le diable j'ai hâte de m'en convaincre.

— Un pauvre diable... mais encore jeune; l'avenir est à moi!... Tiens... j'ai perdu mon arbre... Orrochordoqui, te souviens-tu de la place où j'ai laissé mon épée?

— Ici, je crois... non... Ma foi, je suis déconcerté, la nuit est si noire.

Le vicomte se croisa les bras, et sourit avec une joie orgueilleuse à l'embarras de son ennemi. Le rodomont est à bout, pensa-t-il.

— Vous verrez que je serai obligé de prendre un bâton, murmura Perez, mon arme favorite.

— Je crains que vous ne trouviez ni épée, ni bâton, interrompit M. de Fontac.

— Pourquoi, je vous prie?

— Parce que la nuit est bien noire et cache à merveille ce qu'on ne cherche pas.

En ce moment, Orrochordoqui fit rouler d'un coup de pied la garde d'une épée, et le fer, frappant le tronc d'un arbre, rendit un son mat qui arrêta court la phrase du vicomte.

— Maintenant, tirons à gauche, du côté de la Seine, dit Perez; le réverbère que nous voyons là-bas est rarement visité... M. le vicomte, une dernière fois écoutez-moi, en marchant.

— Vous avez cru que je bouderais devant votre épée et vous avez eu tort... Tenez-vous pour averti que je n'ai peur de personne, et que je ne connais aucun danger capable de me faire sourciller.

— Tant mieux pour vous, et cela vous servira, monsieur. Hier, vous avez conclu un pacte d'amitié à la vie à la mort, et voilà que vous voulez le rompre aujourd'hui pour une vétille.

— Hier, j'ai mis ma main dans celle d'un contrebandier dont la vie aventureuse et le caractère m'avaient séduit; aujourd'hui, je fais l'honneur au complice d'un fripon et de l'homme le plus abject qui soit au monde de me mesurer avec lui... tout l'avantage est pour vous. Nous voici rendus; en garde, s'il vous plaît.

— J'admire combien les hommes du monde

sont légers et superficiels. Hier, vous vous prenez pour moi d'une belle amitié, sur un mot, sur un geste; aujourd'hui, vous faites le grand seigneur, et me jugez sur une pauvre apparence. Permettez-moi de vous dire qu'hier vous me connaissiez un peu, et qu'aujourd'hui vous ne me connaissez pas du tout.

— Ah çà! monsieur, pourquoi sommes-nous venus ici? demanda le vicomte en crispant ses doigts à la poignée de son épée.

— Mais, pour y faire ce que bon nous semble, à ce que je présume.

— Défendez-vous.

M. de Fontac tomba en garde, Perez se couvrit, para quelques passes avec une adresse merveilleuse, puis, enveloppant l'épée de son adversaire, il la fit voler jusqu'aux premiers branchages de l'un des arbres qui couvraient les combattants.

Orrochordoqui ramassa l'arme du vicomte, la lui présenta poliment et se remit à l'écart, sans proférer un seul mot.

— Mon ami que voilà, dit Perez pendant que son adversaire, un peu confus, se remettait en place, vous dira que depuis le 4 juillet 1833 je ne me suis pas battu en duel, et que depuis ce jour j'avais juré de ne plus m'aligner. Dame! je m'étais battu trois fois de midi à minuit, et j'avais

tué mes trois hommes... Eh ! cette feinte était bien jouée, monsieur, mais vous avez tenu la main trop basse, ajouta le Basque qui, tout en se défendant, rompant, marchant, se dégageant et attaquant, parlait avec un abandon et une légèreté dont le vicomte demeurait stupéfait. Voyez-vous... le duel est absurde en thèse générale ; le plus franc vaurien peut tuer le plus honnête des hommes, et le plus lâche le plus brave... Le 4 juillet 1833, je me fis trois querelles qui ne valaient pas une chiquenaude chacune... couvrez-vous, couvrez-vous... bien paré... la première à Pampelune avec un officier espagnol qui m'avait regardé de travers... je le tuai roide d'un coup de pistolet ; la seconde avec un Portugais qui m'avait regardé en face... je lui logeai mon poignard dans la gorge jusqu'au... très-bien ! la main haute... jusqu'au manche ; la troisième avec un fat de Bayonne qui affectait de ne pas me regarder du tout...

L'épée du vicomte, arrachée encore une fois de ses mains, alla donner de la pointe contre une grosse pierre et se brisa.

— Celui-là ne mourut que le lendemain, acheva le Basque en se croisant les bras.

— Ma foi, monsieur, dit le vicomte, vous êtes mon maître, nous tirerons le pistolet quand vous le voudrez ; je suis forcé d'avouer que vous auriez

pu me mettre par terre au moins dix fois, depuis que nous avons croisé le fer.

— Je vous disais bien que je payerais l'écot. Tenez, touchez là, soyons amis comme nous l'étions hier, nous n'avons pas de temps à perdre en gymnastique. Quand nous serons dans le vallon d'Urdach, nous ferons assaut pour nous distraire et pour nous refaire la main. Vous avez un jugement sain et suivi dans vos attaques, mais vous vous êtes rouillé. Est-ce dit? redevenons-nous bons amis? Allons, n'hésitez pas, que diable! je veux vous tirer du piteux état où vous êtes...

— Mais ce gueux, ce drôle de Cantelou?

— Bah! que vous êtes entêté pour un homme d'esprit!... Savez-vous ce que c'est que M. de Nonanville?

— Parbleu si je le sais!... le plus infâme filou, le plus vil et ignoble usurier qui soit en Europe et ailleurs.

— Et après?

— C'est bien assez.

— Vous me croyez aux gages de ce vieux sacripant?

— Mais... oui.

— Mais non, car M. de Nonanville est à ma solde.

— En vérité, vous êtes un phénomène, expliquez-vous.

— Rentrons donc à la brasserie, dit le Basque.

Et, prenant son épée par la poignée, il la lança à tour de bras dans la Seine ; puis, se retournant vers le vicomte, il lui dit :

— Que le souvenir de notre duel soit à jamais perdu, comme cette arme... Est-ce votre avis?

M. de Fontac serra la main du contrebandier, et celui-ci fit signe à son camarade d'approcher.

— A nous trois, dit-il en tenant les mains du vicomte et d'Orrochordoqui, nous ferons plus de bruit dans les Pyrénées que l'avalanche et la tempête; à nous l'Espagne, à nous la France... Venez.

M. de Fontac suivit cet homme étrange dont le geste, la voix et le regard le fascinaient et le bouleversaient. Les trois compagnons s'attablèrent en demandant, les Basques de la bière et du tabac, le vicomte un verre d'eau sucrée.

— Je vois que nous nous entendons sur toutes choses, dit Perez, excepté la pipe et la bière.

— Comment se fait-il que vous aimiez cette affreuse boisson, que l'on connaît à peine dans votre pays?

— D'abord, mon cher ami... Vous permettez que je vous appelle ainsi, n'est-ce pas?

— Certainement.

— D'abord, je ne sais trop de quel pays je suis; j'ai toujours fait la contrebande et j'ai débuté dans cette noble carrière sur les bords du Rhin; c'est de cette époque que datent mes relations avec M. de Nonanville et ma passion pour l'essence du houblon.

— Vous n'êtes pas Basque?

— Je ne le crois pas.

— Comment! vous ne le croyez pas?

— Ne vous ai-je pas dit que je ne savais pas le nom du pays où je suis né? Je peux avoir vu le jour dans un canton basque tout aussi bien qu'en Chine ou aux grandes Indes. Partant, l'univers est ma patrie. Ceci vous explique pourquoi j'exerce mon commerce sans aucune espèce de répugnance. Mais laissons la causette pour nos heures de loisir, venons au sérieux. Vous avez besoin d'argent?

— Moi?

— Oui, vous. Mettons de côté tout amour-propre: entre amis, lorsqu'on s'est gêné une fois, on ne se gêne plus.

— Certes j'ai grand besoin d'argent, et si j'en trouvais à emprunter...

— Ah! ah! ah! emprunter, mon cher, et sur quoi?

— Sur parole donc.

— C'est juste, et c'est aussi sur parole que je

vais vous prêter ce que vous me demandez. Combien vous faut-il? Dix, vingt mille francs ?

Les yeux du vicomte étincelèrent.

— Vingt mille francs! s'écria-t-il, si j'avais vingt mille francs...

— Que feriez-vous?

— Ah! je les reverrais, je les retrouverais, je les aimerais, je renaîtrais, je... je deviendrais fou !

Perez ouvrit son portefeuille, en tira vingt billets de mille francs, et les mit dans la main de M. de Fontac, qui tressaillit de la tête aux pieds.

— Voilà, dit-il ; maintenant signez-moi ce petit traité.

Et il prit dans un rouleau qu'il portait sur lui une feuille de papier, un encrier et une plume, qu'il présenta au vicomte.

— Qu'est-ce?

— Lisez tout bas.

« Je m'engage, lut le vicomte, à partager les périls et la vie aventureuse de Perez Aamendabura, en fidèle compagnon, et j'en fais le serment solennel.

« Ce pacte, qui me lie pour cinq années, à dater de ce jour, me met au même rang qu'Aamendabura, pour tous profits ou pertes dans ses entreprises. »

— Vous me jurez, dit le vicomte, que votre bande ne commet jamais de rapines, jamais d'assassinats, qu'en un mot, elle fait la contrebande à main armée, il est vrai, mais ne se sert de ses armes que pour se défendre ?

— Je le jure... Nous ne sommes pas des brigands; nous n'attaquons jamais, quoiqu'on nous attaque souvent.

— J'ai signé, interrompit le vicomte; prenez ce papier et gardez votre argent, je ne l'ai pas encore gagné.

— Vous le gagnerez, soyez-en persuadé. Quant à ces vingt mille francs, s'il faut étouffer vos scrupules, je vous les prête, vous me les rendrez. Vous me demandiez tout à l'heure si nous sommes d'honnêtes gens; je vais vous le prouver : nous ne faisons pas comme les chartreux et les pénitents gris qui se cloîtrent lorsqu'ils ont éprouvé quelque grande douleur mondaine ou fait quelque gros péché; nous nous jetons dans la noble contrebande sans haine pour la société, sans remords, sans flétrissure, sans avides créanciers. Or, mon ami, vous devez payer demain une lettre de change de douze mille francs, et vous n'avez pas une obole.

— Comment savez-vous...?

— Je sais; que cela vous suffise. Vous devez bien encore, par-ci, par-là, quelques misères; et

enfin des hommes comme vous ne doivent jamais rester le gousset vide : ces vingt billets ne sont pas de trop... Allons, courage ; ne pensez pas que vous êtes le vicomte de Fontac la Paluze, que vos aïeux ont place dans toutes les pages de l'histoire de France, que vous avez jeté l'or à pleines mains, et que vous êtes aujourd'hui réduit à mener la vie de contrebandier, en recevant les secours d'un homme obscur tel que Perez. Il ne faut s'occuper ici-bas que de deux choses : le présent et l'avenir. Les âmes viriles laissent les rêveries du passé aux femmes, aux élégiaques et aux poitrinaires. On part de ce qu'on est pour arriver à un but éloigné, élevé, couru, envié. Or, votre présent, quel est-il? La misère vous étreint de tout côté ; il vous a fallu, jusqu'à ce jour, toute votre force d'âme pour ne pas tomber au dernier échelon du vice, pour n'être ni escroc, ni faussaire. Sans moi, vous deviez demain, ou entrer à Clichy pour dettes, ou vous faire sauter le crâne. C'est folie de se tuer lorsqu'on peut vivre splendidement, avec des émotions chaque jour ravivées, avec des espérances dignes des rêveurs arabes, et une activité digne de l'homme. Ah ! quand vous serez dans nos montagnes, quand vous aurez fait bravement le coup de fusil pendant une nuit noire et orageuse, quand vous aurez joué, trompé, raillé les gendarmes de

France et les carabiniers d'Espagne ; quand, sous prétexte de vendre dix livres de chocolat, vous aurez fait passer mille cartouches à don Carlos, comme vous gémirez sur cette jeunesse gaspillée dans l'oisiveté ! Paris, ville de boue, d'or et d'argent, où tout est faux et artificiel, jusqu'à l'air qu'on y respire, vous semblera odieux et mesquin ; et si, dans cinq ans, vous désirez reprendre le rang que vous occupiez avant votre chute, eh bien ! vous aurez reconquis votre fortune, vous serez riche, et les insolents qui vous parlent maintenant le chapeau sur la tête s'inclineront devant vous. Nul ne connaîtra l'origine de votre fortune ; à vos propres yeux, cette fortune viendra d'une source pure ; vous aurez été comme moi, comme nous, industriel, négociant, marchand, non pas marchand courbé sur un comptoir et sur des chiffres, mais l'intelligence au cerveau, l'audace au cœur et l'espingole au poing. Voilà ce que vous serez ; aujourd'hui, qu'êtes-vous?

— Comment se fait-il que M. Cantelou soit mêlé à vos affaires?... J'avoue qu'il provoque mes dernières répugnances.

— Vous en voulez bien à ce pauvre M. de Nonanville ! Je n'ai pas assez de temps ce soir pour vous expliquer l'espèce de mystère qui m'unit à ce cuistre... vous serez instruit de tout. Sachez d'abord que, depuis près d'un mois, je

suis sur vos traces : Antonio, votre ancien valet de chambre, m'avait beaucoup parlé de vous, de vos aventures, de votre courage, de vos distinctions, et j'avais besoin d'un compagnon qui vous fût semblable en tout point. Je vous ai donc suivi, épié, deviné, appris par cœur, c'est le mot. Il m'a fallu un mois pour mon examen ; j'ai passé tout un mois en embuscade, soit rue Saint-Jacques, soit à Saint-Sulpice, soit rue de Vaugirard...

— Quoi ! vous connaissez... ? interrompit le vicomte avec une sorte d'effroi.

— Je connais tout... je vous ai suivi dans votre détresse, et je vous ai voué mon estime sans restriction.

— Hélas ! vous êtes le seul homme qui m'ait parlé ainsi depuis quinze ans... Vous me faites du bien ; mon âme se dilate à vos affectueuses consolations... Cependant, je dois vous dire que vous vous trompez ; je ne suis pas estimable à mes propres yeux ; j'ai de cuisants remords ; j'ai fait verser des larmes aux plus nobles créatures de Dieu.

— Vous voulez parler des femmes que vous avez aimées... Ceci ne me regarde pas ; je n'ai jamais aimé aucune femme, moi ; et cependant, j'ai vingt-huit ans. Je ne comprends pas les douleurs de l'amour, et mon cœur n'a pas essuyé les tempêtes du vôtre... Cela viendra peut-être un

jour... Quant à vous, je le répète, je vous estime comme homme d'énergie et de volonté. J'ai trouvé en vous l'homme que je ne cherchais plus, l'homme élégant et intrépide, l'homme des ruelles et de la bataille, et comme nous n'obéissons jamais qu'à nos intérêts, je me suis attaché à vous, parce que je vous ai jugé nécessaire, indispensable aux entreprises que je médite.

— Quel rôle me destinez-vous donc?

— Vous le saurez... Voilà le secret de notre liaison.

— Puisque vous appréciez les hommes de cœur, comment pouvez-vous être en relations avec ce fripon que vous avez protégé aujourd'hui?

— C'est encore un secret; le temps n'est pas venu de tout vous dire. Si j'ai protégé Cantelou, lorsque vous avez porté la main sur lui, c'est que l'engagement que vous venez de signer, pour cinq ans, avec moi, je l'ai signé depuis cinq ans avec lui. Maintenant, parlons de vos affaires personnelles. Vous désirez enlever deux femmes et un homme, m'avez-vous dit?

— Oui. M'avez-vous vu suivre une jeune fille, de la rue de Vaugirard à Saint-Sulpice?

— Oui.

— Eh bien ! il faut que je l'enlève, et le plus tôt possible.

— Bon... quelle est l'autre?

— Celle qui habite avec moi.

— Bien... Et celle que vous avez rencontrée aujourd'hui à Vitremont, qu'en comptez-vous faire?

— Quand je serai riche, nous verrons.

— A merveille... Nommez l'homme à qui vous en voulez.

— Le vieil abbé de Brionne, le connaissez-vous?

— Oui, mais ne seriez-vous pas bien aise d'enlever tout votre monde, Thérèse exceptée, de manière à ne donner qu'un coup de filet ?

— Cela ne se peut pas.

— Il me semble, à moi, que si vous pouviez réunir madame la vicomtesse de Fontac, votre fils Gaston, votre fille Hélène, le bon abbé de Brionne...

— Mais, mon Dieu, qui vous a dit ces noms terribles?

— Si vous aviez tous ces êtres chéris sous un même toit, et si vous pouviez vivre près d'eux, les voir, les protéger, les aimer, serait-ce un malheur?

— Ah! ciel! ce serait me mettre au paradis... mais c'est impossible, impossible!

— Bah! il n'y a rien d'impossible pour des

hommes comme nous, n'est-ce pas, Orrochordoqui ?

— C'est mon avis, dit le jeune homme, qui vidait chope sur chope pendant la conversation de ses deux camarades.

— Eh bien ! mon cher vicomte, vous serez servi à souhait. Madame de Fontac a acheté à M. de Nonanville, vous le savez, le beau château de Miguelgorry, et ce château, apprenez-le, est situé dans la vallée de la Nive, à deux petites heures du vallon d'Urdach où nous serons. Elle emmène son fils Gaston.

— Vous le connaissez?

— Non, mais je sais qu'il est à Paris avec sa mère, depuis hier matin ; elle se fait aussi accompagner de l'abbé de Brionne et de mademoiselle Hélène ; nous n'avons donc pas grand besoin de nous hâter pour l'enlèvement, qu'en pensez-vous?

Le vicomte jeta ses bras autour du cou du contrebandier, sans pouvoir articuler l'un des mots qui l'étouffaient. Enfin il s'écria :

— C'est à la vie, à la mort, Perez, je vous appartiens corps et âme, vous me sauvez de l'enfer!... Quand partent-ils?

— Je crois qu'ils sont déjà à dix lieues de Paris, sur la route de Bordeaux, je ne saurais l'affirmer, mais le Cantelou m'a fait entendre que nos châtelaines devaient filer immédiate-

ment sur Miguelgorry. Vous saurez cela en vous adressant rue de Vaugirard.

— Jamais ! Je ne remettrai jamais les pieds dans cette maison !

— Alors, Orrochordoqui fera la commission, vous le conduirez... S'ils sont partis, nous nous mettrons en route sans retard ; je vous quitte, j'ai à terminer quelques affaires. A minuit, rendez-vous chez toi, Orrochordoqui.

— Un mot encore, dit le vicomte à Perez, nous n'avons pas parlé de Thérèse.

— La voudriez-vous aussi dans la montagne, par hasard?

— Dieu m'en préserve ! je voudrais m'en débarrasser à tout jamais, la faire enlever pour la déporter n'importe où.

— Du diable si elle vous retrouve à Urdach, mon ami. Écrivez-lui que vous partez pour la Nouvelle-Orléans ; mettez mille francs dans votre billet, et souhaitez-lui le bonsoir.

— Je ferai mieux que cela, répondit M. de Fontac après quelque réflexion.

— Ainsi, à minuit?

— A minuit.

Les trois contrebandiers sortirent de la brasserie, se serrèrent la main, et prirent, Perez un cabriolet de remise, le vicomte et Orrochordoqui un fiacre.

IX

Thérèse, dans la matinée du même jour, s'était rendue en toute hâte rue de Lille, 24, où l'attendait son ancienne amie.

Introduite, sans pourparlers, par une soubrette fort pimpante, et conduite à travers plusieurs pièces richement meublées, Thérèse arriva dans un boudoir où Finance se reposait voluptueusement sur une large ottomane.

— Ah! bonjour, chère amie, dit la courtisane d'une voix nonchalante et flûtée, j'avais déjà demandé après toi... Je sors du bain... tu vas

prendre une tasse de chocolat, n'est-ce pas, belle?

— Non, merci, mon amie, je ne pourrais goûter à rien, tu es mille fois trop bonne... Sais-tu bien que te voilà superbement logée! antichambre, salle à manger, salon, boudoir... parlez-moi de ça, c'est un peu bien !

— Ma chambre à coucher est ravissante... je te la montrerai... j'ai aussi un salon de bain très-gentil, baignoire en marbre vert de Campan, tapisserie en glaces... quant à ça, il n'y a pas trop à crier.

— Qu'est-ce qui te manque donc?

— J'ai quelqu'un de trop, au contraire... tu comprends?

— Oui, répondit Thérèse en baissant les yeux malgré elle.

— Eh bien! ma chère, rien de nouveau... tout est dans le même état qu'hier... as-tu réfléchi à notre affaire?

— Oui, beaucoup.

— N'est-ce pas que ça donne du tintouin?... Ah ! voilà deux ans que ça me travaille, et j'en suis tout ahurie.

— Tu as pu vivre deux ans avec cette idée-là?

— Pardienne! mais je me disais tous les matins en me levant : « Bah! il n'ira pas longtemps; il est si vieux, si usé, si éreinté ; » et il m'a me-

née jusqu'en 1836, avec ses rhumes, sa gastrite et ses palpitations... Tiens, sans toi, il n'en aurait jamais fini.

— Aussi nous dépêcherons, n'est-ce pas? demanda Thérèse, l'œil ardent.

— Est-ce que tu aurais déjà trouvé un bon moyen?

— Non, mais je suis prête à tout faire.

— Eh ! ma fille, faut pas nous emporter... Vois-tu, nous avons pour nous les grands et les petits moyens; mais tout bien compté, les petits moyens ne valent pas grand'chose, les grands moyens c'est plus ingénieux.

— Je ne les connais pas, interrompit Thérèse.

— Parbleu! c'est l'inspiration, c'est l'étude, c'est le hasard, c'est le travail qui les donnent. Ça se cherche, ma chère, ça se cherche longtemps... Écoute ici... je crois que j'en tiens un.

— Allons, parle.

— Une supposition que le vieux tombe malade, ça peut arriver, n'est-ce pas?

— Certainement, mais voilà soixante et dix ans qu'il se passe de médecin.

— N'importe, un coup d'air, un gros rhume fiévreux sont bientôt pris. Dans ce cas, je fais demander une garde, et je me mets en quatre pour soigner notre homme. Tu te présentes pour veiller le malade, donner la tisane, bassiner le

lit, et te voilà en pied dans la maison... hein?

— C'est une idée, mais nous n'arriverons jamais au bout, il mourra de vieillesse.

— Ah! bah! je réponds de la maladie, moi, et avant peu.

— Et quand tombera-t-il malade?

— Il doit venir me voir dans la journée. Je t'attendrai pour dîner à six heures, et j'aurai, sans doute, à t'apprendre du nouveau.

— A six heures donc, dit Thérèse en se levant.

— Et où vas-tu? qu'est-ce qui te presse?

— Ne suis-je pas déjà garde-malade? Je vais rue Saint-Jacques, Alfred est seul.

— C'est vrai; il faut avouer que tu fais une sœur de charité assez drôle...

Les deux amies se séparèrent; Thérèse courut à sa mansarde, le vicomte était sorti; Thérèse passa cette journée au travail; de temps en temps ses mains retombaient sur ses genoux, et elle demeurait comme anéantie dans ses sombres pensées; puis elle essuyait les larmes qui coulaient sur ses joues, et reprenait son ouvrage avec ardeur.

A cinq heures, M. de Fontac n'était pas encore rentré; Thérèse Keller s'habilla, mit sa robe la plus propre, abattit sur ses yeux rouges et gonflés un vieux voile en imitation de dentelle couvert de reprises, et descendit dans la rue.

Finance était en grande toilette ; l'art avait tout fait pour venir en aide à la coquette et la rajeunir.

En trouvant son amie parée, jolie et presque jeune, Thérèse s'arrêta pour la contempler et se sentit mordue au cœur par le serpent de l'envie. Honteuse, en comparant sa misère à tout ce luxe, elle se vit prête à pleurer de rage et de désespoir. Finance vint à elle, l'embrassa avec effusion, la fit asseoir sur sa causeuse et la regarda à son tour.

— Toujours la même robe, mon cher ange, et encore des gants à vingt-neuf sous?

— C'est ma dernière paire, bientôt je n'en porterai plus.

— Est-ce que tu me laisserais en route? est-ce que tu aurais peur?

— Peur! non, je voudrais que ce fût pour ce soir... Tu ne me connais pas... Ah! Finance, ma chère Finance, tu peux attendre, toi, tu as des bijoux, du satin, tu ne marches que sur des tapis, et au lieu d'aimer, tu abhorres... Moi, j'ai faim... c'est-à-dire, j'ai faim pour lui... tu comprends? nous n'avons rien à la maison, absolument rien; il est plus mal accoutré que moi, lui, et ce pauvre ami si généreux, si prodigue, souffre le martyre à toute heure de la journée, en se voyant dans cet égout où je l'ai entraîné malgré

moi. Nous avons une lettre de change de douze mille francs à payer demain, et, à moins que cet argent ne nous tombe du ciel, on enverra à Clichy mon pauvre Alfred, et il y mourra de chagrin. Tu vois donc que je suis pressée, bien pressée, et s'il y avait moyen cette nuit…

— Est-ce que tu as arrangé un plan?

— Non… ma tête est si lourde et si brûlante qu'elle n'a pas deux idées de suite… mais j'ai un cœur qui ne bronchera pas, et une main ferme, une main terrible!

— Madame est servie, vint dire la soubrette.

— Commençons par dîner, ma chère Thérèse; au dessert, nous *parlerons politique :* jolie politique, qu'en dis-tu?

Les deux amies se prirent par le bras, suivirent la femme de chambre et se mirent à table.

Finance avait voulu traiter Thérèse en gourmande. La courtisane, pour entraîner sa complice dans le crime qu'elle méditait, s'efforçait de l'éblouir par l'étalage de son luxe; elle connaissait le cœur et le caractère de l'émule de ses anciennes folies; elle savait que cette femme, d'une nature impérieuse, altière, jalouse, vindicative, devait souffrir de son abaissement vis-à-vis d'elle, et tout tenter pour redevenir son égale. Elle avait été la confidente de cet amour de panthère qui liait autrefois la vicomtesse à M. de Fontac,

amour qu'elle retrouvait toujours rugissant après quinze années d'odieuses souffrances et de terribles épreuves. Thérèse était donc la seule femme qui pût servir ses desseins, et les servir avec succès. Elle n'ignorait pas qu'en irritant l'orgueil et l'ambition de son amie par ce contraste d'opulence et de pauvreté, elle se faisait une ennemie implacable, soumise et rampante jusqu'au crime, hautaine et dangereuse peut-être au jour du sanglant salaire; mais cette âme perdue, avilie, ne voulait pas se lasser dans de lointaines prévisions; il lui tardait de pousser ce vieillard chancelant dans la tombe vers laquelle il semblait depuis longtemps arrêté. Il pouvait vivre encore deux ans, un an, six mois! Mais six mois pour cette femme sans honte et sans cœur, six mois d'esclavage étaient toute une éternité. Elle avait hâte de jeter bas sa livrée, d'avoir son hôtel, ses châteaux, ses terres, ses carrosses, ses gens. Thérèse était femme à comprendre cette soif d'or et de liberté, et elle était apparue à la courtisane comme le génie du mal.

La table n'avait que deux couverts, les plats étaient servis sur des réchauds en argent; le cristal taillé des verres étincelait au feu des flambeaux; le vin était exquis et le reste à l'avenant.

Quoi que fît et dît Finance pour exciter la gaieté de son amie, Thérèse était sombre, morne,

pensive. Lorsqu'elle souriait c'était avec effort; ses lèvres ne faisaient qu'effleurer les morceaux délicats qu'on lui servait; mais elle tendait souvent son verre, et buvait toujours pur.

— De quoi vis-tu donc, ma chère? dit Finance qui faisait honneur à son dîner.

— Je n'ai pas faim... et je me reproche d'être à table jusqu'au cou, quand mon ami n'a pas de pain.

— On lui en portera du pain, on lui en portera, va toujours... Mon Dieu! que tu es *rococo* avec ton sentiment!... Corrige-toi une bonne fois, car ça ne fait plus pleurer, ça fait rire... Comment trouves-tu ce vin de Beaune? C'est chaud et bon, n'est-ce pas?

— J'ai trouvé! s'écria Thérèse, j'ai trouvé!

Et ses joues s'animèrent, son œil brilla, sa tête se leva fièrement.

— Tu as trouvé quoi?

— Le moyen de ne pas vieillir.

— Ah bah!

Un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

— Florine, allez voir, dit Finance.

Puis à Thérèse à voix basse :

— Il n'aura donc pas besoin d'être malade?

— A boire! cria Thérèse, ton vin donne des idées; à boire!

La femme de chambre rentra en courant :

— Madame, c'est *lui*.

— Ah ! bon Dieu, ma chère, cache-toi dans ma chambre, va vite, il ne faut pas que tu sois vue.

— Il ne me connaît pas... je reste. Fais-le dîner, ne me nomme pas, je suis une vieille amie d'enfance, je ne connais pas Fontac... Va toujours.

Des pas traînants et lourds écorchèrent le parquet de l'antichambre, la porte s'ouvrit, et M. Cantelou entra.

— Eh ! eh ! eh ! fit le vieillard en claquant de la langue et des dents, je tombe en partie fine ; ma foi, ne vous dérangez pas, mes petits agneaux... Avez-vous bon appétit, au moins?

— Oui, dit Finance en offrant son front aux lèvres pâles du vieillard, j'ai eu ce matin la visite de ma meilleure amie d'enfance, et je l'ai gardée à dîner. Vous allez nous faire tête... Florine, un couvert, un fauteuil.

— Merci, mon enfant, merci... Diable ! tu voudrais donc me voir trépasser cette nuit?

— Quelle horreur !

— Ta cuisine ne me va pas, tu le sais bien. Je suis depuis longtemps brouillé avec les sauces piquantes, les truffes et le vin ; autant vaudrait m'assommer d'un coup de barre.

— Comment, à votre âge, monsieur? dit Thérèse en montrant, par un charmant sourire, l'émail humide de ses dents fort blanches.

— A mon âge!... j'ai soixante et dix ans, belle dame.

— Il faut vous l'entendre dire pour y croire, on vous en donnerait cinquante-cinq au plus.

— Vous êtes parfaitement aimable.

— Oh! ce n'est pas pour vous faire compliment, c'est pour donner une leçon à mon amie qui se désole sans raison.

— As-tu quelque chagrin, ma chère? dit le Cantelou en se tournant vers Finance.

— Mon Dieu, non... je vous assure, répondit la courtisane qui ne savait pas où Thérèse en voulait venir. Faites-vous douce violence, mettez-vous là près de moi... Florine, du potage.

— Je payerai cher ce coup de tête... Bah! faisons le jeune homme... d'ailleurs j'ai une faim d'enragé.

— Aussi vrai que je m'appelle Victoire..., reprit Thérèse en regardant son amie.

— Victoire... c'est un nom charmant, marmotta l'usurier qui ne voulait pas être en reste de politesse.

— ... Finance m'a chanté en litanies toute la journée que vous lui donniez de graves inquiétudes, que vous vous tuiez de fatigue, de travail,

que vous menaciez de tomber malade et... C'est qu'elle vous aime, cette chère enfant! N'est-ce pas qu'elle a tort, et que chez vous le fond est aussi bon que la mine?

— Certainement! certainement! s'écria le père Fumeron; je me porte mieux que jamais.

— Le cœur n'est pas toujours raisonnable, interrompit Finance d'un ton sentimental et larmoyant. Malgré tout, dînons joyeusement, puisque nous voilà en famille. Y a-t-il meilleurs parents que des amis? Quant à moi, je n'ai rien à envier entre vous, mon ami, et toi, ma chère Victoire; vous êtes, à vous deux, tout ce que j'aime au monde.

— Ah! M. de Nonanville, vous faites un enfant gâté de ma belle Finance; mais aussi, que de reconnaissance et que d'adoration!... A votre santé, homme aimable, généreux et bon... à votre santé!

— Elle est charmante ton amie, ma mignonne, dit le père Fumeron en vidant son verre; elle est charmante!... Et vous n'êtes à Paris que depuis ce matin, madame ou mademoiselle Victoire?

— Depuis ce matin, oui; mais, Dieu merci, m'y voilà pour quelque temps, car je jure de n'en sortir qu'après m'être vengée.

— Une créature aussi belle que vous peut-elle

avoir à se venger de quelqu'un? hasarda sournoisement le Cantelou.

— La vengeance est le plaisir des dieux, mon cher ami, dit Thérèse impertinemment.

L'usurier soupira, son front se couvrit d'un nuage rapide, et il cacha son trouble en se versant à boire.

— Je gage, continua Thérèse Keller, que vous n'êtes pas venu à vos cinquante-cinq ans...

— Soixante et dix, ma fille, soixante et dix.

— Ah bah! c'est pour rire que vous dites cela; je ne vous reconnais que cinquante-cinq ans, moi, et je gage que vous n'y êtes pas arrivé sans avoir le cœur gros de quelque petite haine bien envenimée.

Thérèse lança un regard à Finance, qui se hâta de répondre pour le vieillard :

— Quant à ça, moi j'affirme que oui, et je sais un certain Fontac qui passerait un mauvais quart d'heure si...

— Chut! murmura l'usurier que de fréquentes libations commençaient à échauffer.

— Fontac! s'écria Thérèse, Fontac est votre ennemi!

— Je ne l'ai pas dit.

— Topez là, et que je vous embrasse, M. de Nonanville, il n'y a pas à réclamer, je veux vous embrasser, et je vous embrasserai.

— Ma foi, la violence est très-supportable; mais Finance va vous arracher les yeux, prenez-y garde.

— Il est certain que vous ne vous gênez pas trop, dit Finance d'un petit air boudeur qui versa du baume dans le sang de l'avare.

— Ainsi, vous comptez chercher noise à ce Fontac? reprit Cantelou en ricanant; que vous a-t-il donc fait de si monstrueux?

— C'est mon secret, mais je donnerais tout ce que je possède à celui qui m'aiderait... suffit, buvons... trop parler nuit.

— Je vous en dirais presque autant, belle dame; mais vous avez raison, trop parler nuit.

— Florine, du champagne, commanda Finance, beaucoup de champagne; à notre santé, mes amis, à nous trois les derniers des bons...

— Mais c'est un bijou que ton ami, Finance chérie, on lui donnerait vingt-cinq ans!

— Quand j'avais vingt-cinq ans, dit Cantelou, qui vacillait à sa place comme un roseau balancé par le vent, j'étais riche comme un Crésus; mon bonhomme de père avait pillé les émigrés, ce qui était pain bénit, et moi je faisais le beau, je menais train de prince, j'avais des chevaux, des maîtresses; je dînais tous les jours comme nous dînons là; le champagne, le chambertin coulaient à flots; je faisais honte aux roués de la vieille

régence ; on ne parlait que de moi… 93 est venu… J'ai fait la bêtise de m'amouracher d'une mijaurée, une fillette qui était détenue à la Conciergerie et dont le père avait eu le cou coupé. Cette péronnelle avait un caprice pour un vaurien de mon temps, et ce vaurien, un noble qui s'était fait sans-culotte, comme un cafard qu'il était, pour débarrasser sa princesse de mes assiduités, a dénoncé mon père aux jacobins ; mon père, qui était en train de rapiner à l'armée du Nord, se présenta à la barre et monta sur la grande charrette, tandis que moi, j'étais mis, pour mon compte, sous la surveillance des comités. Maintenant voulez-vous savoir le nom de cette fillette qui m'a valu tout cela? Eh! pardieu! ma belle dame Victoire, c'était mademoiselle de Bélesta, qui est devenue marquise de Verneuil, et dont la fille a épousé votre cher ami Fontac, un gueux s'il y en a… Voyez comme on se rencontre!

— Et son amant? demanda Thérèse devenue tout à coup sérieuse.

— Entendons-nous : mon rival a toujours été trop niais pour avoir une vraie bonne fortune, et dans cette circonstance, surtout, il s'en est tenu au sentiment. C'était un nommé Claudius Brionne.

— Brionne! s'écria Thérèse.

— Et devinez qui j'ai rencontré aujourd'hui, aujourd'hui même...

— Claudius Brionne, dit Finance.

— Et puis après?

— La femme Fontac, répondit Thérèse.

— Et puis après, et puis après?

— Fontac, dit encore Finance.

— Juste! tous les trois, *per Bacco!* tous les trois, et où, s'il vous plaît? chez moi, à Vitremont.

— Et le vicomte était avec sa femme? demanda Thérèse d'un ton farouche.

— Pas du tout, pas du tout; mais patience, nous arrangerons tout cela...

— Et que comptez-vous faire?

— Je compte... Ah bah! foin de la discrétion, les amies de Finance sont les miennes; je compte me venger, et me venger horriblement...

— Si Finance ne t'adorait pas, cher Cantelou, dit Thérèse avec impudeur, je me jetterais à ton cou et sur ton cœur... ton âme est digne de la mienne... tu es un homme, toi!

— Oui, je suis un homme... Donc, j'ai vendu mon château de Miguelgorry, près de Bayonne, à la femme de Fontac. Cette brave donzelle va vivre sur ce domaine avec son fils et Claudius Brionne. Or, j'ai dans le pays basque certains

amis qui feront l'affaire au vieux cafard, comme on doit dans ce moment... Quelle heure est-il, Finance?

— Onze heures moins un quart...

— Hé! hé!... Perez ne vient pas... Fontac l'aurait-il tué? Il en est capable, le scélérat!

— Qu'avez-vous dit? s'écria Thérèse.

— J'ai dit que Fontac et mon ami Perez ayant dû se battre à mort ce soir, si Perez n'arrive pas, c'est qu'il a été tué.

La sonnette retentit violemment dans le vestibule.

— Ah! je respire, ma chère demoiselle, vous voilà débarrassée de votre ennemi... j'entends Perez.

— Expliquez-vous, de grâce, achevez.

— Il y a cent à parier contre un, reprit l'usurier, que dans ce moment Fontac est dans un monde meilleur.

Thérèse lança un regard furieux au vieillard; et, entendant un nouveau coup de sonnette, elle saisit un couteau, s'élança dans la chambre de Finance, ferma la porte à double tour, colla l'oreille contre la serrure et écouta.

Le Basque entra, salua dédaigneusement Finance, et s'arrêta devant son patron comme devant un fantôme. Cantelou, ivre et flottant dans son fauteuil, la face enluminée, les lèvres pâles,

fixa sur le contrebandier des regards effarés, et lui cria de son plus abominable fausset :

— Est-ce fini ?

— Oui, dit Perez qui semblait douter encore du spectacle qu'il avait devant les yeux.

L'ignoble avare, vivant de croûtes et de racines depuis plus de quarante ans, était assis à une table couverte de succulents débris, et tenait dans ses mains défaillantes un verre de champagne où les perles dorées du charmant vin de France scintillaient et petillaient. C'était miracle !

— *Ad patres ?* reprit Cantelou en faisant un geste de maître d'armes, qu'il accompagna d'un ricanement féroce.

Thérèse entr'ouvrit la porte de la chambre où elle s'était enfermée, et jeta des regards enflammés sur Perez qui, ainsi que Cantelou, lui tournait le dos. Finance aperçut son amie et frissonna. Le visage de Thérèse était décomposé par la fureur ; ses lèvres tremblaient, sa bouche était haletante, une pâleur blanche et mate couvrait ses joues ; et le couteau dont elle s'était armée brillait dans sa main droite, dont les doigts nerveux étaient crispés.

Finance eut peur, et cependant une joie inespérée éclata brusquement dans son cœur... le crime qu'elle attendait allait sans doute être commis.

— A sa santé, ajouta Cantelou. Faites-moi raison, mon fils, vous êtes un César, un Alexandre!... et vous l'avez laissé sur le carreau ?

— Je suis venu vous dire, répondit le Basque en reculant de quelques pas avec dégoût, que le vicomte est des nôtres et que nous partons dans une heure...

— Il n'est donc pas tout à fait mort?... Malédiction !

— Adieu, je vous écrirai de Bayonne. Tâchez de ne pas vous griser le jour que vous recevrez ma lettre.

Thérèse referma la porte.

— Quoi! vous partez... sans trinquer... sans saluer mademoiselle Victoire?... Mais où est donc mademoiselle Victoire? Finance, va me chercher ton amie Victoire, il faut que je la présente à Perez...

— Adieu, je suis pressé; portez-vous bien.

Le contrebandier sortit de la salle à manger; Cantelou voulut se lever pour courir après lui, mais il trébucha contre les pieds de la table et tomba à la renverse.

Thérèse quitta son poste, jeta son couteau sur la table et se baissa vers l'usurier qu'elle remit sur son séant.

Finance, qui était restée à sa place et n'avait pas pris garde à la chute de l'avare, prit son

verre et le frappa de sa main potelée pour faire mousser le champagne qu'elle but à petites gorgées.

— Où va Fontac? demanda Thérèse penchée à l'oreille de Cantelou.

— Qu'il aille au diable! répondit l'ivrogne; qu'il aille au diable!

— Où va-t-il? répéta Thérèse furieuse.

— Il va retrouver sa femme, l'imbécile... A boire... le gosier me brûle, je suffoque... oh!

Finance s'élança vers Thérèse qui secouait l'usurier par le cou, et lui dit à voix basse :

— Est-ce que tu l'étrangles?

— J'en meurs d'envie; tiens, s'il ne répond pas, cette fois, je finis!

— Nous l'avons belle, ma chère, les domestiques dînent, et il est connu que l'ivresse asphyxie...

— Me diras-tu où va Fontac? s'écria une dernière fois Thérèse en approchant son mouchoir des lèvres de Cantelou.

X

L'avare fit entendre un grognement, ouvrit la bouche, bâilla de toute la force de ses mâchoires, et articula péniblement :

— Il est avec Perez, pardieu ! avec la bande. Ce sera un joli petit contrebandier, quoiqu'il s'y mette un peu tard...

— Et sa femme, où sera-t-elle ? demanda Thérèse.

— A Miguelgorry... J'ai vendu Miguelgorry, chère Finance, c'est-à-dire je l'ai donné pour un morceau de pain, quoi !... Mais j'ai mon plan... Je voudrais bien un verre de kirsch ?

— Moi aussi j'ai mon plan, répondit Thérèse Keller, laisse-moi travailler... Et tu vas sans doute faire massacrer l'abbé de Brionne dans ce charmant pays? ajouta-t-elle en se retournant vers l'usurier. Ah! quel homme adorable tu fais! et qu'il est beau d'avoir à ton âge le cœur aussi vif, aussi chaud! Je t'aime, entends-tu?

— Oui... oui... c'est ça, aime-moi... Quant à Claudius, l'assassin de mon estimable père et mon ancien rival, faudra bien que je trouve un moyen de... tu comprends... suffit...

— C'est facile à trouver un moyen.

— Eh! oui, j'ai mon plan pour Claudius et pour Fontac, mais c'est l'exécution qui m'embarrasse; faut un homme sûr.

— Ou une femme!

— Ou une femme, ça vaudrait encore mieux... Le vieillard, après avoir vidé de nouveau un verre de liqueur, perdit entièrement la raison. Il ne donna pas signe de vie pendant plus d'une heure; soulagé par les soins de Thérèse, il recouvra ses sens et s'endormit d'un profond sommeil.

— Je te laisse, dit Thérèse à son amie; prête-moi cinq francs pour mon fiacre; je serai ici demain matin à huit heures...

Thérèse se jeta dans la première voiture qu'elle rencontra, et se fit mener rue Saint-Jacques. Il

était près de deux heures lorsqu'elle frappa chez elle.

Le cerbère du n° 57, embusqué derrière sa porte, demanda force explications, avec toute la rigidité d'un factionnaire placé sur le pont-levis d'une citadelle, et fit grincer ses verrous.

— M. Alfred est-il chez lui ?

— Oui... non... attendez... Ah! que je suis bête ! il est sorti entre huit et neuf, et m'a chargé de vous remettre un billet... Venez jusqu'à la loge, madame... Tenez... bien le bonsoir; voulez-vous ma chandelle?

Au second étage, Thérèse décacheta la lettre du vicomte et lut :

« Quand vous recevrez ce billet, il sera plus de onze heures, et j'aurai cessé de vivre. Ne croyez pas que je succombe au désespoir; ma fin aura été meilleure que je ne devais l'espérer : j'échappe à la misère et à la honte, en vous pardonnant, mais en vous méprisant. J'ai trop souvent suivi vos détestables conseils pour que vous ne mettiez pas à profit celui que je vous donne du fond du cœur, dans ce moment suprême. Oubliez-moi, ou allez vous noyer! Adieu. »

De grosses larmes tombèrent sur le papier que Thérèse froissait entre ses doigts. Elle arriva

jusqu'à sa mansarde en s'appuyant à la rampe, et lorsqu'elle se fut enfermée dans sa chambre, elle éclata en sanglots.

— Les hommes sont féroces, murmurait-elle en relisant le billet du vicomte; ils sont lâches dans le malheur, ingrats, injustes, oublieux... Moi aussi je lui pardonne, car il n'avait pas sa tête, car la pauvreté l'a rendu fou... Non, je n'irai pas me noyer! Non, je ne l'oublierai pas! Je le suivrai dans sa plus obscure retraite... Ah! je tiens à vivre, car l'amour et la colère, l'amour et la haine, la vengeance et l'espoir, m'attachent à la vie.

Deux coups frappés avec discrétion à la porte de la mansarde arrachèrent Thérèse à ses méditations.

— Qui est là? Que voulez-vous?

— Madame, j'avais oublié une seconde lettre qu'on a remise pour vous, à la loge, vers onze heures et demie... C'est le même jeune homme qui avait apporté la lettre de M. Alfred qui a remis celle-ci; il paraît que c'est pressé... Bien le bonsoir.

Thérèse reconnut l'écriture du vicomte, et fit sauter le cachet en toute hâte.

« Ma chère amie, disait M. de Fontac, dans le cas où vous auriez négligé l'excellent conseil

que je vous ai donné, je m'empresse de vous apprendre que les dangers dont j'étais menacé ont été détournés par un heureux ou malheureux hasard, mais je n'en suis pas moins mort pour vous. Je quitte la France pour toujours; toutes vos démarches pour me rencontrer seraient vaines; épargnez-vous-les. Je mets sous ce pli trois billets de mille francs qui vous serviront à payer notre loyer. Si vous voulez vivre honnêtement, vous le pouvez, en employant ce qui vous restera à quelque honorable industrie... Repentez-vous, c'est ce que je vous souhaite. »

— Dieu est juste!... murmura Thérèse. Je serais morte, si je n'avais pas dîné chez Finance, si j'avais reçu ces deux lettres sans voir le Fumeron... Ah! M. de Brionne, vous me payerez tout ce que vous me devez, depuis votre sermon sur la route d'Orléans et ma détention aux Madelonnettes, jusqu'à cette nouvelle équipée! Quelle joie de vous tenir tous sous la main!... Quelle rage! et comme je vais fondre sur ce nid de serpents!... La Fontac et le curé! la Fontac et son fils s'il existe, Alfred et le vieux Cantelou... Haine et jalousie, amour et richesse!... il faudrait, pour ne plus rien souhaiter, que la Ravenstein fût de la partie... Oh! mais le démon sait son métier!

Thérèse se coucha et dormit d'un sommeil agité. A huit heures elle était debout, à neuf elle entrait chez Finance.

— Eh bien ! où est-il? demanda-t-elle à la courtisane.

— Il n'ose pas me regarder en face, il est honteux, abasourdi... Il est d'ailleurs charmant.

— Et tu l'as bien soigné, bien choyé?

— Comme un ange.

— Laisse-moi entrer seule...

Thérèse trouva l'usurier assis près d'un bon feu. Il avait la tête basse, son visage était défait, son front humilié. L'orgie de la veille avait laissé des traces hideuses sur cette face décrépite.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir un fameux tempérament, mon cher M. de Nonanville... une santé de fer... Comme vous voilà gaillard ce matin !

L'avare se leva, et salua, de la main, avec autant de courtoisie qu'il en savait mettre.

— Je gage que vous ne me reconnaissez pas, poursuivit Thérèse en s'asseyant sans façon près du feu et tâtant le pouls du vieillard.

— Pardon! nous avons dîné hier ensemble, c'est-à-dire j'ai eu l'honneur...

— Oui, nous avons un peu folâtré... Dame! que voulez-vous ? on est jeune suivant son caractère, et vous avez le caractère aimable, vous...

Les mains sont fraîches, la tête est calme; et l'estomac, comment va-t-il?

— Assez bien... Ah çà! mais vous êtes donc médecin, madame... mademoiselle Victoire?

— Non, mais j'ai vu tant de malades dans ma vie, que je m'y connais un peu. Jésus! comme vous buvez sec, M. de Nonanville! on voit que vous avez su mener joyeuse vie. C'est que vous avez le vin charmant au moins. Vous nous en avez dit de belles et de bonnes sans que ça y paraisse.

— Je ne m'en souviens pas...

— Ah! mais je m'en souviens, et je vais vous mettre sur la voie... Vous nous avez parlé de ce gueux de Fontac, un ennemi à moi, un ennemi acharné, puis vous nous avez raconté comment Claudius Brionne vous avait soufflé une maîtresse autrefois, du temps de la première révolution, et comment il avait fait couper le cou à votre honorable père...

— Est-il possible que j'aie dit de pareilles choses, grand Dieu!

— Il n'y a pas de grand Dieu qui tienne, et tout cela n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd, croyez-le bien, j'ai tout retenu; je sais que vous seriez enchanté de trouver un homme résolu, pour rendre à ce Brionne ce qu'il a fait à votre père, et pour dire deux mots à Fontac.

— Je n'ai pas dit cela.

— J'ai l'oreille fine, allez... Or, comme tous vos projets ressemblent aux miens, je me suis présentée pour accomplir vos vœux, et je viens prendre vos instructions.

Cantelou attacha sur Thérèse un regard brûlant qu'elle soutint sans se troubler, et lui dit :

— Il paraît que j'ai été bien imprudent?

— Ou bien sage, répondit Thérèse sans hésiter.

La conversation devint sérieuse, et ne se continua plus qu'à voix basse.

— Dans tous les cas, ceux qui, m'ayant écouté, ont retenu mes paroles, n'ont pas fait preuve de grande sagesse, peut-être.

— Qui sait? ne vous en inquiétez pas.

— Ainsi, vous détestez Fontac?

— Plus que vous ! c'est tout dire.

— Et pour accomplir les projets de vengeance que vous méditez sur lui, vous consentiriez à m'aider?...

— A vous débarrasser de Claudius Brionne.

— Quelles sont vos prétentions?

— Aucune.

— Quoi ! rien?

— Rien.

— Vous comprenez et ressentez donc bien les fureurs de la haine?

— Mieux que vous.

— Et vous avez fait quelque plan?

— Non, j'accepterai le vôtre, s'il est bon.

— Fontac est depuis hier sur la liste des contrebandiers qui travaillent pour mon compte; avant un mois, je l'aurai fait fusiller ou pendre, ou fourré aux galères; ce n'est pas lui qui m'embarrasse.

— Ces trois manières d'en finir avec lui sont irréprochables, répondit sourdement Thérèse, en baissant les yeux, pour cacher la fureur qui en jaillissait par éclairs. Je ne saurais trouver mieux... Et l'autre?

— Quant à Claudius, reprit l'usurier, je suis vraiment en peine, et je cherche encore.

— Pourquoi pas un bon coup de stylet? pourquoi pas un coup de fusil?

— Bagatelle que tout cela! La balle et le couteau se payent trop cher, ma mie, et ne rapportent guère. Claudius n'est pas un homme qui me gêne et dont la mort me soit utile, je n'attends pas après son héritage; ce n'est donc pas un crime absurde et insignifiant que je veux commettre. Je veux inventer un supplice... je veux le voir mourir à petit feu, et le frapper dans tout ce qui lui est cher... Comprenez-moi donc bien, je veux me venger!... Est-ce que ce mot-là ne dit pas tout?

En achevant cette phrase, l'usurier regarda Thérèse en face, et son regard la fit trembler.

— J'ai compris, murmura-t-elle en appuyant son front dans ses mains.

— Allons donc… On dit que les femmes entendent à demi-mot; il ne faut pas faire mentir le proverbe.

— Vous ne seriez pas fâché de tenir l'abbé en votre pouvoir et de lui faire avaler goutte à goutte le poison dont il devra mourir?

— C'est cela… c'est tout à fait cela.

— Vous imiteriez volontiers ces hauts barons du moyen âge qui jetaient leurs ennemis dans des oubliettes et les y laissaient mourir de faim, en les visitant deux ou trois fois par jour.

— Voilà une idée! voilà une idée! elle est d'autant meilleure que Claudius était un gourmand de première volée et qu'il doit encore aimer le péché.

— Achetez donc une propriété à quelques lieues de celle que vous avez vendue.

— J'en ai une… un vieux nid de vautours campé sur la frontière; c'est juste ce qu'il nous faut, ma chère Victoire: le bon Dieu l'a fait exprès pour nous.

— Partons donc à l'instant même.

— C'est à quoi je pensais… Mais j'ai à Paris des affaires pressantes; je dois correspondre avec

mes gens de la vallée d'Urdach, avec mes contrebandiers, et je ne veux pas leur annoncer mon départ.

— Gardez-vous-en bien, nous serions perdus.

— Que faire, alors?

— N'avez-vous personne à qui vous fier, à Paris?

— Je n'ai que mon vieux fermier de Vitremont; il est bavard comme une pie, mais il est moins sot que bavard.

— Vos lettres seront-elles adressées à Vitremont?

— Oui.

— Eh bien! vous recommanderez à votre fermier de dire que vous faites un petit voyage, si on vient le questionner; et vous lui ordonnerez de vous envoyer votre courrier chaque jour. Vous renverrez vos réponses, sous enveloppe, à ce brave homme qui les remettra tout bonnement à la poste. De cette façon, vous serez censé n'avoir pas quitté Paris.

— Vous avez le diable dans la tête, ma chère dame... Mais, autre difficulté... que ferons-nous de Finance? Si je la laisse à Paris, elle me ruinera; si je l'emmène, elle nous compromettra, toute bonne fille qu'elle est.

— Il faut qu'elle nous suive, j'en fais mon affaire... Vous partez pour respirer l'air des

champs; nous allons pousser une pointe en Espagne; la pauvre femme n'y verra goutte... Allez donc.

— Bon! parlez-moi de ça... je pars, c'est entendu... mon chapeau, ma canne.

Finance entra comme Cantelou allait tourner le bouton de la porte pour sortir.

— Ah çà! dit-elle, je vous y prends; il paraît que je n'ai pas été bête de vous donner à dîner.

— Tu as fait un chef-d'œuvre, mon bijou, répondit l'usurier. Je vous laisse, chers enfants; dans quatre heures je serai de retour. Finance, ma chatte, cause un peu avec mademoiselle Victoire, elle t'apprendra du neuf et du beau... Tu verras si je t'aime, enfant gâté... Adieu... à tantôt.

— Casse-toi le cou une bonne fois, marmotta Finance à demi-voix en voyant trébucher l'avare contre la rampe de l'escalier.

Puis, revenant vers Thérèse, elle ajouta :

— Où en êtes-vous?

Thérèse raconta ce qui s'était dit, et prévint son amie du voyage projeté.

. . . .

Laissons Thérèse et son estimable amie à leurs préparatifs de départ, et revenons au vicomte de Fontac.

Le fiacre dans lequel il était monté avec Orrochordoqui s'arrêta près du Luxembourg, et le jeune Basque vint sonner à la grille de l'abbé de Brionne. Après un formidable carillon, Ursule se présenta, une lanterne à la main, et parlementa avec le visiteur, sans lui livrer passage.

— M. l'abbé de Brionne, s'il vous plaît?

— De quoi s'agit-il, monsieur?

— D'un malade qui va rendre l'âme, et qui appelle à grands cris le saint homme.

— Hélas! monsieur, vous venez trop tard, mon bon maître n'est plus à Paris, il est parti pour Bordeaux depuis deux heures au moins, et il sera désolé... Adressez-vous à M. Galinier, le vicaire de Saint-Sulpice, un brave et digne homme; c'est vrai qu'il y a encore de la différence avec M. le chanoine; mais, je vous le répète, la maison est vide.

— C'est un grand malheur. Bien le bonsoir, ma bonne dame.

— Partis, dit le contrebandier en revenant au vicomte.

Le fiacre s'arrêta devant un café borgne de la rue Saint-Jacques. M. de Fontac demanda de quoi écrire. Orrochordoqui alluma une cigarette et but du punch. Le vicomte écrivit à Thérèse la seconde lettre, qui contenait, sous enveloppe, trois billets de mille francs, et se hâta de la por-

ter à son adresse. Il ne fut pas peu étonné d'apprendre que Thérèse n'était pas encore rentrée, mais il secoua les pensées sinistres qui venaient l'assaillir, et rejoignit son compagnon.

Une demi-heure après ces deux expéditions, les trois contrebandiers étaient réunis rue de la Paix, hôtel Mirabeau. Un excellent briska attelé de trois chevaux, lanternes allumées, postillon en selle, attendait dans la cour. Le vicomte lui jeta en passant un regard de convoitise et d'amateur.

Perez était couché sur une bergère, et sifflottait un fandango en battant la mesure avec ses pieds sur un fauteuil. Il avait changé de toilette du haut en bas; sa veste ronde avait été remplacée par une élégante redingote de voyage; son béret par une casquette anglaise à visière basse et rabattue; un caban doublé en velours amarante était jeté sur ses épaules; et son charmant visage, petillant d'esprit et de vivacité, n'avait rien perdu à cette métamorphose.

— Nous sommes-nous fait attendre? demanda Orrochordoqui.

— Non, seigneur, je ne suis ici que depuis vingt minutes; il m'a fallu du temps pour avoir les chevaux, le tailleur et le reste... Mon cher vicomte, si vous voulez passer dans ce cabinet, vous y trouverez toute une garde-robe; j'ai fait

prendre cela chez Blin en courant. Ne soyez pas trop difficile... il y a de quoi choisir.

M. de Fontac entra dans le cabinet.

— Tu as bien retenu mes instructions, n'est-ce pas, mon brave? dit Perez au Basque. Tu continueras à voir le monde; il nous faut absolument quelques jeunes gens de famille; il n'en manque pas chez les carlistes. Le courage est tel, dans cette vieille France, qu'on y trouve dix champions pour un prêts à prendre parti pour le faible contre le fort. D'ailleurs, la cause de don Carlos est celle des légitimistes français, et les cadets qui boudent la révolution de juillet ont grand plaisir à s'aller faire tuer pour le prétendant. Il ne nous faut donc que des soldats pour ce parti... Mais pour Christine, nous avons besoin d'officiers, d'hommes de tête, d'hommes d'avenir. Paris regorge de ces gens-là. Je parie que le trente et quarante, le whist et la bouillotte nous en préparent cinquante par nuit, l'amour cinquante autres, la gloire au moins deux, la folie vingt; total, cent vingt-deux! Cent vingt-deux héros à lancer dans les deux camps et l'éternité? Soixante et un pour don Carlos, soixante et un pour Christine, je ne demande pas mieux... Qu'on s'arrange, et surtout que cela ne finisse pas. Il ne s'agit donc que de rencontrer ces héros au moment où ils rêvent bataille, pour me les

envoyer à la frontière. Je compte sur toi. Tes dernières recrues ont fait merveille.

— Je l'aurais parié.

— Le détachement livré aux christinos et chargé de protéger un convoi s'est fait écharper jusqu'au dernier par le détachement passé aux carlistes, dont il ne reste plus que quelques hommes. Tu surveilleras Nonanville ; je crois que ce vieux cuistre nous roule... Il nous envoie des soldats pour rire, des gringalets qui n'ont pas une campagne dans le ventre... Ne perds pas de vue ce grigou, c'est le plus fin bandit qui soit au monde. Quand je suis près de lui, je m'attends toujours à sauter, comme si j'étais sur une sainte-barbe, ou sur un glacis miné. Je ne serais pas surpris de le voir filer à l'étranger, après nous avoir vendus à la police... En ce cas, mon cher, tu sais ton métier... deux pouces de stylet dans le gosier... ce ne sera qu'un chien de moins.

— Sois tranquille, il est entre bonnes mains, débrinn-bichaïa !

— J'ai idée que nous allons faire une belle, bonne et rude saison... notre nouveau camarade nous sera d'un grand secours... que pensestu de ce gaillard-là? demanda Perez à voix basse.

— Hum ! il n'est pas très-fort à l'épée.

— Aussi n'est-ce pas une épée que je lui destine.

— Il faut voir... je ne dis pas non... le voilà.

— A la bonne heure ! dit Aamendabura ; voilà ce qu'en France on appelle un gentleman, depuis qu'on a la fureur d'y mal parler anglais.

— J'ai à peu près trouvé à m'accoutrer, répondit le vicomte, qui, sous une toilette aussi simple que de bon goût, semblait rajeuni de quinze ans.

— Descendons, dit Perez. Ah ! un instant, sachons qui nous sommes. Vicomte, écoutez. Vous ne connaîtrez personne jusqu'à nouvel ordre du nom d'Orrochordoqui. Je vous présente don Garcia y Alvarez, riche Mexicain, allié aux Miraflores de Grenade par les femmes. Moi, je suis el señor Perez Montenegro jusqu'à Bordeaux, profession de *faccioso* [1] ; c'est un état meilleur qu'un autre en Espagne. De Bordeaux à Bayonne, je m'appelle Perez tout court, et je suis commis voyageur en cacao ; à Bayonne et jusqu'à la frontière, je m'appelle Aamendabura et je suis *contrabandista* : c'est le métier de tous les braves gens dans le pays basque, depuis la préfecture jusqu'à la chaumière, en passant par la douane et la gendarmerie. A Urdach, je re-

[1] Factieux, séditieux

deviens Perez, ainsi de suite; vous savez le reste. Il n'y a que vous qui soyez invariablement le vicomte de Fontac d'ici à Urdach; le briska qui nous attend est à vous, et vous me faites l'honneur de me conduire... Vous n'avez pas de passeport?

— Non.

— Don Garcia y Alvarez, vous prendrez demain un passe-port pour notre camarade, et vous nous l'adresserez à Bordeaux, hôtel de France, avec votre premier paquet.

— Oui.

— Vous n'êtes pas du voyage, monsieur? demanda le vicomte au Basque.

— Je vous rejoindrai avant peu, je suis utile ici.

— Mais c'est donc un gouvernement que notre communauté? demanda M. de Fontac.

— C'est un gouvernement moins les gendarmes... institution médiocre.

— Je vais vous donner mes nom et prénoms, âge et qualité, pour le passe-port.

— C'est inutile, dit Orrochordoqui en faisant un pas vers la porte.

— Comment, inutile?

— Don Garcia est muni de tout cela, cher camarade.

— Vous m'étonnez.

— Dans notre gouvernement, répondit Aamendabura, en mettant la main sur le bouton de la porte, nous savons tout ce qui se passe, nous avons tous les renseignements utiles, et n'avons pas de gendarmerie.... C'est économique, n'est-ce pas?... Décampons.

— Quoi! dit le vicomte en voyant Perez se diriger vers le briska qu'il avait admiré, cette voiture nous conduit?

— Dame ! lui glissa le contrebandier, si nous n'avons pas mieux pour le moment, c'est que la dernière saison n'a pas *rendu* tout ce qu'elle pouvait *rendre*. L'hiver prochain, ce sera tout à fait bien... Après vous, vicomte, dit-il tout haut.

Et, mettant un louis dans la main d'un domestique de l'hôtel qui avait relevé le marchepied, il cria : « Touche !... » La voiture partit.

Vers neuf heures, le lendemain, le vicomte abattit l'un des stores, et, se voyant dans un long village, il dit :

— Où diable sommes-nous?

— Ce doit être Artenai, répondit Perez, un gros bourg, où nous ferions bien de casser la croûte... Je connais là un hôtel fameux dans la province... les Trois Rois, chez Bénard...

— Je le connais aussi, murmura le vicomte en mettant la tête à la portière pour cacher son trouble.

— Voulez-vous y descendre.

— Très-volontiers.

— L'appartement n° 5, demanda le vicomte à un homme d'une trentaine d'années, à face rubiconde et joviale, au ventre déjà rebondi et aux petits yeux chatoyants.

— Ma foi, messieurs, le n° 5 est retenu depuis avant-hier par toute une compagnie de chasseurs qui vient faire la halte chez moi, et déjeuner sans débotter; mais si vous voulez le n° 6, vous y serez à merveille.

— Le n° 6 soit, dit le vicomte en entraînant Perez.

Lorsque les deux voyageurs furent installés dans la chambre n° 6, et devant un bon feu (les matinées étaient fraîches et il tombait depuis longtemps une petite pluie de giboulée), le Basque demanda au vicomte, qui regardait les murs et les meubles avec une tristesse rêveuse :

— A quoi pensez-vous donc? vous voilà tout morose.

— Cette chambre me rappelle une vieille histoire, balbutia M. de Fontac pris à l'improviste par cette brusque question.

— Et peut-on la connaître?

— Nul ne l'apprendra jamais, heureusement!

Un bruit mêlé de fanfares et d'aboiements annonça les piqueurs et la meute.

La cour de l'hôtel fut bientôt remplie de cavaliers, de chevaux, de valets et de chiens qui mirent le village en émoi.

XI

— Holà ! tayaut ! Bellone, Musicot, Cornet, ici ! A bas ! à bas ! Ils sont enragés, ces voleurs-là...

— Prends donc garde, toi, Bachu ; ton cheval me pile les talons.

— Est-ce ma faute, si tu as des talons ?... Gare ! les chevaux avant les chiens.

— Oui-da ! c'est donc le monde renversé ? De pauvres bêtes qui ont quatre heures de quête dans le ventre.

— Avec ça qu'ils sont frais, tes efflanqués, et

qu'ils sont fins : quatre heures de tapage, et chou blanc !

— Et tes rosses... en voilà du propre! elles te valent.

— Méchant fantassin, tu es comme tes chiens: tu n'as que la langue, et M. le baron perd bien son argent à te garder... Ohé! gare, que je passe.

— Allons, hé! pas de dispute : la chasse arrive, cria un piqueur de tête qui entra au galop dans la cour de l'hôtel et sépara les deux valets, prêts à se prendre aux cheveux. Bachu, rentre tes chevaux; Laramée, rassemble tes chiens... Hé! l'hôte, le couvert est-il mis?

— Oui, M. le piqueur, n° 5, quinze couverts.

— Y a-t-il bon feu? Ces messieurs sont mouillés... Préparez l'absinthe... J'entends le couplet de marche... c'est la troupe... Allons, ouvrez les portes... Fais donc taire les aboyeurs, Laramée... Viens-tu, Bachu?

Ce flux de paroles était à peine lâché qu'un piétinement de chevaux lui succéda. Plus de vingt cavaliers entrèrent dans la cour, riant, causant, pestant, gesticulant. Les valets en livrée mirent pied à terre pour recevoir les chevaux de leurs maîtres, et l'hôtel des Trois Rois présenta aux curieux assemblés sur sa large

porte l'image assez fidèle d'une maison mise à sac.

Ce ne fut, pendant un gros quart d'heure, qu'appels, coups de sifflet et coups de fouet, ruades, hennissements, jurons, ordre et désordre, le tout dominé par les longs hurlements que jetaient à pleine gorge les chiens entassés dans une écurie.

Les maîtres se débarrassèrent de leurs pardessus, et parurent aux yeux émerveillés des villageois sous de pimpants habits de chasse qui, rouges, blancs, verts, bleus, noirs, les uns galonnés, les autres unis, tous éclatants, firent tourner la tête au joyeux aubergiste fort empressé de saluer à droite, à gauche, en face, et à grands coups de bonnet.

— Eh bien! M. Bénard, soutiendrez-vous la réputation de votre père? dit l'un des chasseurs en fouettant sa botte molle d'une lourde cravache, nous sommes morts de faim.

— C'est à M. le baron que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même.

— M. le baron sera servi en prince, mieux qu'un prince.

— Très-bien... Où nous mettez-vous?

— Je vais vous conduire au n° 5, mon plus bel appartement... Si ces messieurs daignent monter, c'est au premier.

— A table ! cria le baron. Piqueurs, sonnez la curée... Messeigneurs, venez découdre.

Les chasseurs suivirent l'amphitryon, qui marchait lui-même sur les talons de l'hôte.

La chambre n° 5 était décorée avec tout le luxe imaginable à Artenai : un trophée d'armes surmonté d'un superbe bois de cerf tenait la place du lit qu'on avait enlevé. L'histoire complète de Diane tapissait les murs, déjà tendus d'un vieux velours qui avait servi aux bals civiques de 1830. Un feu réjouissant petillait dans l'âtre d'une vaste cheminée ; une table richement mise, où les cristaux et l'argenterie rivalisaient d'éclat, tenait le milieu de la pièce, tandis que les angles étaient garnis de buffets, devant lesquels des valets en habit noir et cravate blanche se tenaient droits et fixes comme des Prussiens à la manœuvre.

Les contrevents étaient fermés, les rideaux tirés. Cent bougies jetaient leurs flots d'étincelles sur la table assiégée par quinze lurons, jeunes pour la plupart, tous gais et bons vivants, élégants de ton et de tenue ; intrépides cavaliers, pleins de force et de santé, affamés comme des chasseurs et d'un entrain irréprochable.

— Il n'y a plus de village, s'écria l'un des convives, on croit tomber chez un gâte-sauce, on entre chez Chevet.

— Tudieu! la belle idée, baron, dit un autre, nous voyons les étoiles en plein midi.

— Ce gueux de soleil nous a fait faux bond, répliqua le baron, et j'ai voulu lui apprendre que nous pouvions nous passer de lui.

— Charmant!

— Très-bien!

— Délicieux! A quoi sert le soleil, depuis l'invention du gaz?

— Son règne est fini; il est vieux comme la lune.

— Bravo! Mais prenons place, j'ai le ventre au bout des dents.

— Branle-bas, et feu partout! cria l'amphitryon, cassons les bouteilles et ne mangeons pas les plats.

La chambre nº 5 n'était séparée, si on se le rappelle, que par une cloison de la chambre nº 6, qu'occupaient Perez et M. de Fontac.

Nos deux voyageurs prêtèrent quelque attention au tapage de la bande joyeuse, et le vicomte retomba bientôt dans ses rêveries.

— Ces messieurs nous apprennent qu'il faut nous glisser nos secrets à l'oreille, dit le Basque à voix basse, et ce chien d'hôtelier ne se presse pas de nous monter à déjeuner.

Ce disant, il donna trois violents coups de sonnette : l'hôtelier se présenta.

— Croyez-vous que le déjeuner de ces messieurs nous nourrisse, messire Bénard?... Faites-nous servir à l'instant, s'il vous plaît.

— Mon Dieu! messieurs, veuillez m'excuser, j'ai la tête un peu fêlée par tout ce tintamarre... Vous allez être obéis.

— Hé! l'hôte, avant de descendre, voudriez-vous me dire, je vous prie, demanda le vicomte, le nom du cavalier qui mène la chasse?

— Vous voulez parler de celui qui donne le déjeuner?

— Oui.

— Monsieur, il porte une culotte noire en peau de daim, un frac noir, un couteau à manche d'ébène, une toque...

— Je ne vous demande pas de le déshabiller... Son nom?

— Monsieur, c'est le baron de... Ma foi, ce nom m'échappe, et je crois que je ne le sais pas; il n'est pas de ce pays... Bon, voilà qu'on sonne de tout côté... Messieurs, je vais vous faire servir... On y va!

L'hôte descendit son escalier comme un homme en déroute.

— Vous désirez connaître l'amphitryon, notre voisin, demanda Perez. Eh bien ! mon cher camarade, que ne me le demandiez-vous plutôt qu'à ce pauvre Bénard, qui a certainement mis

aujourd'hui sa cervelle dans quelque casserole?

— Quoi! vous savez...!

— Je sais tout... ou à peu près. Ce gentilhomme en habit et culotte noirs se nomme le baron de Certènes.

— Le baron de Certènes! répéta M. de Fontac en étouffant sa voix, le baron de Certènes!

— Oui... encore un qui prend votre chemin, encore un qui se coule; j'espère bien lui faire passer les Pyrénées l'hiver prochain; ce sera une bonne aubaine; c'est un ancien officier, fort brave et de belle mine. Mais qu'avez-vous donc? vous voilà tout déconfit.

— Le hasard est un grand maître, il donne des leçons sévères!

— Oh! oh! nous tournons au noir... Bah! c'est la pluie qui en est cause, vous êtes nerveux. Moi, je n'ai que des muscles; je vis par le sec, et je chante par la pluie; l'air des montagnes vous fera du bien. Est-ce que le baron de Certènes serait de vos anciens amis?

— Oui.

— Faites-lui visite.

— Je m'en garderais bien.

— Alors déjeunons, voilà le couvert.

— Au diable les souvenirs!... Je ne suis plus de ce monde, vivons.

— Voulez-vous que je vous donne un conseil?

— Certainement.

— Eh bien! faites litière de votre passé; la mémoire est une triste faculté pour tout homme encore jeune, elle ne convient qu'aux vieillards réduits à tisonner au coin du feu. Tant qu'on a de l'avenir devant soi, on lui vole le temps donné au passé. On ne peut, à la fois, marcher à reculons et en avant, et c'est se priver de bon nombre de souvenirs que de perdre des heures entières dans l'inaction et la réminiscence des faits accomplis. Quand notre vie sera à peu près close, et que nous ne pourrons plus mettre un pied devant l'autre, nous n'aurons rien de mieux à faire que de regarder en arrière, et, alors, ce sera tout plaisir que de compter avec Dieu et le diable. Jusque-là, marchons sans tourner la tête.

— Mais il y a des souvenirs qui suffisent à combler toute une vie.

— Fadaise! nul n'est sorcier, pas même moi qui sais tant de choses et fais tant de métiers; quel homme peut répondre de son lendemain, et prédire ce qu'il fera? Bonaparte premier consul serait-il devenu empereur en marchant à reculons? Dieu fait toujours des merveilles; pourquoi? Parce qu'il est éternel, parce qu'il n'aura jamais de vieillesse, et qu'il sera ce qu'il est, infiniment puissant dans les temps infinis! Cette citation me fait conclure comme un sacris-

tain, mais elle est sans réplique. Qui fait bien aujourd'hui, fait souvent mieux plus tard ; et les souvenirs sur lesquels vous vous arrêteriez à moitié route pourraient être bafoués par ceux que vous ramasseriez en poussant plus loin.

— Vous êtes un homme d'action, Aamendabura, vous ne connaissez pas les bizarreries du cœur, vous vivez par la tête... nous ne nous ressemblons pas, malheureusement.

— Je vous comprends, vous n'êtes qu'à vos regrets amoureux, et votre imagination ne caresse que les femmes qui ont charmé votre jeunesse... Bah ! je ne vous donne pas trois mois de vie active, entre la corde et les galères, pour chasser tous ces rêves creux. A mon avis, la plus belle des femmes est moins belle qu'un noble cheval, et la meilleure est moins fidèle que mon stylet. Sur ce, défonçons notre pâté, il a un ventre d'alcade.

— Quel tapage font-ils donc de l'autre côté ?

— Ils se grisent... Les jeunes gens sont charmants quand le vin les met en train ; voilà de ronds gaillards, comme il m'en faudrait deux cents pour don Carlos, et autant pour Christine. Ah ! ce serait un beau coup de filet. En deux mots, voici l'histoire du baron de Certènes. Sa femme... Avez-vous connu sa femme ?

— Oui, un peu.

— Je vous souhaiterais de l'avoir connue beaucoup, sa femme. Donc... Mais chut! écoutons un peu ce joli vacarme. Un de mes secrets pour tout savoir, voulez-vous le connaître?

— Volontiers.

— C'est de tout écouter... vous voyez que je suis de l'école du logique la Palisse.

— Ainsi, vous mettez l'oreille aux portes?

— Mon cher monsieur, en guerre quelques vices sont vertus, et vous apprendrez bientôt que les contrebandiers sont en guerre permanente... Si cela vous plaît, faisons silence pendant quelque temps et revenons à ce pâté.

Les deux compagnons se turent et prêtèrent une grande attention à ce qui se disait dans la pièce voisine : le vicomte d'un air soucieux, Perez sans perdre ni faim ni soif.

— Faites-nous grâce de vos prouesses, s'écriait l'un des convives ; nous tirons à mitraille, depuis une heure, sur les renards, les chevreuils et les sangliers; on nous prendait pour des Nemrods, à nous entendre, et nous n'avons pas tué un mauvais lapin; parlons d'autre chose.

— Cusac a raison; admettons qu'il n'y a plus de gibier en France, et buvons... Je porte un toast à l'émancipation des chiens courants.

— Voilà qui est parler. Messieurs, il a été prédit par saint Hubert qu'en 1840 on classerait

les renards et les lièvres parmi les animaux antédiluviens...

— Messeigneurs, dit une voix qui fit tressaillir le vicomte de Fontac, croyez bien que je suis désolé de vous avoir fait faire une si triste chasse; il a beaucoup trop plu pendant la nuit, la terre est détrempée; mais je soutiens que ma meute est de premier rang... Bref, je bois à ma confusion.

— Vive le baron! Je vote pour que nous jugions la meute en conseil de guerre.

— Bravo! le baron présidera; commençons par les piqueurs.

— Vous me faites singer Brutus.

— Bah! messieurs, une chanson, dit un vieux gentilhomme, c'est par là que tout doit finir en France.

— Va pour la chanson... Hé, l'hôte! comment vous nomme-t-on, s'il vous plaît?

— Bénard fils cadet, Bénard Athanase pour vous servir, mes gentilshommes, répondit l'honnête aubergiste qui avait glissé sa tête joviale par la porte entre-bâillée, pour voir si son service marchait bien.

— A la gloire de votre enseigne! père Athanase; je parlerai de vous au roi : on vit chez vous comme chez lui.

— Messieurs, à propos de chanson, voilà notre

affaire ; je vote pour que ce grand rôtisseur nous chante cent couplets sans désemparer

— Oh ! messieurs, cent couplets !

— Allons, quatre-vingt-dix-neuf?

— Je n'ai jamais chanté que *Fleuve du Tage* et *la Parisienne*... Je vous conterai plutôt une petite histoire fort luronne, si cela vous est agréable.

— Écoutons sa prose, ce gaillard-là parle français comme un Turc, il va nous amuser.

— Nous y sommes, M. Bénard, dit le baron de Certènes, venez vous mettre là, près de moi.

— Non, sur la table ; un fauteuil sur la table en face du trophée.

— Bravo... Voilà le fauteuil, hissons M. Athanase.

— Ah ! messieurs, que d'honneur !

— Un verre de champagne dans la main droite et un verre de xérès dans la main gauche.

— Ah ! messieurs, que de complaisances !

— La couronne du gâteau de Savoie sur le front... c'est cela.

— Par où voulez-vous que je commence, M. le baron ?

— Ma foi, racontez-nous les mystères de votre hôtel, s'ils sont intéressants.

— Ah ! je le crois !... Ainsi cette chambre où

nous sommes, ainsi cette place qu'occupe le trophée de chasse...

— Eh bien?

— Il s'y passa une aventure qui fait venir l'eau à la bouche, cria l'hôte en éclatant d'un gros rire bien épais.

— Buvez et parlez, nous écoutons... Qu'y avait-il à la place de ce trophée?

— Un lit, du temps de feu mon père, et sous mon règne, vous le voyez, un redoutable emblème.

L'hôte tendit les deux bras vers la dépouille qui surmontait le trophée.

— C'était en 1818, reprit le conteur; je faisais alors mes humanités au grand collége de Brives-la-Gaillarde.

— Eh bien! vous ne mangez plus? dit Perez au vicomte.

— J'ai fini... Cette histoire m'intrigue.

— Messieurs, dit l'hôtelier, cette aventure date du temps de mon très-cher père, qui maniait aussi bien la parole que la poêle, et qui cependant ne l'a jamais racontée, parce que les personnages étaient vivants; aujourd'hui qu'ils sont morts, au diable la discrétion, et vive la joie!

— Il a tout l'esprit de sa cave dans la tête, dit le baron.

— Donc, en décembre 1818, trois voitures menées en poste arrivèrent dans notre hôtel. La première était une chaise et entra dans la cour pendant la nuit; la seconde, un coupé qui dételа de bon matin; la troisième, un briska qui fit son entrée au galop vers dix heures. Dans la chaise, il y avait une jeune femme belle comme les anges, blonde, de taille moyenne, l'œil langoureux et le front romantique; elle était mise comme une princesse, et demanda le plus bel appartement de l'hôtel. On la conduisit ici. Sa femme de chambre nous dit, en anglais, que sa maîtresse attendait son mari, milord Stewart.

Le baron de Certènes pâlit tout à coup, mais les convives ne remarquèrent pas son trouble, et le conteur continua.

— Dans le coupé voyageaient un bonhomme d'abbé (qui n'a pas peu contribué à achalander notre maison, tant il rendait justice à la savante cuisine de feu mon excellent père) et une jeune femme aussi jolie que milady Stewart, sans lui faire tort. L'abbé et sa compagne de voyage se rendaient au château de Verneuil, pour assister aux noces de M. le vicomte de Fontac et de mademoiselle de Verneuil, dont on faisait grand bruit dans le pays.

« Pendant que le prélat disait son chapelet à

l'église, il se trouva pris d'une colique atroce, tomba en défaillance, et le médecin déclara qu'il était empoisonné par des champignons. On le soigna bel et bien, et il en fut quitte pour la peur.

« Pendant le remue-ménage occasionné par cet accident, arriva la troisième voiture, le briska dont je vous ai parlé, et il en descendit un magnifique jeune homme que je crois voir encore, quoique je fusse une espèce de bambin à cette époque. Ce jeune homme demanda milady Stewart, et on l'envoya au n° 5, comme de raison.

« L'abbé, contrarié de ne pouvoir assister au mariage du vicomte de Fontac, dépêcha un courrier au château de Verneuil, et ce fut moi qui me chargeai de la missive. Quand j'arrivai au château, l'épouseur n'y avait pas encore paru; mais en revenant à Artenai, je rencontrai dans l'allée du parc un briska qui arrivait au triple galop avec un postillon tout enrubané. C'était mon homme.

— Quel homme? crièrent dix voix dans l'auditoire impatienté de M. Bénard Athanase.

— C'étaient mes deux hommes, voulais-je dire.

— Il se moque de nous.

— A bas l'historien!

— Ce briska était celui que j'avais vu entrer dans la cour de l'hôtel, et l'épouseur qui arrivait dans cette voiture était ce même magnifique jeune homme dont j'avais tant admiré la bonne mine.

— Lord Stewart?

— Lord Stewart... il y avait deux hommes en lui : lord Stewart et le vicomte de Fontac ; est-ce clair? y êtes-vous?

— Je n'y suis pas, je n'y serai jamais, dit un des chasseurs.

— Silence... Marchez, mon bonhomme, vous parlez comme un gros livre.

— Comme je n'avais pas inventé la poudre en 1818...

— Allez donc, M. Bénard, allez donc, vous nous assassinez...

— Comme je n'avais pas inventé la poudre en 1818, c'est-à-dire que je n'avais pas de malice pour un liard, je continuai ma route, sans me douter de rien. Seulement, je trouvais drôle que le mari de l'Anglaise fût le fiancé de mademoiselle de Verneuil. Le postillon qui ramenait les chevaux me rejoignit bientôt, et nous fîmes route ensemble jusqu'au relais; en cheminant, je lui demandai si c'était bien l'épouseur qu'il avait conduit, et il me dit que oui. Comme nous jasions sur ce chapitre, v'lan! voilà une chaise

de poste qui nous croise filant bon train, les stores baissés, et je reconnais la voiture de milady.

« Lorsque j'arrivai à Artenai, je remis à l'abbé un billet dont mademoiselle de Verneuil m'avait chargé en réponse à sa lettre; et dès que le digne homme l'eut parcouru, il se leva, se fit habiller, commanda des chevaux et fila sur Verneuil comme une hirondelle, promettant mille francs aux postillons s'ils arrivaient au château avant onze heures de nuit. La belle dame qui était venue avec lui resta seule à l'hôtel.

« Je racontai ce que j'avais vu à feu mon excellent père; il m'écouta avec grand soin, me dit que j'étais un imbécile, et m'envoya coucher, en m'ordonnant de ne jamais ouvrir la bouche sur tout cela, jusqu'à nouvel ordre.

« Le lendemain, l'abbé revint avec une mine piteuse, fit monter la belle dame dans sa voiture, et tous deux reprirent la route de Paris. Le vicomte était marié, le curé n'assista qu'au souper de noce.

— Est-ce tout?

— Non pas... Huit ans après cette équipée, j'avais terminé mes humanités au collége de Brives, et j'avais remplacé mon père dans l'exercice de ses fonctions. Un soir que nous causions au coin du feu, il me dit tout à coup :

« — Te souviens-tu, Athanase, de ce qui s'est passé ici, le jour du mariage de mademoiselle de Verneuil avec ce mauvais sujet de Fontac ?

« — Oui, père, un peu.

« — Eh bien ! mon fils, la gazette annonce la mort de ce vilain homme ; il paraît qu'il a été tué dans la guerre du Caucase , et je peux te raconter le fin mot de l'aventure en question.

« Feu mon père me dit alors que j'avais fait preuve d'une rare intelligence en trouvant extraordinaire que le fiancé de mademoiselle de Verneuil fût le mari de milady Stewart. Cette milady était une grande dame de Paris invitée à la noce, qui avait donné rendez-vous au vicomte de Fontac à l'hôtel des Trois Rois, et qui avait été prier pour les deux époux, comme une personne naturelle... Quelle horreur !

— Il est magnifique !

— De sorte que le vicomte s'est marié comme un pacha, ajouta l'hôte en vidant coup sur coup ses deux verres.

— Mais ce n'est pas si bête ! s'écria le baron en riant plus haut que les autres ; c'était mon meilleur ami , ce cher Fontac , il comptait ses conquêtes par douzaines.

— Ah ! c'était de vos amis, M. le baron? dit l'aubergiste ; et la belle blonde, l'avez-vous connue?

— Non.

— Et vous? et vous? crièrent les quinze convives comme un seul homme.

— Je n'ai jamais su son nom.

— Il fait le bon apôtre...

— Messieurs, je vous jure que je ne suis pas plus avancé que vous sur ce chapitre : je ne vous cacherai pas que ma mère était une excellente créature, mais curieuse à faire frémir, et peu chiche de sa langue; or je tiens beaucoup de ma mère, et j'ai fait des pieds et des mains pour découvrir cette milady Stewart n'importe où. Après quelques mois de mariage, le vicomte a été séparé de sa femme; madame de Fontac a quitté le pays, et il m'a fallu renoncer à compléter cette historiette. »

M. de Fontac laissa échapper un long soupir; Perez le regarda avec finesse et lui dit :

— Je vous comprends.

— Et cependant, reprit M. Bénard, j'ai encore quelque espoir d'en venir à bout.

— Ah! bah! contez-nous ça.

— Le bel oiseau nous a laissé de ses plumes, sans s'en douter... Un coin de mouchoir portant un chiffre brodé et une couronne.

— Montrez, montrez.

— Oh! messieurs, ce serait de l'indiscrétion.

— Allez vous coucher avec votre indiscrétion...

— Messieurs, levez vos verres, dit le baron, et s'il refuse d'exhiber les pièces, faisons feu comme sur un traître.

Tous les convives se versèrent du champagne et se tinrent prêts.

— Le mouchoir! demanda le baron.

— Impossible, messieurs, impossible.

— Feu! s'écria M. de Certènes.

Le malheureux Bénard courba la tête sous une pluie de champagne qui l'inonda.

— Et maintenant, reprit le baron, si vous résistez, nous vous enverrons nos verres.

— Ma foi, vous me tueriez... J'obéis.

L'hôte descendit de son trône, ouvrit une armoire, puis un tiroir, puis une cassette, puis une boîte, et en tira un morceau de batiste qui passa de main en main. Chacun put lire les initiales R. F. surmontées d'une couronne de vicomte et entourées d'un cercle noir qui indiquait que le mouchoir avait été brûlé.

— C'est le mouchoir de M. de Fontac.

— Non, dit le baron, il s'appelait Alfred.

Et disant cela M. de Certènes se sentit soulagé du poids qui l'étouffait.

— Est-elle sauvée? demanda Perez à voix basse.

— Je n'y comprends rien, répondit le vicomte, ce chiffre n'est plus le mien depuis longtemps et n'a jamais été le sien.

— Alors tout va bien.

— Ainsi, dit Bénard, vous n'êtes pas plus avancés que moi... et ceci vous apprendra-t-il quelque chose?

— Une jeannette !

— Oui-da, messieurs, une belle jeannette en diamants, encore, ce qui vous prouve que ce n'était pas une pauvresse.

Le bijou passa à la ronde, comme le coin du mouchoir, et arriva jusqu'au baron, qui le prit, l'examina longtemps, devint pâle comme un mort, et le tendit à son voisin, en murmurant :

— Inconnu.

— Eh bien? demanda encore Perez à son compagnon, dont les lèvres tremblaient.

— Elle est perdue, répondit le vicomte; elle est perdue!

— En bon souvenir de l'histoire, je vous achète cette croix, dit M. de Certènes; elle a dû coûter quinze louis; combien en voulez-vous?

— Dame! M. le baron, vous en donnerez ce que vous voudrez, ce sera pour les pauvres. Tout ce qu'on perd leur appartient.

— Prenez donc ces vingt napoléons... Messieurs, l'histoire est assez bonne, ce soir à souper

je vous en fournirai une autre non moins divertissante... quoique je n'aie pas l'esprit de notre hôte. Je vais visiter nos relais, car nous continuons la chasse, n'est-ce pas?

— Oui, mon Dieu ! nous ne pouvons faire chou blanc comme les mazettes de la plaine Saint-Denis.

— Je vous laisse donc à table, gardez un peu de belle humeur pour souper au château. Nous ferons un trente et quarante échevelé... Dans une heure l'assemblée... Le rendez-vous est au fourré Saint-Pierre.

Le baron de Certènes descendit, demanda son meilleur cheval, et partit au galop, suivi de son groom.

Perez ouvrit une fenêtre, regarda les deux cavaliers pendant cinq minutes, et les perdant de vue sur la route d'Orléans, il revint vers le vicomte, et lui dit :

— En route, camarade.

— Où allons-nous? demanda M. de Fontac abattu et découragé.

— Vous n'avez pas oublié le conte de *la Barbe-Bleue,* je pense?

Le vicomte secoua la tête tristement; le ton railleur du Basque ajoutait à sa douleur.

— Eh bien! mon cher ami, *Barbe-Bleue* est sur la route d'Orléans qui galope à fond de

train; sa femme est dans un couvent où elle n'attend pas ce cher époux; nous sommes les deux frères de l'infortunée. En route, vous dis-je, en route!

— Ah! s'écria le vicomte, je comprends, je pourrai donc faire une bonne action dans ma vie... je vous la devrai, à vous!

— Eh! débrinn-bichaïa! quoique contrebandiers, nous ne sommes pas toujours gens de sac et de corde!... Filons...

XII

Le baron de Certènes, après s'être maintenu pendant un quart d'heure au petit galop de chasse, se lança à fond de train, et, comprimant les flancs de son cheval sous la double attaque de ses éperons, il distança bientôt d'une demi-lieue son laquais, moins bien monté que lui.

Les paysans s'arrêtaient à la vue de ce cavalier, noir des pieds à la tête, haut de taille, ferme en selle, et qui franchissait l'espace comme à vol d'oiseau.

Après avoir couru pendant trois lieues, le cheval, écumant, hors d'haleine, l'œil en feu,

les naseaux fumants, perdit de son impétuosité, ralentit sensiblement son allure, et fit entendre un de ces longs soupirs frémissants et sinistres par lesquels ces courageux animaux signalent leur détresse et se plaignent de leurs douleurs.

Le baron relâcha ses deux genoux serrés comme deux étaux, porta le buste en arrière, passa au pas, et flatta l'encolure de son cheval.

— Pauvre Max ! dit-il.

Depuis son départ de l'hôtel, c'était le premier mot qu'il prononçait ; son visage était pâle, morne, ses lèvres glacées ; son regard flamboyait sur ses traits immobiles et défaits, comme l'éclair des tempêtes brille sur le front des ruines qu'il sillonne.

Se retournant pour mesurer la distance qu'il avait parcourue, le baron aperçut son groom au pied d'une côte et fort loin de lui.

— J'ai donc été bien vite ! ajouta-t-il.

Puis il chemina paisiblement jusqu'à ce que son cheval, rafraîchi par ce repos, fût en état de continuer sa course ; alors il repartit d'un galop plus furieux.

Artenai est à cinq lieues d'Orléans ; en moins d'une heure M. de Certènes atteignit la barrière de cette ville, et continua sa course précipitée à travers le long faubourg qui mène à la place d'Armes. Après avoir traversé cette place, il tira

droit vers le pont, le franchit, et tourna à gauche sur la route de Vierzon.

En apercevant une grande maison dont les murailles noires se détachaient d'un massif de tilleuls, le baron jeta un éclat de rire dont il frissonna lui-même, et il enfonça par un mouvement nerveux ses éperons aux flancs de sa monture. Max se plaignit de nouveau, coucha les oreilles, manqua des pieds de devant, s'abattit, et ses regards s'éteignirent sur son maître avec une expression de tendre reproche qui semblait dire : « Que t'ai-je fait ? »

Dans sa préoccupation, le cavalier ne donna pas un regret au serviteur fidèle qui mourait pour lui ; il se débarrassa lestement de ses étriers, et pressa le pas en se dirigeant vers la maison, qui n'était plus qu'à dix minutes de là.

Cette maison, achetée par une communauté religieuse, avait été dédiée à saint Nicolas, dont elle portait le nom, et transformée en un hospice destiné aux voyageurs malades ou blessés. Cet hôpital, enrichi par madame de Certènes depuis qu'elle s'était retirée du monde, c'est-à-dire depuis 1825, était tenu et administré par des dames dégagées, comme la baronne, des liens de la société. Madame de Certènes, étant mariée, n'avait pu obéir entièrement à ses penchants en prenant le voile et en prononçant des vœux ; mais elle

avait eu la pieuse pensée de se vouer au service du pauvre et de l'infirme tout en conservant sa liberté, et de se faire sœur de charité selon son cœur.

N'ayant pas d'enfants et maîtresse de sa fortune, elle en avait fait deux parts égales, l'une pour son mari dont le luxe effréné avait sans cesse besoin d'aliments, l'autre pour Dieu, qui paye les malheureux avec les dons du riche.

Le baron, comme nous l'a appris M. de Nonanville, avait longtemps résisté à la détermination de sa femme ; il traitait de caprices les instances qu'elle renouvelait sans cesse pour fuir le monde; il ne pouvait se résoudre, lui qui avait vécu jusqu'alors dans une douce quiétude conjugale, à se séparer d'une compagne aussi facile, aussi aimable, aussi commode, pour laquelle il n'avait aucuns frais à faire, aucune prévenance à imaginer, aucun compliment à tourner, aucune caresse à forcer; une compagne qui lui laissait, tout à son aise, chiens, chevaux, voitures, livrées, amis, soupers, jeu, maîtresses; et à côté de laquelle il s'était tout douillettement ruiné sans qu'elle en prît la mouche, sans qu'elle en fût simplement contrariée. Pour ce viveur de haute volée, le mariage avait été une association dans laquelle l'homme avait apporté son nom, sa protection et ses revenus; la femme, son cœur, son dévouement, sa grâce, sa beauté, ses rentes et sa vertu. M. de Certènes

était habitué au concert de félicitations que lui attirait sa femme ; partout on vantait les talents et la beauté, la réserve et l'esprit, la charité et la modestie de la baronne.

Nulle femme ne faisait mieux les honneurs de sa maison et ne secondait mieux son mari dans ces fêtes splendides qui ébranlaient et sapaient sa fortune. Aussi cet homme heureux, cet insouciant dissipateur crut-il rêver lorsque sa femme lui annonça, un beau matin, qu'elle désirait vivre dans la retraite et consacrer ses dernières belles années à la bienfaisance ; ce jour-là, le baron se mit à rire franchement et de tout cœur, puis il courut conter la nouvelle à qui voulut l'entendre. Le lendemain, la baronne réitéra sa demande, et son mari la crut folle. Chaque jour même instance, même refus ; mais M. de Certènes s'attrista et négligea tous ses amis ; on ne le vit plus au club, au bois, aux Bouffes ; son médecin le crut malade. Il était malade en effet ; une révolution subite s'était opérée dans son cœur avant de bouleverser ses habitudes. Obéissant à la loi qui régit notre faible et capricieuse nature, le baron s'était épris de sa femme au moment même où elle voulait se détacher de lui. Alors, seulement il apprécia comme autant de trésors les vertus dont il avait à peine tenu compte au devoir ; il contempla, pour la première fois,

avec charme, ce visage angélique, ces yeux voluptueux, ce corps souple et gracieux qui avaient fasciné tant de papillons mondains et qu'il avait été le dernier à remarquer, à admirer. Il entendit avec trouble vibrer cette voix mélodieuse, applaudie dans tous les concerts, et la première fois qu'il l'entendit ce fut pour apprendre qu'il n'était pas aimé! Une clarté brilla tout à coup dans ses esprits, un jet de cette flamme divine qui rattache la terre au ciel, et planera sur l'humanité jusqu'à la fin des siècles, pénétra dans son cœur... Il sentit ce cœur frappé d'un choc violent, et de ce choc jaillit l'étincelle électrique qui nous nourrit, nous dévore, nous fait vivre et nous tue.

Le baron trouva sa femme plus belle que toutes ces malheureuses recherchées et payées par ses brutales passions. En un jour, en une heure, en un instant, il comprit qu'il avait été à la fois le plus riche et le plus aveugle des hommes, et ses yeux ne s'ouvrirent que pour contempler sa ruine et sa désolation. Comme tous ceux qui n'ont d'autre dieu que le plaisir, d'autre fierté que l'orgueil, M. de Certènes avait d'abord compté sur ses propres forces pour ramener la baronne à d'autres sentiments; mais sa suffisance, bientôt vaincue, fut pusillanime dans sa défaite. Il avait toujours attribué la vertu de sa femme, sévère

en dépit des tentations qui l'environnaient, à sa supériorité sur les tentateurs; et il crut, dans sa fatuité superbe, l'emporter sur Dieu lui-même, lorsque Dieu appela cette jeune femme à lui par le repentir.

Alors, l'homme vain et dissipé entreprit courageusement une conquête formidable; il s'efforça de plaire à celle qu'il avait autrefois lassée par ses froideurs. Il fit des prodiges pour sortir victorieux de la lutte, et succomba. Plus ses soins étaient assidus, pressants, multipliés, plus sa femme paraissait résolue et inébranlable dans sa résolution. Il congédia sa fastueuse livrée, réforma ses écuries, sa meute, déserta Paris et s'enferma dans une campagne solitaire, pour se plier aux goûts de sa compagne; sa compagne le remercia les larmes aux yeux, mais ne fut pas satisfaite; elle voulait n'appartenir qu'à Dieu et ne songer qu'à son salut.

Le baron, irrité de tant d'échecs, fit comme les enfants et les impies, il se mit dans des colères furieuses et blasphéma contre la prêtraille qui avait, disait-il, détourné l'épouse de ses vrais devoirs, et l'avait coiffée d'église. A ses sorties violentes madame de Certènes opposait une dignité froide et une douce résignation qui le désarmaient. Poussé dans ses derniers retranchements, M. de Certènes se servit de la loi comme d'un

bouclier, et l'opposa obstinément aux prières de la baronne; il était le maître, on lui devait respect et obéissance, et, loin de le quitter, on devait vivre et mourir partout où il lui plairait de poser sa tente.

Pendant un an que dura cette nouvelle campagne, le baron s'aperçut que sa femme dépérissait à vue d'œil; sa santé s'affaiblissait, ses joues se flétrissaient, son front s'inclinait, et elle ne se plaignait que de ne pouvoir pas mourir dans la paix du couvent et du Seigneur. Comme ses jours étaient sérieusement menacés, M. de Certènes s'avoua vaincu, lui tendit la main, lui donna toute sa liberté, la conduisit jusque sur le seuil de la maison de Saint-Nicolas fondée depuis peu, lui fit des adieux déchirants, et prit la fuite... Le malheureux aimait avec cette chaste passion que la jeunesse verse à flots dans nos cœurs.

Rentré dans le monde, le baron voulut s'étourdir; il se rejeta avec furie dans le tourbillon qui avait emporté ses folles années. Il retrouva ses anciens amis et en fit de nouveaux; il essaya, lutteur intrépide, d'étouffer la sourde pensée qui bouillonnait dans son cerveau. Insouciant et prodigue par calcul, il dépassa, du premier élan, l'étourdi dissipateur dont on avait tant vanté les exploits et les faux triomphes; mais il était arrivé à se ruiner entièrement, sans avoir cessé de souf-

frir un seul instant de la plaie toujours saignante dont son cœur était atteint.

Deux fois, en 1828 et en 1834, le baron était allé à Saint-Nicolas faire visite à sa femme; il l'avait trouvée au chevet des malades et livrée aux plus saintes occupations. Madame de Certènes, dont les vœux étaient comblés, avait pris force et courage, et, quoiqu'elle ne fût plus jeune, son visage, encore beau et toujours noble, n'avait pas vieilli pour son mari. A chaque visite, le baron avait l'intention bien arrêtée de tenter un nouvel effort pour arracher sa femme de sa retraite; mais il n'avait pas osé troubler tant de bonheur; et il était sorti de l'hospice la mort dans l'âme, plus épris que jamais de celle qu'il appelait sa *sainte!* En effet, pour le malheureux, entraîné, sur une pente qu'il maudissait, c'était une sainte que cette femme dont la jeunesse avait été si pure et dont la vie s'achevait si près du ciel.

M. de Certènes, comme Cantelou l'avait appris à Perez, avait été obligé d'emprunter à taux d'usure pour effectuer le premier payement du château qu'il avait acheté près d'Orléans, et où la baronne avait passé une partie de son enfance. Ces deux raisons expliquaient suffisamment l'acquisition ruineuse par laquelle le baron portait un dernier coup à sa fortune.

Arrivé devant la porte de l'hospice, M. de Cer-

tènes saisit la chaîne de secours et la secoua violemment.

Le concierge vint ouvrir et recula de plusieurs pas à la vue de ce cavalier vêtu tout en noir, botté, éperonné, le couteau au côté et le fouet à la main.

— Madame de Certènes, s'il vous plaît? demande le baron d'une voix un peu émue par la rapidité de la course.

— Madame est à ses dévotions, on ne peut pas la déranger dans ce moment.

— Mais on peut l'attendre, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur... sans doute... A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Au baron de Certènes... Veuillez faire prévenir madame de mon arrivée, je suis extrêmement pressé.

— Madame est au confessionnal, il est impossible de lui parler dans ce moment. Si M. le baron veut se donner la peine de passer au parloir, je ne pense pas qu'il attende longtemps.

— Volontiers.

Quand M. de Certènes se trouva seul dans ce froid salon qui ressemblait à tous les parloirs de couvent, de cloître ou de pension, il se promena à grands pas, berçant sa pensée au cliquetis de ses éperons, et il répéta plusieurs fois, coup sur coup :

— Ah ! elle est à confesse... Eh bien, tant mieux, je ne la surprendrai pas !...

Puis il tira de son sein la croix de diamants qu'il avait achetée à l'aubergiste, ainsi que le coin du mouchoir brodé, et contempla ces deux objets avec avidité : tout à coup sa fureur s'apaisa ; deux grosses larmes roulèrent sur ses joues et se perdirent dans sa barbe. Le malheureux, attendri et torturé par ses souvenirs, pleura. Cependant, surmontant cette faiblesse, il se dit tout haut :

— Que suis-je venu faire ici ?

Tout son corps frissonna.

— Soyons grand ! reprit-il ; soyons digne !

Et il se dirigea vers la porte pour sortir. La porte s'ouvrit. Madame de Certènes entra. Le baron resta droit et immobile, comme si ses pieds eussent été scellés au parquet. Il engagea sa main droite sous le revers de son frac, pour cacher la croix et le mouchoir, et de la main gauche il s'appuya au dossier d'un fauteuil.

— Vous êtes bien aimable, mon ami, dit la baronne, d'avoir quitté une partie de plaisir pour visiter une recluse.

— Une partie de plaisir ? interrompit M. de Certènes avec amertume.

— N'êtes-vous pas en habit de chasse ?

— Et de deuil, oui, madame.

— De deuil ! ah ! mon ami, je vous sais encore plus de gré de votre visite : notre famille a-t-elle quelqu'un à pleurer ?

— J'ai à vous parler en secret, Clémence. Voulez-vous que nous passions dans votre appartement ?

— Quand vous voudrez. Mon Dieu ! comme vous êtes pâle et défait ! vous m'épouvantez.

— Oh ! calmez-vous ; ce que j'ai à vous dire vous touchera peu... personnellement. Montons.

— Venez, mon ami, venez... je tremble comme une feuille... qu'allez-vous m'apprendre ?

— Rien que vous ne sachiez ; rassurez-vous.

A ces mots, madame de Certènes regarda son mari avec stupéfaction ; puis elle ouvrit la porte et se dirigea vers l'escalier qui conduisait à son appartement.

Le baron murmura en lui-même :

— J'ai lutté... Dieu le veut !...

Et il suivit en silence.

Madame de Certènes occupait deux petites pièces au premier étage. Les fenêtres de ces deux chambres donnaient sur un jardin et sur la route ; les meubles étaient de la plus modeste simplicité, et les murs étaient couverts de toiles et de gravures dont l'histoire sainte avait fourni les sujets. Parmi les tableaux, on voyait une

Madeleine pécheresse, du peintre Carlo Maratti, agenouillée et ramenant ses cheveux sur son visage pour essuyer ses larmes et se voiler. Sous ce tableau était un prie Dieu portant un livre ouvert.

En entrant dans cette chambre, le baron porta immédiatement ses regards sur la peinture de Maratti ; il l'examina attentivement, et, se tournant vers sa femme, il lui dit avec un sourire contristé :

— Voilà un magnifique original, et vous devez y attacher beaucoup de prix !

— Beaucoup, répondit madame de Certènes en sentant un frisson glacer son cœur ; c'est le seul objet de luxe que vous trouverez ici.

— Il n'est cependant pas tout à fait à sa place, ma chère amie; le péché ne peut pas avoir d'asile chez vous.

— C'est un souvenir touchant de la miséricorde divine, et c'est à ce titre précieux que cette toile m'est chère.

— Après tout, je ne suis qu'un profane; il ne faut pas vous donner la peine de combattre mon opinion; une sainte femme comme vous aura toujours raison avec une pécheur comme moi.

— Vous êtes meilleur que vous ne le voulez paraître, répondit la baronne un peu remise de

son trouble ; donnez-vous la peine de vous asseoir, et causons de ce qui nous intéresse. Je dis nous, car, vous le savez, pour être séparés par le monde, nous n'en sommes pas moins unis de cœur, et tout ce qui vous touche m'est sensible.

— Vous êtes mille fois trop bonne et trop aimable, Clémence... Asseyons-nous.

— Que faites-vous ?

— Je ferme votre porte ; on pourrait nous déranger, nous interrompre.

Le baron donna deux tours de clef à la serrure, vint feuilleter le livre qui était sur la tablette du prie-Dieu, et se rapprochant de sa femme, qui ne put se défendre d'un léger tremblement, il s'assit près d'elle et lui dit :

— Vous lisez là un excellent ouvrage, plein d'enseignements.

— C'est la vie des saints martyrs ; je ne connais pas de lecture plus édifiante et plus consolante.

— Et quel est votre avis sur le martyre, ma chère Clémence ? Pensez-vous que la persécution ayant cessé à peu près partout, les chrétiens modernes soient plus à plaindre que ceux de l'antiquité, en étant privés de la palme qu'arroserait leur sang ?

— Je pense, répondit la baronne de plus en

plus étonnée, que Dieu apprécie nos douleurs morales et secrètes à l'égal des tortures physiques qu'il a couronnées...

— Nous avons la même opinion. Il m'est prouvé qu'on souffre moins par le corps que par le cœur; qu'en un mot, les douleurs morales sont plus hideuses que les tortures physiques.

— Ah! mon ami, seriez-vous malheureux? Confiez-moi vos chagrins, et s'il m'est donné de les adoucir...

— J'ai reçu trois blessures, qui toutes trois m'ont fait entrevoir la mort, interrompit froidement le baron : l'une à la guerre, une balle me traversa la poitrine, j'en souffris comme un damné; l'autre à la chasse, un sanglier m'ouvrit le bas-ventre et me laissa sans connaissance dans un fossé; la troisième en duel, un beau coup d'épée me traversa la gorge. Pour me guérir de ces trois blessures, les chirurgiens me firent passer par l'enfer; j'endurai mort et passion entre leurs mains. Deux mois après avoir été blessé à la guerre, je rejoignais mon régiment; six semaines après avoir échappé, par miracle, aux défenses du sanglier, je chassais le renard en Allemagne; quarante jours après mon coup d'épée, je buvais à votre santé dans un souper splendide; je n'ai pas eu, tout compté, plus de cent vingt jours de malaise, et cependant j'ai,

trois fois, mis les pieds sur le seuil de l'éternité...

— Je ne connaissais pas vos deux dernières blessures, répondit la baronne, et je regrette de ne vous avoir pas donné mes soins.

— Oh! vous avez autre chose à faire, ma chère amie ; votre salut passe avant moi.

Le ton de conversation de M. de Certènes était si différent de celui qu'il avait pris dans ses visites precédentes, que la baronne regarda son mari avec inquiétude; elle craignit quelque dérangement dans son cerveau.

— Or, reprit M. de Certènes en mordant le pommeau de son fouet, j'ai reçu une quatrième blessure, et je n'en suis pas mort, comme vous voyez, quoiqu'elle m'ait frappé au cœur... A cela vous répondrez que j'ai la vie dure, n'est-ce pas?

— Je ne répondrai rien avant d'avoir mis le doigt sur vos plaies, mon ami.

Le baron attacha un regard brûlant sur sa femme, et ne voyant aucune altération dans ses traits, il se dit :

— L'imprudente, elle me brave !

Puis il continua :

— Mon cœur a été frappé le jour que vous avez résolu de passer de votre salon dans cette retraite, et de mes bras dans ceux de la religion. Ce jour-là, le coup que j'ai reçu a été terrible !...

— Hélas! mon ami, interrompit madame de

Certènes, je commence enfin à vous comprendre ; pourquoi revenir, après tant d'années, sur ce sujet qui vous attriste et me peine à cause de vous ?

Disant cela, la baronne reprit toute sa sérénité, son visage s'épanouit.

— Elle ne me comprend plus, pensa le baron en jetant à sa femme un coup d'œil sardonique qui glissa comme le fer d'un poignard jusqu'à son cœur. Le coup que j'ai reçu a été terrible, reprit-il, car j'en ai souffert comme de la rage pendant plus de douze ans.

— Dieu est cependant venu à votre aide...

— Oui, vous l'avez dit, madame, Dieu m'a secouru, car ma blessure est fermée depuis ce matin, s'écria sourdement M. de Certènes.

— Depuis ce matin ?... Par quelle grâce ? Expliquez-vous ! Votre violence me bouleverse.

— Par quelle grâce, demandez-vous ?... reprit froidement le baron ; connaissez-vous ce chiffon ?

Et il présenta le lambeau du mouchoir de madame de Ravenstein à sa femme qui le prit, le regarda au grand jour, épela les deux lettres, tressaillit légèrement en lisant le F, et répondit en le rendant :

— C'est un coin de mouchoir qui ne m'a jamais appartenu, je ne connais pas ce chiffre.

M. de Certènes avait attendu cette réponse

avec une froideur et un calme forcés. Son sang bouillonnait, sa tête était en feu.

— Ah! vous ne connaissez pas ce chiffre... Êtes-vous femme à m'en faire le serment sur le Christ?

— La religion défend de prendre les reliques sacrées en témoignage ; je vous donne ma parole d'honnête femme et de chrétienne que cet objet m'est totalement inconnu.

— Eh bien! à la bonne heure! faisons donc trêve aux courtoisies, et puisque nous ne nous comprenons pas à demi-mots, disons les mots tout entiers. Madame, je vais vous raconter une petite anecdote en très-bon français. Lorsque je vous ai épousée, nous étions fort jeunes tous les deux, vous d'âge, moi de caractère. Longtemps tenu en bride par des parents sévères, ce que je trouvai de plus précieux, de plus doux, de plus réel dans le mariage, ce fut mon émancipation, la libre jouissance d'une fortune magnifique et mon rôle indépendant dans le monde. J'avoue que, pendant les premières années de notre union, je vous trouvai tellement dévouée, tellement facile, douce, conciliante et tolérante, que je vous aimai comme une sœur chérie, et qu'à défaut d'un amour que je n'avais encore ressenti pour aucune femme, je vous vouai une amitié paisible, respectueuse et tendre. Je n'étais cou-

pable qu'à moitié, en préférant les turbulents plaisirs de la chasse, du jeu, du luxe et de certaines débauches, au charme de votre seule compagnie et au bonheur assis entre nous à mon foyer. J'étais entraîné, emporté par de faux amis, je glissais sur ce vernis clinquant du monde et ne trouvais aucun conseil pour m'arrêter. Je jure sur ce crucifix, moi, moi qui n'ai pas vos scrupules religieux, que, jusqu'au jour où vous avez pensé à vous cloîtrer, je vous ai considérée comme la plus noble des femmes et la plus vertueuse des épouses.

— Je n'ai fait que mon devoir, murmura la baronne les yeux baissés, je ne mérite aucune espèce d'éloges.

M. de Certènes sourit amèrement et continua :

— Lorsque vous m'avez témoigné le désir de vous vouer entièrement à une mission de charité, vous savez ce que vos prières ont produit sur moi : le voile épais qui m'aveuglait s'est brusquement déchiré ; j'ai reconnu ma folie, j'ai abjuré mes erreurs ; l'amour le plus pur a germé dans mon cœur, et cette amitié fraternelle que je ressentais pour vous s'est changée en une adoration... Oui, je vous ai voué un culte, et j'ai immolé à vos pieds tous les faux dieux de ma jeunesse idolâtre. Ah ! que de soins ! que de caresses ! que de prévenances ! que d'abnéga-

tion! Je défie l'âme la plus neuve, l'amant le plus passionné, d'être plus ingénieux que je ne l'ai été pour vous toucher, vous attendrir, vous attacher à ma destinée; vous avez été plus inébranlable que ces rochers que battent sans cesse des flots tantôt furieux, tantôt mourants; vous avez refusé de tendre la main à ce pauvre naufragé qui s'abîmait sous vos yeux dans une mer de douleurs, de regrets et d'implacable désolation! Ne pouvant vous gagner à mon amour, je me suis inspiré des plus grands sacrifices, et je vous ai remise moi-même à la garde de Dieu dans cette maison.

— Ce sacrifice vous sera compté, mon ami, dit madame de Certènes visiblement émue, n'en doutez pas.

— Dieu m'est encore témoin, reprit le baron après une courte pause, que je ne cherchai pas à m'expliquer comment la religion, après avoir béni notre alliance, pouvait vous recevoir dans son sein, de mon vivant; je m'accusais de bien des fautes envers vous, et, considérant mon abandon comme un châtiment mérité, l'amour violent que vous m'aviez inspiré se changea insensiblement en vénération. Je ne vous invoquai plus que comme une sainte, comme l'une de ces femmes de vertu sublime qu'a visitées l'esprit divin; l'épouse vertueuse a donc été pour moi,

pendant douze ans, une sainte et angélique créature !

— Il ne faut chercher qu'au ciel ces élus du Seigneur...

— C'est vrai, madame, c'est vrai, interrompit le baron après avoir mordu ses lèvres jusqu'au sang; car, sur la terre, il n'y a que honte et mensonge, hypocrisie et lâcheté.

— Ciel! s'écria madame de Certènes en reculant sa chaise, que dites-vous là, malheureux!

— Je dis que ma vertueuse épouse, ma sainte adorée est une infâme créature, reprit le baron avec impétuosité; je dis que sa piété est un hideux mensonge, qu'elle est lâche, hypocrite et sans âme; je... La voix me manque, madame, écoutez votre conscience, elle achèvera votre portrait.

— Je vous pardonne ce torrent d'injures, M. le baron, et j'obéis, en cela, au seul conseil de ma conscience.

— Vous ne connaissez pas le chiffre brodé sur ce chiffon, m'avez-vous dit... Et ce bijou, le connaissez-vous?

Madame de Certènes regarda la jeannette en diamants que lui présentait son mari, et après l'avoir bien examinée, elle répondit avec calme :

— Je me rappelle avoir perdu, il y a long-

temps, une croix pareille à celle-ci ; mais je ne saurais affirmer...

— Que vous avez entre les mains l'un des bijoux de votre corbeille de noce..., interrompit M. de Certènes ; c'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— C'est juste, j'oubliais que vous avez la vue basse ; ayez la bonté de lire avec soin ce qui est gravé sur l'un des côtés de cette croix... là, à gauche, sur la monture...

— C. C., lut la baronne.

— Très-bien ! Clémence Certènes... Maintenant lisez sur le côté droit.

— 20 mars 1816.

— Connaissez-vous cette date ?

— C'est celle de notre mariage, répondit la baronne sans se déconcerter ; ce bijou m'appartient, je le reconnais maintenant... on me l'a volé... De qui l'avez-vous acheté?

— D'un pauvre diable qui le tient, lui, d'une belle Anglaise aux cheveux blonds, au sourire d'ange, à la voix caressante, et qui se nomme milady Stewart.

— Ah ! s'écria madame de Certènes en fléchissant sous elle et tombant à genoux, pitié, monsieur, pitié !

— Eh bien ! mais qu'avez-vous donc, ma chère

Clémence? Êtes-vous folle de vous laisser choir ainsi? Relevez-vous.

Le baron saisit sa femme par un bras, et, malgré lui, ses doigts convulsivement serrés la meurtrirent.

— Pitié, n'achevez pas! n'achevez pas!

— L'histoire est assez plaisante pour que je vous en régale, ma chère amie, cela fera diversion à la sévère discipline de cette maison; écoutez-moi bien.

— Non, non, je n'entendrai rien.

— Oh! vous m'écouterez, car je le veux et l'ordonne.

Ces mots furent prononcés avec une fureur qui, longtemps concentrée, fit une explosion terrible; puis, se calmant par degrés, le baron continua :

— Cette histoire est toute fraîche dans ma mémoire; j'ai crevé mon meilleur cheval, par galanterie, pour vous la raconter sans retard. Ce matin, je donnais à déjeuner à une quinzaine de mauvais sujets; nous avions chassé le renard depuis le point du jour, et n'avions fait que de fausses battues; nous débouchâmes sur le village d'Artenai... Connaissez-vous Artenai?

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura la pauvre femme.

— Artenai est une bicoque sur la route de

Paris à Orléans et à l'embranchement du chemin qui conduit à Verneuil. Entre deux verres, l'un de nous s'imagina d'appeler l'hôte et de lui demander une chanson grivoise ou un conte graveleux. L'hôte est un brave homme bien élevé, qui nous avoua n'avoir jamais chanté que des romances et appris que des contes moraux. A défaut de conte, cependant, il nous offrit une histoire scandaleuse, et nous dit : « Le 19 décembre 1818... »

— Oh ! tuez-moi, soyez généreux, tuez-moi !

— « Le 19 décembre 1818, vers cinq heures du matin, il nous arriva, dit l'hôte, une chaise de poste d'où descendit une charmante Anglaise nommée milady Stewart. Cette dame attendait son mari, qui arriva quelques heures après. Lord Stewart était un merveilleux jeune homme en tout point. Les deux époux s'enfermèrent à clef et passèrent une demi-journée dans le charme du tête-à-tête. Chose bizarre ! ces tendres tourtereaux, qui étaient attendus au château de Verneuil pour un mariage, ne se mirent en route que l'un après l'autre. » L'auditoire de l'aubergiste expliquait cette singularité par l'une des excentricités habituelles à nos voisins d'outre-Manche, lorsque le conteur nous apprit que milady Stewart avait l'honneur d'être Française et que lord Stewart se nommait le vicomte de Fontac

lequel vicomte, comme vous savez, était le fiancé de mademoiselle de Verneuil qui l'attendait pour marcher à l'autel ; et nous autres mauvais sujets de rire aux larmes, comme bien vous pensez.

Madame de Certènes ne répondit rien ; elle était prosternée la face contre le parquet et priait.

— Milady Stewart n'aurait jamais été connue si elle n'avait eu l'imprudence d'oublier dans la chambre n° 5 de l'hôtel des Trois-Rois le coin de mouchoir que voici, et que le feu a respecté, et cette croix de diamants... Que dites-vous de cette petite histoire scandaleuse?

— Tuez-moi... j'aurais pu tout nier et rejeter ce scandale sur une femme quelconque mise en possession, par hasard, de ce bijou qu'on aurait pu me voler... Mais je n'ajouterai pas le mensonge au crime... Tuez-moi... vengez-vous.

— Le mensonge ne serait pas maladroit, mais il serait inutile... votre pseudonyme vous a vendue... J'ai bonne mémoire, moi, je me souviens d'un charmant épagneul que vous aviez étant enfant, et que vous appeliez Stewart, vous avez de tout temps aimé ce nom anglais.

— Ne me demandez donc plus rien! Vous êtes armé, frappez!... Je le répète... vengez-vous!

— Ainsi, madame, c'était pour échapper à vos

remords, ou pour pleurer votre amant, que vous avez joué cette affreuse comédie... Vous avez dépassé le Tartufe ; après vous être traînée dans la boue, vous vous êtes réfugiée sous l'aile de la religion... Vous avez voulu quitter le monde avec les honneurs de la guerre... Ainsi votre vertu d'épouse, mensonge... Votre vocation pour le cloître, mensonge... Votre repentir, mensonge encore sans doute !

— O mon Dieu ! que votre sainte volonté soit faite !... dit la baronne à voix basse.

Pendant le silence qui succéda à ces mots, le roulement d'une voiture de poste ébranla les vitres qui donnaient sur la route, cette voiture s'arrêta devant l'hospice, et la porte cochère tourna lourdement sur ses gonds.

— Vous voulez que je me venge et que je vous tue? dit le baron froidement. Oui, je vais me venger, car j'ai un compte terrible à régler avec vous.

— Je suis prête, monsieur.

— Et moi aussi, je suis prêt...quoique, comme vous, je ne sorte pas du tribunal de la pénitence, ajouta le baron avec une expression d'indicible amertume.

Alors il tira vivement son couteau de chasse et le passa dans la main gauche.

Madame de Certènes, toujours agenouillée,

ferma les yeux en voyant briller le fer. Le baron fit un pas, souleva brusquement sa femme, et la mit debout sur ses pieds.

— Jurez-moi que vous avez horreur de votre crime et que votre vie s'achève dans les remords, dit-il.

— Sur mon éternité, je le jure! murmura la baronne en regardant le tableau de la Madeleine, les yeux en pleurs.

Un bruit de pas précipités se fit entendre dans le corridor qui conduisait à l'appartement de madame de Certènes, et des coups violents retentirent à la porte.

— Le ciel est juste, dit le baron d'un ton calme, il comble mes derniers vœux.

Et il prit son couteau de la main droite.

Madame de Certènes leva les yeux au ciel et présenta sa poitrine.

XIII

Un quart d'heure après le départ de M. de Certènes de l'hôtel des Trois-Rois, Perez et le vicomte couraient la poste sur ses traces.

— Vous croyez donc que le baron est homme à se venger de sa femme? dit M. de Fontac après un long silence.

— Je ne le crois pas, j'en ferais le pari à coup sûr.

— Et quelle vengeance en tirera-t-il?

Le contrebandier regarda son compagnon en dessus, et répondit :

— Vous ne savez donc pas le conte de *la Barbe-Bleue?*

— Quel homme singulier vous faites! Vous trouvez à rire partout.

— C'est que tout est risible en ce monde.

— Frapper une femme sans défense a toujours été une lâcheté indigne d'un gentilhomme. M. de Certènes est bon gentilhomme.

— Je serais triste comme un bonnet de nuit, ou, pour parler le beau langage, taciturne comme un dieu terme, que vous me désopileriez la rate avec vos maximes. Vous trouvez charmant qu'une femme porte la désolation dans le cœur de son mari, et lui fasse subir le plus sanglant des affronts, sans encourir le plus mince danger. Ce code de chevalerie, mis en honneur par les muguets des sociétés corrompues, est, passez-moi le mot, d'une stupidité grossière; selon vous et vos émules, parce qu'on est gentilhomme, il faut être niais... beau profit!

— Il faut être généreux.

— La générosité dans ce cas est l'épine sous la rose; vous invoquez les sentiments chevaleresques!... Eh! bon Dieu! dans leur temps, les preux, pour être galants, n'en étaient pas moins très-susceptibles à l'endroit que vous savez; souvenez-vous de la fameuse ballade de Raoul de Coucy; les femmes, au moyen âge, jouaient gros

jeu, et leurs échelles de soie les jetaient souvent dans l'éternité; les Orientaux n'y vont pas de main morte, que je sache, et quoi qu'en disent les romanciers, les ménages des chevaliers, des Turcs et des Sarrasins se sont trouvés et se trouvent à merveille de cette brutale sévérité.

— Nos mœurs...

— Vos mœurs! ce sont les femmes qui font les mœurs, comme les hommes font les lois, mon camarade; je ne suis pas assez bon littérateur pour vous citer le poëte qui l'a écrit; or, que dit cette maxime profondément philosophique? Elle résume l'égoïsme du cœur humain. Les hommes, en faisant les lois, se sont institués chefs de la société; ils règnent despotiquement sur le beau sexe, qui se venge à son tour en réglant les mœurs. Ces deux pouvoirs en font de belles! Chacun tire de son côté pour avoir une grosse part au gâteau, et, comme l'esprit est venu aux femmes avec la civilisation, il en résulte que les mœurs de notre siècle sont musquées, raffinées, papillotées, j'ajouterai, mais avec réserve, décolletées. J'aurais à faire sur ce sujet tout un chapitre plus long qu'amusant, mais plein de sagesse. Les hommes ont inventé la poudre, la vapeur, la mécanique et le code civil; les femmes, non moins ingénieuses, mais plus espiègles, ont imaginé *l'homme comme il faut*. Avec ce mot, car c'est un mot, un

tout petit mot, elles font marcher leurs amants et feraient marcher les montagnes; ainsi, le pauvre diable qui a le malheur d'avoir une femme légère ou coupable, pour peu qu'il tienne à la société par quelque bout, serait accusé de mauvaise éducation s'il se fâchait trop fort de certain péché capital... et si l'infortuné est gentilhomme, s'il se montre violent, rancunier... on l'abîme, on l'écrase, on le dégrade comme jadis un chevalier félon!... Et les femmes de rire. Telles sont vos mœurs, messieurs du monde... Quelle tirade! je n'ai jamais tant bavardé pour ne rien dire.

— Vous m'étonnez de plus en plus, mon cher ami, et à vous entendre parler sur toutes choses avec tant d'aplomb, je serais tenté de croire que vous êtes un contrebandier pour rire.

— Vous serez fixé avant peu, n'en doutez pas, sur la réalité de ma profession.

— Ainsi, nous courons après M. de Certènes pour l'empêcher de maltraiter sa femme?...

— Hum! maltraiter..., interrompit Perez, l'expression me semble faible; si nous n'arrivons pas à temps, il la maltraitera à la façon de Barbe-Bleue. Je ne sors pas de cette historiette, en souvenir de ma nourrice, qui la racontait à merveille.

— Oh! monsieur, c'est odieux!

— Bah! le baron est mauvaise tête; il est rude

comme un chasseur et furieux comme un sanglier blessé; gare le coup de boutoir!

— Et quel intérêt prenez-vous à la pauvre recluse? Qui vous porte à la protéger?

— Vous.

— Moi?

— Certainement; ne sommes-nous pas amis à toute épreuve, corps et âme? Si M. de Certènes tue sa femme, n'en serez-vous pas inconsolable, et ne vous accuserez-vous pas de ce crime au fond du cœur? Le remords est un lourd bagage, vicomte; il ne faut pas s'en charger.

M. de Fontac regarda le Basque avec attendrissement; son cœur se gonfla, et il murmura avec une émotion profonde :

— Que ne sommes-nous du même âge! et pourquoi ne suis-je votre ami que depuis hier!...

— Débrinn-bichaïa! mon brave, contez ces sornettes à d'autres; vous auriez mis bas mes conseils comme tous ceux qu'on vous a donnés. L'homme, en prenant place dans le monde, se trouve sur l'embranchement de nombreux sentiers; les uns ont des fleurs, les autres des ronces; les uns montent, les autres descendent; on y rencontre partout des guides, et ces guides sont ou des anges ou des démons. Chose étrange! problème insoluble! ces millions de chemins croisés aboutissent tous au même port, l'éternité, où

chacun doit apprendre si le guide qu'il a suivi était du ciel ou de l'enfer. Vous me croyez un bon génie?... C'est une fiction trop flatteuse pour ma franchise. Je me suis fait contrebandier parce que je n'ai pas de patrie, et qu'étant cosmopolite, j'ai le désir de faire mon commerce en tout pays, sans me soucier de la douane, des gabelous, des rats de cave et autres industriels...

— Idée plaisante! homme prodigieux! dit le vicomte en souriant malgré lui.

— Je ne saurais pas vous dire, plus précisément, si je suis un bon ou mauvais génie, c'est à vous de m'étudier; on ne se connaît jamais bien soi-même... hélas!... Qu'est-ce que cela?... s'écria tout à coup Perez en mettant la tête à la portière. Halte, postillon! Mon ami, dit-il à un laquais monté sur un cheval blanc d'écume et boitant, tête basse, n'êtes-vous pas à M. le baron de Certènes?

— Oui, monsieur.

— M. le baron n'est-il pas en route pour se rendre à l'hospice Saint-Nicolas?

— Ma foi, je n'en sais rien. Monsieur est parti comme si le diable l'emportait; à coup sûr, s'il veut aller loin de ce train-là, son cheval ne le portera pas longtemps; le mien est déferré, fourbu, rendu!...

— En route, postillon, cria Perez, et fouettez

ferme... Vous voyez, mon cher vicomte, que nous n'avons pas affaire à un endormi.

— Nous arriverons trop tard !

— Ce ne sera pas notre faute... Nous sommes à Orléans...

Sur la place d'Armes, Perez demanda le chemin de l'hospice Saint-Nicolas; on ne put pas le renseigner, et il réitéra plusieurs fois ses questions. Enfin, le briska s'élança sur la route de Vierzon, et nos voyageurs rencontrèrent bientôt le cheval du baron qui gisait sur le bord du fossé.

— Mauvais présage, dit tristement M. de Fontac.

— Vous croyez donc aux présages?

— Oui.

— Vous n'êtes pas de votre siècle.

— Pourquoi cela?

— Parce que nous ne sommes ni Hébreux, ni Grecs, ni Romains. Dans ce temps-ci, on ne croit à rien... nous sommes tous des esprits forts... Enfin, nous y voilà.

Le vicomte ouvrit la portière et s'élança sur le pavé.

— Où allez-vous? demanda Perez.

— Pardieu ! vous le savez bien.

— Remontez dans la voiture. Il ne manquerait plus que de vous voir tomber dans cette bergerie. Vous avez été tué dans le Caucase, ne l'oubliez

pas! Sachez au moins faire le mort, puisque vous êtes vivant... J'ai votre procuration, cela suffit.

Au premier coup de cloche, le portier vint ouvrir.

— M. le baron de Certènes n'est-il pas ici? demanda le contrebandier.

— Oui, monsieur, il est chez madame la baronne.

— Conduisez-moi sans retard chez madame la supérieure. Allons, leste, mon brave homme; nous n'avons pas le temps de discourir.

— Mais...

— Mais il me semble que je parle français? Vite et vite, dépêchons.

. . . .

— Madame, dit Perez à la supérieure, conduisez-moi sans retard à la cellule de madame de Certènes.

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous...

— De me connaître, interrompit le Basque, c'est possible, c'est même très-vrai, aussi vais-je vous dire ce qui m'amène ici... Mais je vous l'apprendrai chemin faisant; pour l'amour de Dieu et de votre prochain, pressons le pas, chaque seconde perdue est un crime pour vous, pour moi, pour... Courons, madame, courons.

— Ah! bon Dieu! s'écria la supérieure en escaladant les marches de l'escalier.

On devine que Perez précipita tellement la course, qu'il lui fut facile de garder son secret.

Arrivé devant la porte de la chambre de la baronne, le Basque appliqua l'oreille contre la serrure, entendit parler, et se retournant vers la douairière, il lui dit avec un soupir :

— Nous sommes à temps.

Puis il tourna le loquet, la porte résista ; alors il frappa vigoureusement de ses deux poings ; rien ne bougea... On parlait toujours dans la chambre, mais à demi-voix, et il était impossible de saisir le sens de ce qui s'y disait.

Sur un geste du contrebandier, la supérieure pria d'ouvrir... On ne lui répondit pas. Perez recula de quelques pas, ramassa ses forces, présenta sa large épaule à la porte, et s'élança sur elle.

Voici ce qui se passait dans la chambre de madame de Certènes.

Après avoir pris son couteau de chasse dans la main droite, le baron, voyant que sa femme offrait sa poitrine à ses coups, lui jeta un regard de pitié dédaigneuse, et, marchant à reculons, il appuya un pied contre la porte, et dit avec calme, presque à voix basse :

— Puisque vous sentez l'affreuse torture du

remords, madame, je me trouve suffisamment vengé et bénis Dieu. Quand j'ai quitté Artenai, j'avais la rage dans le cœur et je voulais vous tuer... Ce dessein n'était pas digne d'un gentilhomme; j'aurais moi-même flétri mon nom, ce nom que vous deviez porter sans tache et que vous avez déshonoré. Vous êtes mon bourreau, vous avez empoisonné ma vie, vous l'avez condamnée à la honte, vous avez commis un crime devant Dieu et la loi... Pour votre châtiment, je vous pardonne et ne vous laisse que le désespoir et les souvenirs vengeurs. Croyez-vous que ma douleur serait satisfaite si je plongeais ce fer dans votre sein? Non! vos souffrances seraient finies, les miennes seraient ravivées, plus terribles, plus odieuses... Vivez longtemps, honorée, bénie par les hommes; respectée, vénérée sur la terre, vous n'échapperez pas à l'œil de Dieu, qui compte vos péchés; celui que je vous pardonne, moi, est un péché mortel... Vivez, vivez longtemps!...

— Au secours! au secours! cria la baronne.

La porte, ébranlée par un choc épouvantable, plia, se rompit et vola en éclats. Perez trébucha, entraîné par son élan, jusqu'aux pieds de madame de Certènes, qui se jeta à ses genoux.

— Ne craignez rien, madame, dit le contre-

bandier. M. le baron, rendez-moi cette arme.

Le visage du Basque était animé, une résolution magnifique d'audace et d'énergie relevait le caractère déjà si noblement dessiné de cette belle physionomie. Il avait couvert de son corps celle qu'il voulait protéger.

Un grand nombre de dames de charité, quelques malades, des employés de la maison, étaient accourus au bruit, et ces âmes paisibles frissonnaient d'épouvante à la vue du fer qui brillait dans les mains de M. de Certènes ; la supérieure s'était agenouillée près de sa sœur demi-morte.

Le baron regarda d'un œil calme et doux ceux qui l'entouraient ; sa bouche, souriant sans fiel, sans haine, sans colère, laissa échapper ces mots, qui tombèrent comme des gouttes de sang dans le cœur de madame de Certènes :

— Puisque vous persistez à vivre loin de moi, ma chère Clémence, et que mon amour vous détourne de l'amour de Dieu... ne vivez que pour lui.

Et sa main, plus rapide que la pensée, enfonça le large couteau dans sa poitrine... Il tomba! sa chute fut accompagnée d'un long cri d'horreur jeté par les assistants.

Madame de Certènes se précipita sur le corps de son mari, éperdue, muette et glacée de terreur.

Le baron tourna vers elle sa bouche expirante, et lui dit :

— Ma volonté suprême est que vous viviez longtemps, afin de prier pour moi, pauvre pécheur ; je demande pardon à Dieu et aux hommes... conservez l'honneur de mon nom... les mourants sont toujours obéis !...

Ces paroles avaient une signification imposante pour la malheureuse femme, qu'elles condamnaient au silence et au fardeau du repentir ! En achevant de les prononcer, M. de Certènes regarda encore son entourage, et tout à coup ses yeux presque éteints se ranimèrent et lancèrent des flammes... Ils avaient rencontré dans le cercle des témoins de son agonie un homme qui s'était dressé devant lui comme un fantôme.

La main du mourant saisit encore l'arme sanglante qui était à sa portée... mais elle frémit en s'y posant, et l'âme du gentilhomme s'exhala dans un soupir, dans un sanglot !

La mort respecta la dernière pensée de sa victime, car cette pensée demeura lisiblement écrite sur la face inanimée du baron.

M. de Certènes avait reconnu le vicomte de Fontac et lui avait voué, en expirant, toute sa haine et tout son mépris.

Dans la préoccupation où étaient les témoins de cette horrible scène, ils n'avaient pas remar-

qué la présence du vicomte. Perez et madame de Certènes s'étaient penchés sur le cadavre pour y chercher encore quelque espérance. M. de Fontac fendit le cercle qui le séparait de ce groupe, et se mit à deux genoux. La baronne leva sur lui ses yeux en pleurs, et, fidèle aux volontés de son mari, elle ne poussa pas un cri, ne trahit aucune émotion nouvelle; mais, se prosternant, elle trempa ses lèvres dans la plaie sanglante, étendit la croix de son chapelet entre le mort et le vicomte, se faisant ainsi un redoutable rempart du symbole de la souffrance divine, et elle s'évanouit.

De grosses larmes sillonnaient les joues du vicomte atterré. Perez, remarquant l'étonnement que produisait sur les assistants cette scène muette, saisit M. de Fontac par un bras, l'enleva dans ses mains puissantes et l'entraîna hors de la chambre en disant :

— *C'était son meilleur ami.*

Tout le monde s'inclina. Le contrebandier soutint le vicomte jusqu'à sa voiture, y monta après lui, et cria au postillon :

— Route de Bordeaux.

M. de Fontac demeura plongé dans un morne et douloureux silence. Perez respecta cette douleur pendant la première poste; prenant enfin la parole, il dit :

— Voilà une magnifique occasion de suivre mes conseils.

— Quels conseils?

— Ne vous ai-je pas récité de belles tirades sur le temps qu'on perd en songeant au passé?

— Hélas ! est-on maître de sa pensée?

— Sans nul doute ; ce sont les faibles cervelles qui se croient obligées de rêvasser sur telle ou telle idée , parce que cette idée leur vient. Écoutez encore ceci : le lion, le tigre sont nés armés de dents et de griffes ; l'aigle a des serres; la vipère darde son venin mortel ; le poisson a ses écailles ; la fourmi elle-même est providentiellement pourvue pour l'attaque et la défense ; l'homme nu n'a que ses dix doigts , et serait infailliblement dévoré par les autres animaux, si Dieu ne lui eût donné l'intelligence : telle est l'arme puissante avec laquelle il a entrepris et achevé la conquête de la nature entière. A l'aide de son intelligence , l'homme s'est fait le roi de la création sur laquelle il règne absolument ; il est résulté de cette longue souveraineté une soif de commandement et de tyrannie qui se trahit dans tous les actes de la vie humaine. Après avoir tout asservi à sa domination, l'homme , n'ayant plus d'ennemis, ne devait-il pas raisonnablement s'asservir à lui-même ? C'est ce qu'il a fait. En suivant rigoureusement ma thèse , vous arrive-

rez à conclure avec moi que de cette bataille livrée entre l'esprit et la pensée ressort la catégorie des honnêtes gens. Qu'est-ce qu'un honnête homme? C'est un individu dont le cerveau est muni de bonnes et de mauvaises pensées; une lutte a lieu dans ce cerveau entre le bien et le mal, le bien triomphe, d'où l'honnête homme. Vous voyez que je paraphrase la maxime d'un grand sage : « *Notre plus belle victoire consiste à nous vaincre nous-même.* » Il est si difficile de dire quelque chose de neuf dix-huit siècles après Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il faut bien rabâcher quelquefois. D'ailleurs, les bonnes pensées qu'on répète sont comme les vieux habits qu'on retourne, elles peuvent encore servir.

— Où en voulez-vous venir, mon ami? demanda le vicomte, qui écoutait à peine.

— Je veux arriver à vous endormir, voilà pourquoi je parle sans tousser.

— Vous n'y parviendrez pas.

— Rien n'endort comme un bruit monotone, et je mets mon discours au même rang que le murmure des eaux courantes, le sifflement du vent et le tic tac des moulins. Vous avez grand besoin de dormir pour oublier votre dernière aventure, et je reprends mon raisonnement : les hommes qui ne font pas ce qu'ils veulent d'eux-mêmes sont des hommes manqués; ceux qui se

gouvernent tyranniquement sont achevés. Laissons les caprices aux femmes; ces charmants petits êtres vivent au jour le jour, et gaspillent les jouissances de la vie, comme des enfants lâchés dans un parterre en saccagent les fleurs. Nous autres, nous devons avoir une pensée fixe et la suivre sans nous détourner, la suivre nuit et jour ardemment, sans faiblesse, sans regrets. S'il nous arrive d'arrêter notre esprit sur un incident étranger à notre pensée unique, il faut tancer vertement cet esprit paresseux et le pousser en avant, comme un intrépide cavalier pousse son cheval dans l'espace; tel que vous me voyez, si je m'étais mis en tête d'être roi, il est probable que mon ambition serait couronnée; et s'il m'avait pris la fantaisie de jeter les Pyrénées dans l'Océan, au lieu de vous conter ici des balivernes, j'aurais la pioche en main sur le pic du Midi.

— Malheureusement je n'ai plus aucune ambition, aucun désir; le dernier drame de ma vie vient d'être joué!

— Je ne me paye pas de cette monnaie, mon camarade, car je connais le cœur humain. Souvenez-vous de votre jeunesse et de vos serments d'amour. Nous passons notre vie entière à faire de belles promesses à nos amis, à nos maîtresses et à nous-mêmes : au moment où nous jurons,

nous ne pensons guère à fausser notre parole, mais le temps nous amène tout doucement aux plus effrontés mensonges. Ainsi vous me dites que vous n'avez plus d'ambition... A d'autres, mon cher, à d'autres! Quand nous serons arrivés à Blois, vous aurez le cœur moins gros qu'à présent; à Poitiers, nous déjeunerons bien ou mal; à Angoulême, nous parlerons de la pluie et du beau temps; à Bordeaux, vous sourirez, mais tristement; à Bayonne, vous penserez beaucoup plus à madame la vicomtesse de Fontac et à vos enfants qu'au pauvre baron de Certènes; à Urdach, vous songerez à vendre du sucre, du chocolat, de la cannelle et des hommes.

Le vicomte regarda le contrebandier d'un air hébété; celui-ci continua :

— Toutefois, comme je suis votre ami et prêt à tout sacrifice en cette qualité, je veux bien vous faire plaisir, c'est-à-dire perdre un peu mon temps, en vous parlant de ce qui vous occupe. De quelle fatale fantaisie avez-vous été pris en venant assister à l'agonie de M. de Certènes? Pourquoi n'êtes-vous pas resté dans la voiture, comme je vous l'avais recommandé?

— Je n'y tenais plus... J'ai entendu pousser des gémissements dans la cour; j'ai cru le crime consommé; et, me précipitant au hasard, je suis arrivé... trop tard.

— Pardieu ! si vous fussiez arrivé plus tôt, vous eussiez causé un bel esclandre.

— Pourquoi cela?

— Parce que le baron vous aurait tué avant de se donner la mort, et que vous auriez, par là, empêché ce noble et brave gentilhomme de commettre une action sublime, la plus belle action qui se soit commise de mémoire d'homme... outragé !

Le vicomte regarda de nouveau Perez avec stupéfaction.

— Voici le fait, reprit le Basque. Lorsque je suis entré, par effraction, dans la chambre où le baron et sa femme étaient enfermés, M. de Certènes avait son couteau de chasse à la main, et comme je le sommais de se désarmer, il dit d'une voix ferme : « *Puisque mon amour vous détourne de Dieu, ma chère Clémence, et que vous persistez à ne pas vouloir me suivre... vivez pour Dieu!* » Et il se frappa... Vous savez le reste.

— Et le baron n'a pas livré sa femme au mépris, à la honte, en l'accusant devant tous?

— Le baron a sauvé son honneur en se taisant... mais le coup qu'il s'est porté a rencontré deux cœurs : l'un est mort sans beaucoup souffrir, l'autre souffrira toujours d'une blessure incurable, car le remords est entré dans ce cœur et le tuera lentement.

— Ah ! je comprends maintenant les derniers mots du mourant... Ce pardon, cette exhortation à vivre longtemps...

— Mots terribles ! la malheureuse femme n'est pas veuve, car elle est unie jusqu'au tombeau avec un spectre sanglant et courroucé...

— Oh ! grand Dieu ! grand Dieu ! Et moi ! et moi !

— Vous?

— Ne l'aurai-je pas sans cesse sous les yeux, ce spectre?

Le contrebandier regarda les eaux jaunes de la Loire et siffla son fandango favori.

— Ah ! Perez, murmura le vicomte d'un ton de doux reproche.

— Que diable voulez-vous, mon ami ! Vous avez juré de fausser mon caractère, je me défends de vos attaques comme je puis ; vous avez le fond mélancolique, moi je l'ai gai ; vous soupirez, moi je siffle... Chacun son genre et son plaisir.

— Mais ma mélancolie n'est-elle pas toute naturelle ?

— Elle n'a pas le sens commun.

— Ne serais-je pas un homme sans cœur, si je n'étais en proie à la plus déchirante agitation ?

— Vous ne seriez pas ce que vous êtes, un enfant et un fou tout à la fois.

— Ma vie n'appartient plus qu'au repentir.

— Faites-vous chartreux. Au lieu d'aller à deux lieues de Miguelgorry, où sont vos enfants et votre femme, allons à trois lieues de Grenoble, où sont les disciples de saint Bruno.

— Ah! vous avez un cœur de fer, et cependant vous êtes bon.

— C'est la tête qui est de fer… quant à mon cœur, je ne le connais pas.

— Vous me combattez victorieusement en toute discussion.

— J'ai fait quelques études pour le barreau, je suis une espèce d'avocat.

— Toujours rieur.

— C'est un parti pris, je suis devenu entêté à force de vendre des mules.

— Et où avez-vous pris tout votre esprit?

— Pour être bon contrebandier, il faut avoir le visage de l'homme, la finesse du renard, la malice du singe; mes flatteurs disent que j'ai tout cela.

— Ce pauvre baron! quel noble caractère! quel gentilhomme! quelle perte!

— Ah bah! il était ruiné et n'avait pas un an à vivre.

— Pourquoi cela?

— Parce que je l'aurais racolé l'hiver prochain pour don Carlos ou Christine à son choix.

— Et après?

— Après, il se serait fait tuer pour un roi ou une reine. Il a donc bien fait de mourir pour son propre compte... Cela caresse toujours un peu l'amour-propre.

— Et la malheureuse Clémence?

— Elle vous devra le paradis.

Le vicomte leva des yeux stupides sur le contrebandier qui ajouta :

— Vous ne me comprenez pas?

— Non.

— Sans vous, madame de Certènes ne porterait pas la croix du repentir; plus cette croix est lourde, plus on marche d'un pas solide vers le séjour de gloire éternelle. Ceci n'est vrai qu'en morale, bien entendu, car en physique ce serait absurde et contre la loi de la pesanteur.

— Je me tais, vous me fermez à jamais la bouche.

— Autre sornette... Nous voici à Blois... On y dîne comme à Paris... Avez-vous faim?

— J'ai le cœur sur les lèvres.

— Mauvais ragoût... n'importe, mangez-le, et n'en parlons plus.

XIV

Par une matinée radieuse, au moment où le soleil dépasse le sommet des montagnes basques, une lourde berline menée par quatre forts chevaux soulevait la fine poussière de la route de Dax à Bayonne. Cette voiture contenait quatre voyageurs; un domestique était sur le siége de devant; une femme de chambre en chapeau et l'ombrelle à la main se renversait sur l'arrière-siége, comme une marquise dans sa calèche.

Lorsque la berline fut arrivée sur le plateau qui domine la petite ville de Saint-Esprit, qui n'est, à vrai dire, qu'un faubourg de Bayonne,

une tête blanche et un peu branlante s'avança hors de la portière, et une douce voix bien connue du lecteur pria le postillon d'arrêter.

— Quoique je sois vieux à faire peur, ma mie, dit M. de Brionne (car c'était lui), je suis plus curieux qu'un enfant, et ce serait péché que de ne pas s'arrêter ici.

— Faites-vous descendre, mon père, répondit madame de Fontac, je vous attendrai... Ma chère Hélène, donnez le bras à notre ami.

— J'ai dit une sottise, pensa l'abbé, et j'en dis cinquante par jour... J'oublie sans cesse le pauvre aveugle.

— Ma mère, pourquoi n'accompagneriez-vous pas M. l'abbé? demanda Gaston. Il n'écoute que ce qui est bon, et ne doit être curieux que de ce qui est beau...

— Mon enfant, interrompit M. de Brionne, j'aurais désiré voir le paysage qui se déroule devant nous; mais il n'en vaut guère la peine... Bon! pensa encore l'excellent homme, je rachète une bévue par un mensonge... Jolie besogne!

— Ma mère, descendons de voiture, cela nous reposera, et nous jouirons tous de la vue dont fait fi notre mentor.

— Cher enfant, je ne veux pas me donner un plaisir sans toi... et tout beau spectacle m'attriste à côté de mon aveugle bien-aimé.

— Mes yeux sont au moins aussi bons que les vôtres, et j'ai l'espoir qu'ils sont aussi beaux... Regardez-les.

Disant cela, Gaston se tourna vers Hélène, qui baissa la tête en rougissant, et il ajouta :

— Mademoiselle m'a tout montré dans notre voyage, et j'ai tout vu; elle sera complaisante jusqu'au bout, n'est-il pas vrai?

Les voyageurs descendirent de voiture, s'avancèrent sur le glacis de la citadelle qui couvre Bayonne, et s'arrêtèrent devant l'un des plus splendides tableaux qui soient sortis des mains du Créateur.

Quelques mots pour expliquer les différentes situations d'esprit des futurs châtelains de Miguelgorry.

Madame de Fontac avait un double but en s'éloignant de Paris; elle voulait fuir un monde qui lui rappelait de funestes souvenirs, d'irréparables malheurs, et elle voulait protéger la faible santé de son enfant, en l'exposant, comme une fleur délicate, aux rayons du doux soleil, au souffle pur des brises qui caressent, dans les vallées basques, un printemps éternel.

En allant chercher l'abbé de Brionne au fond de sa retraite, la vicomtesse avait une double pensée. Elle désirait donner ses soins au noble et bon vieillard qui avait béni son enfance, elle

désirait lui rendre, en tendresses filiales, tout ce qu'il avait fait pour son bonheur ; mais elle avait également songé au charme qu'aurait pour son fils cette compagnie d'élite, aussi intéressante qu'aimable. Elle savait que M. de Brionne était une créature privilégiée de Dieu ; que chez lui, la piété, la finesse, la grandeur, l'esprit, le savoir allaient de pair. En donnant le meilleur des amis à Gaston, la mère prévoyante et tendre lui donnait le meilleur des maîtres.

Madame de Fontac ne connaissait Hélène que par les lettres de l'abbé ; mais l'abbé, qui avait pris à cœur de mentir sur le compte de sa fille adoptive, s'était bien gardé de révéler le secret que Marceline Keller aurait désiré enfermer dans sa tombe. Hélène, pour M. de Fontac comme pour elle-même, était orpheline ; son père et sa mère étaient Alsaciens et anciens amis du chanoine.

L'abbé de Brionne s'était peu à peu remis de l'effrayante secousse qu'il avait ressentie en apprenant le véritable nom de M. de Nonanville. L'histoire de sa jeunesse, qu'il s'efforçait d'oublier, lui avait été brusquement rappelée par l'apparition du marchand d'hommes ; et, pendant les premières heures du voyage, il s'était appliqué à chasser ce qu'il appelait ses *revenants*. La nature de cet homme de bien

était si parfaite, qu'elle avait facilement pris le dessus, et le chanoine n'était pas à moitié route de Bordeaux, qu'il avait repris toute sa sérénité, son humeur égale et joyeuse, récompense envoyée du ciel aux âmes des justes.

En arrivant à Bayonne, le bon vieillard s'abandonnait sans réserve à son bonheur ; il se voyait entouré d'amis, et comptait sur la société de madame de Fontac et de son fils pour distraire Hélène des préoccupations inséparables de son âge et de sa position.

Hélène et Gaston avaient noué, pendant la route, les premiers liens d'une affection fraternelle. Ces deux nobles enfants, si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer, avaient eu le temps de lire au fond de leurs cœurs les pages enivrantes de ce beau livre écrit tout entier de la main des anges, et qui ne s'ouvre que pour la jeunesse candide et généreuse. Hélène ressentait pour Gaston un sentiment de tendre pitié qui la rendait souvent pensive, et glissait dans son cœur virginal de suaves émotions qu'elle caressait avec innocence.

Élevée dans toute l'angélique pureté du christianisme, l'orpheline voyait des frères dans tous les hommes, et la grande famille humaine avait droit à son amour, à son dévouement, à ses devoirs. Le jeune aveugle était donc pour Hélène

un frère malheureux et souffrant, et, à ce titre, elle le chérissait, comme une mère vertueuse chérit avec prédilection le moins beau, le plus débile, le plus à plaindre de ses enfants

Gaston écoutait parler l'orpheline, et son cœur se gonflait au son de cette voix harmonieuse qui ébranlait son être et charmait ses esprits; si les yeux de l'aveugle se fussent tout à coup remplis de lumière, les pompes de la nature n'eussent pas été pour eux plus nouvelles que ne fut nouveau, pour son cœur, le sentiment qui s'y glissa.

Sans cependant chercher à définir ses sensations, il les adorait, il aimait Hélène comme on aime les anges, sans les voir autrement que dans nos rêves; il comprenait que son malheur lui avait mérité la consolante affection de l'orpheline, et il bénissait son infirmité avant de songer à s'en plaindre.

Ainsi, madame de Fontac et l'abbé de Brionne étaient tout entiers à leurs espérances, et pleins de sécurité sur le sort des deux beaux enfants qui les accompagnaient, tandis que ces enfants, attirés l'un vers l'autre par un sentiment mutuel d'affectueuse compassion, et sans doute par la voix du sang, s'aimaient sans se douter qu'il existât d'autre amour que celui du prochain.

L'abbé donnait le bras à Hélène, madame de Fontac tenait son fils par la main. Les quatre

voyageurs s'étaient arrêtés au point culminant des glacis, et faisaient face à la ville. Émus par la splendeur des merveilles qu'ils contemplaient, M. de Brionne et la vicomtesse abandonnèrent les jeunes gens à eux-mêmes, et se communiquèrent leurs observations.

— Oh ! M. Gaston, disait Hélène à demi-voix, votre mère avait raison, nous sommes méchants de venir ainsi admirer tant de beautés, tandis que vous souffrez de notre extase.

— Vous me croyez donc plus égoïste que vous n'êtes méchants?

— Dieu m'en préserve !... c'est de toute mon âme que je vous plains. Tenez, je voudrais être aveugle à votre place, et que vous vissiez tout ce que je vois.

— Merci, mademoiselle, répondit Gaston avec feu.

Puis il ajouta tendrement :

— Il ne tient qu'à vous d'animer mes regards, de charmer mes yeux.

— Oh ! parlez... Mais vous vous plaisez à me railler, et ce n'est pas bien.

— C'est à vous de parler, au contraire, je vous écoute : dites-moi toutes les merveilles que vous contemplez, faites-moi une belle copie de ce tableau magnifique, et je gage que la copie sera au-dessus de l'original.

— Ce n'est pas très-chrétien ce que vous dites là.

— Je loue en vous le chef-d'œuvre de la création, mademoiselle... En quel lieu sommes-nous?

— Nous sommes en face de Bayonne et sur un glacis de la citadelle qui commande la ville.

— C'est un bel ouvrage de Vauban, dit-on, et Bayonne est citée comme une excellente place de guerre.

— Nous voyons à notre gauche, continua Hélène, deux riches vallées, sillonnées par deux belles rivières et couvertes d'un manteau de verdure et de fleurs. Sur ce manteau brillent, aussi loin que peut s'étendre la vue, des maisons, des châteaux, des villages, dont les blanches murailles reflètent les feux du jour. Derrière ce pays qu'on dirait habité par des fées et des génies, s'élèvent de hautes montagnes, dont les cimes échancrées sont couronnées de neige.

— Ces rivières que vous voyez sont l'Adour et la Nive, interrompit Gaston; la première a inspiré de grands poëtes, et la ballade est née sur ses rives charmantes; la Nive, pour être plus modeste, n'est pas moins poétique; elle roule des eaux limpides et traverse le vaillant pays des Basques. J'ai entendu vanter souvent les sites que vous admirez; mais jamais voix

plus douce ne m'a fait regretter la lumière... Continuez, de grâce, en suivant ces monts superbes de la France et de l'Espagne. Que voyez-vous à votre droite?

— A droite, reprit Hélène un peu troublée, mais charmée du compliment qu'elle venait de recevoir, je vois la mer unie comme un lac et brumeuse à l'horizon. Ces deux oppositions font un effet magique : là, les montagnes orgueilleuses couvertes de forêts et de rochers; ici, la mer calme et endormie par ses flots que frise un souffle de vent.

— Amie, dit le jeune aveugle, quel imposant spectacle! Ne vous semble-t-il pas que le génie de Dieu plane sur cette immensité? Tout ce que vous me dépeignez se reflète sur mon âme comme sur une glace; et, si émerveillée que soit votre vue, le cadre de ce qu'elle embrasse s'élargit encore pour moi. Ainsi, je vois comme vous le ciel bleu dont vous m'avez parlé, les vallées ombragées, les rivières sinueuses, les monts géants, la mer avec ses horizons nuageux et trompeurs, je vois tout cela; mon imagination, guidée par vos yeux, dépasse encore la réalité. Je ne regarde cependant que dans mon âme.

— L'âme est le miroir divin, répondit Hélène, et la nature entière est aux ordres du Créateur; voilà pourquoi vos yeux voilés ont plus de puis-

sance que les miens. Entre la ville et la mer, j'aperçois un large fleuve chargé de navires.

— C'est encore l'Adour.

— Ce fleuve se jette dans la mer entre deux forêts de pins qui s'allongent, à droite et à gauche, sur une vaste étendue ; je rencontre, en suivant la côte, un grand village d'où s'élève un beau phare.

— C'est Biaritz, gai séjour des baigneurs, dit-on.

— Mais je m'étonne de vous trouver si bien instruit de toute chose, interrompit la jeune fille ; où avez-vous pris le temps de vous instruire aussi complétement?

— J'ai donné à l'étude tout le temps que j'aurais donné aux caprices de mes yeux si je n'étais aveugle ; voilà mon secret.

— C'est ainsi qu'il a compromis sa santé, pensa Hélène en soupirant.

Et elle continua de passer en revue les miracles vivants qu'elle contemplait.

Le visage de Gaston s'animait pendant qu'Hélène parlait. Ce visage d'une rare distinction, d'une délicatesse achevée, reproduisait les sensations de l'âme et s'éclairait de toutes les lueurs de l'inspiration.

C'était une scène touchante, digne des pinceaux d'un grand maître, que cette double extase

du pauvre aveugle et de son guide devant l'un des chefs-d'œuvre de la création.

L'abbé et madame de Fontac avaient depuis longtemps détourné leurs regards du panorama magnifique pour les porter sur leurs enfants.

— Qui de vous deux s'amuse le plus? demanda M. de Brionne, charmé par ce petit tableau plein de fraîcheur et de chaste poésie.

— Ma foi, répondit Gaston, je n'ai jamais été à pareille fête... Seigneur Dieu ! ma mère , que tout cela est grandiose et beau !

— Mon cher enfant, tu me navres en parlant ainsi.

— Je vous garantis que ma curiosité est satisfaite et que je peux parler des vallées de l'Adour et de la Nive comme si je les avais vues.

— Entrons donc à Bayonne, dit le chanoine, puisque, tous les quatre, nous avons un péché de plus sur la conscience.

— Lequel? demanda Hélène.

— Nous sommes quatre curieux, et c'est fort mal... Partons-nous, ma chère Marie?

La berline descendit la côte, traversa Saint-Esprit et entra dans Bayonne par le grand pont de bateaux jeté sur l'Adour.

Après avoir pris leur repas (madame de Fontac, pour ne pas gêner son vénérable ami , lui avait laissé , durant tout le voyage , le soin de

régler les heures et le service de la table, soin dont il s'était acquitté avec ce même zèle et cette même entente qu'il mettait dans tous ces emplois); après leur repas, donc, les châtelains de Miguelgorry parcoururent un peu la ville, se promenèrent dans ces magnifiques *allées marines* qui bordent l'Adour et sont le plus gracieux ornement de Bayonne; puis ils reprirent la poste, sortirent par la porte d'Espagne et roulèrent sur la route pittoresque qui mène à Cambo et aux villages basques.

Cette route longe les bords de la vallée de la Nive, vallée fertile où les hameaux et les maisons de plaisance se touchent par leurs jardins. Après avoir couru pendant près de deux heures, la berline tourna une large avenue plantée d'ormes et de tilleuls, au bout de laquelle on apercevait le front du château de Miguelgorry. Un parc anglais savamment dessiné enveloppait le château. et ses dernières allées fleuries, feuillues, sablées et capricieuses, venaient tomber sur la route, dont un simple fossé, revêtu de haies vives, le séparait.

Madame de Fontac, en entrant chez M. de Nonanville, à Vitremont, avait conçu une idée peu favorable de l'état où serait Miguelgorry : elle se préparait à faire venir un architecte pour jeter bas des murs entiers et nettoyer en quelque

sorte les écuries d'Augias. Quel fut donc son étonnement de trouver une habitation toute de luxe, coupée, distribuée avec un goût exquis, et entretenue avec un soin minutieux!

Les meubles que la vicomtesse avait commandés en passant à Bayonne arrivèrent dans l'après-midi, et ce fut en se livrant aux élans de la gaieté la plus franche que les quatre voyageurs s'installèrent dans ce que l'abbé appela son dernier bivac.

— Pourquoi votre dernier, mon père? demanda Hélène.

— Parce que, dès demain, ce château qui me plaît fort, mon enfant, sera pour moi un camp, un vrai camp retranché d'où je ne sortirai que pour aller à Dieu... Il me semble que j'ai l'âge des vétérans ; est-ce vrai, Gaston?

Gaston, heureux désormais partout où il habiterait près d'Hélène, accueillit la question du chanoine avec un délicieux sourire, et répondit :

— C'est-à-dire, mon bon père, que vous êtes assiégé dans ce camp, et que, s'il vous prenait fantaisie de faire une sortie, nous vous ramènerions tambour battant.

— Vous en êtes bien capables, mes chers agneaux; aussi ai-je à tout jamais déposé les armes : comme les vieux guerriers, je vais me

délasser en cultivant les fleurs, ajouta-t-il en tapotant la joue de l'aveugle.

Trois jours après leur installation , les habitants de Miguelgorry avaient réglé leur temps de manière à ne pas perdre un instant de cette vie que nous ne gaspillons que trop souvent, comme si elle devait être bien longue. Chacun de nos quatre personnages était heureux, et, comblé dans ses vœux, ne désirait pas vieillir. Combien d'êtres impatients de plaisirs ou d'émotions attendent toujours le lendemain ou une date de leur avenir, et ne vivent que de projets souvent détruits , de rêves évanouis , d'espérances qui s'envolent et les laissent en chemin!

La vicomtesse de Fontac, après avoir épuisé les ressources de la science pour donner la vue à son fils, s'était résignée en mère chrétienne, et elle venait de trouver un palliatif à ses propres douleurs en s'entourant d'amis dont la société charmante faisait le bonheur de Gaston , et le sien par conséquent. Il ne lui était pas arrivé de redouter, pour le cœur de l'un ou de l'autre de ces enfants, vivant sous le même toit, un sentiment plus tendre que celui d'une amitié dévouée; Gaston était trop jeune , et les élans de son âme devaient encore être retardés par sa déplorable infirmité. La pauvre mère se trompait!... Elle ne savait pas que la nature est égoïste , et ne

veut perdre aucun de ses droits; Gaston, privé d'un sens précieux, était doué d'une âme ardente et d'une intelligence précoce. Les facultés morales avaient en quelque sorte hérité des facultés physiques.

L'abbé tenait à la vie plus que jamais, et il le disait tout haut, sans crainte de passer pour poltron, car il le disait à des amis que sa mort eût plongés dans une inconsolable affliction.

Hélène avait été détournée de sa mélancolie, ou du moins de ses rêveries douloureuses, par la compagnie de Gaston qui lui avait fait entrevoir une existence toute nouvelle. Ce n'était pas de l'amour que ressentait la jeune fille pour le pauvre aveugle, c'était une noble amitié prête à tout dévouement, à toute abnégation. Ainsi, Hélène ne désirait pas vieillir, et elle bénissait Dieu du temps qu'il lui donnait.

Gaston seul trouvait que l'alouette chantait trop tard, et que le soleil se couchait trop tôt. Les nuits lui semblaient éternelles et les jours trop rapides; ce système, en le mettant dans un parfait équilibre, trahissait la pensée qui le tenait constamment en éveil; il aimait Hélène avec toute l'ingénuité de son âge, avec l'impétuosité d'une âme neuve et saintement passionnée.

L'abbé priait, lisait, travaillait, causait, char-

mait son monde, et courait déjà le voisinage pour s'enquérir des malheureux.

Madame de Fontac s'occupait de monter sa maison.

Hélène et Gaston vivaient comme frère et sœur et s'apprenaient mutuellement par cœur.

Sur le bord de la route, à l'extrémité du parc, il y avait un petit pavillon de verdure où le chanoine se rendait souvent, accompagné de ses jeunes élèves. Là, les trois amis se faisaient des lectures et s'entretenaient avec délices de leur paix bienheureuse.

Cinq jours après leur installation au château, Hélène et Gaston se trouvaient dans le pavillon, attendant M. de Brionne qui leur y avait donné rendez-vous.

Les jeunes gens étaient appuyés sur un créneau taillé dans l'épaisseur du feuillage, et Hélène faisait à l'aveugle la description de la vallée qui s'étendait sous le château. Un mendiant, arrivant du côté de Cambo, s'approcha du parc et tendit la main en marmottant quelques prières.

Ce mendiant était couvert de haillons; son chapeau déformé était enfoncé sur son front de manière à cacher le haut de son visage; il paraissait fatigué; son corps souillé de poussière était courbé et s'appuyait sur un bâton.

— Mon ami, dit Hélène à Gaston, avez-vous

quelques pièces de monnaie? Voilà un pauvre qui demande l'aumône.

Gaston fouilla dans ses poches et en retira tout ce qu'il y put trouver.

— C'est beaucoup, dit Hélène.

— Ne sommes-nous pas deux à donner? D'ailleurs, ce bon pauvre nous étrenne... A-t-il l'air bien malheureux?

— Oh! oui, mon enfant, bien malheureux, répondit le mendiant.

— Prenez ceci, mon brave homme, dit Hélène en laissant tomber son aumône. Avez-vous une femme et des enfants?

— Oui, oui, j'ai trois enfants, deux garçons et une fille que je chéris, car ils sont aussi beaux que bons.

— Quelle misère! murmura Hélène tout bas.

— Eh bien! mon ami, reprit Gaston, envoyez vos enfants au château, ma mère est la providence des pauvres, et nous vous soulagerons.

— Oh! cela ne se peut pas! cela ne se peut pas!

— Venez au moins nous voir tous les jours, vous nous porterez bonheur et vous aurez nos petites épargnes, dit Hélène.

— Je viendrai aussi souvent que je le pourrai, mais je n'oserai jamais me présenter au château, je suis trop déguenillé, je ferais peur à vos va-

lets; ma bonne étoile me fera passer devant ce pavillon quand vous y serez.

— Nous y sommes presque tous les jours, de deux à quatre... Écoutez encore, mon brave homme, si je ne vous appelle pas quand vous passerez devant moi, ne vous en formalisez pas, n'en prenez pas de chagrin, ce ne sera pas de ma faute, et je ne vous en aimerai pas moins.

—Pourquoi donc, mon enfant? Est-ce que l'on vous gronderait pour m'avoir secouru?

— Mon frère est aveugle, répondit Hélène vivement, priez pour lui!

En entendant ces mots, le pauvre, sans se découvrir, jeta un regard rapide sur Gaston, fit le signe de la croix et se retira à pas traînants.

A l'un des coudes de la route, il rencontra un vieillard cul-de-jatte et accroupi dans une niche, d'où il invoquait la pitié des passants.

— Avez-vous fait bonne journée, pays? dit le vieillard.

— Oui, et vous?

— Moi, je n'ai rien ramassé... Hélas! il faut avoir des jambes pour gagner sa vie, même en demandant la charité. Autrefois le métier était bon, et deux anciens ont fait fortune dans ma cahute; aujourd'hui c'est différent, il faut faire la pratique et voyager. Si je tendais mon bonnet à la portière d'un carrosse, il y pleuvrait des

gourdes et des quadruples... Ici, je mourrai misérable.

— Allons, ne vous plaignez plus, dit le pauvre ambulant.

Et, jetant dans la sébile du cul-de-jatte tout ce qu'Hélène et Gaston lui avaient donné, il continua sa course d'un pas franc et rapide.

— Voilà la première fois que vous me donnez un nom que je voudrais mériter, avait dit Gaston à Hélène, dès que le mendiant les avait quittés.

— Lequel?

— En parlant de moi, vous avez dit : « Mon frère; » est-ce par distraction?

— Non, vraiment, si vous le voulez, si madame votre mère et mon cher mentor me le permettent.

— Si je le veux! Oh! ma sœur, vous avez fait deux fois l'aumône aujourd'hui.

Hélène se troubla sans pouvoir, sans chercher à s'expliquer son trouble. M. de Brionne arriva.

— Je me suis fait attendre, n'est-ce pas, mes amis? C'est la faute de ce cuisinier espagnol; il m'a fait batailler pendant trois quarts d'heure pour lui prouver que la muscade est une invention diabolique qui compromet tous les ragoûts; encore n'en est-il convenu qu'à moitié; mais qu'y faire? Le proverbe a raison : *A gens de village,*

trompette de bois ; on a du goût ou on n'en a pas ; et, de mémoire d'homme, on n'a jamais bien dîné en Espagne... Hélène, madame la vicomtesse a besoin de toi ; cours vite, tu viendras nous rejoindre.

La jeune fille s'échappa comme un oiseau.

— Eh bien ! mon cher Gaston, reprit l'abbé, nous allons causer un peu géologie... Pour quel système penchez-vous relativement à l'âge des montagnes? Êtes-vous pour Herschell, ou pour M. de Buffon, ou pour Linné? Êtes-vous vulcanien ou neptunien?

— Mon père, avant d'entamer ce beau sujet, permettez-moi de vous ouvrir mon cœur, dit l'aveugle d'une voix légèrement émue.

— Comment! si je le permets? Je vous écoute de toute mon âme, parlez...

— Sommes-nous seuls?

— Seuls avec Dieu... Mais c'est donc un secret?

— C'est une douce confidence.

XIV

Voici ce qui se passait sur la route de Bayonne à Cambo, deux jours avant la scène du mendiant au parc de Miguelgorry.

Deux hommes cheminaient sur cette route, l'un à pied, l'autre à cheval. Le piéton portait le costume basque dans toute sa primitive originalité : veste ronde de vieux velours noir, semée de boutons comme un gilet turc; culotte courte, guêtres montantes, spadrilles, béret blanc à flot rouge, chemise d'une éblouissante propreté, cou nu, long bâton de bois dur et poli ; voilà pour le costume. Visage ouvert, lèvres fines et souriantes,

regard perçant et malin, nez effilé un peu crochu, menton saillant, membres nerveux, taille moyenne, humeur joviale, jarrets de fer : voilà pour le physique, et en partie pour le moral.

Le cavalier était un élégant Parisien, c'est le dessiner d'un seul coup de crayon ; car les Parisiens élégants sont partout les mêmes ; ils voudraient se déguiser qu'on les reconnaîtrait sans peine ; ils font, pour voyager, autant de toilette que le pur provincial en fait pour aller au bal ; s'ils se lancent, sur les pas d'un guide, dans un pays de montagnes, s'ils enfourchent un locati des Alpes ou des Pyrénées, on les rencontre, dans une gorge ou sur un pic, en bottes vernies et gants glacés, le cigare aux dents, comme s'ils sortaient de chez Tortoni. S'ils s'aventurent dans une partie de chasse au chien couchant, ils se mettent bravement en campagne avec un attirail fabuleux, rien n'y manque ; mais il n'entre au grand jamais ni poil ni plume dans leurs magnifiques carnassières. La province se venge sans pitié de tout ce *genre* par un effroyable sarcasme. « C'est un Parisien, » dit-elle en voyant passer le *fashionable*, et tout est dit ; c'est un curieux qui ne voit rien, n'entend rien ; c'est un philosophe qui n'observe rien, un beau parleur qui ne dit rien... ainsi de suite.

Notre cavalier était donc un Parisien des pieds

à la tête, fort élégant de mise, quoiqu'il ne fût plus jeune; sa monture n'était pas en harmonie avec sa toilette; c'était un cheval de la taille d'un âne, à l'encolure grêle, aux membres tarés et fléchissants, au ventre ballonné, au poil crasseux et ébouriffé, à l'air dolent; il fallait n'avoir pas de cœur pour donner un coup de houssine à ce pauvre animal, et cependant le piéton s'arrêtait souvent pour le bâtonner de main de maître; à chaque correction, le patient pliait l'échine, couchait l'oreille et trottinait à faire pitié; l'équipage (selle, bride, mors, étriers) était à l'avenant de la bête, c'est-à-dire vieux, poudreux, éraillé, déchiré, rouillé, décousu.

— Voilà un pays ravissant, mon cher Perez, dit le cavalier au piéton.

— Ayez donc plus de mémoire, M. le vicomte; ce pays que vous trouvez ravissant est pays ennemi, c'est notre champ de bataille, et les bons capitaines ne font pas feu sur leurs propres troupes, que je sache.

— Où voulez-vous en venir?

— A cette bagatelle, que si vous m'appeliez Perez tout haut dans certains endroits de cette contrée, vous seriez fort aimable de joindre à ces deux syllabes un bon coup de stylet pour me sauver des galères. Aamendabura, voilà mon nom.

— Je ferai mon possible pour ne pas l'oublier.

— Vous me rendrez service. Ainsi, vous trouvez le pays ravissant : vous n'êtes pas dégoûté ; ici les poumons se dilatent, on se sent vivre, le cœur s'apprête à de grandes entreprises et se prend de dédain pour les chétives jouissances qu'on ramasse dans les villes. Décidément, cette bourrique ne veut pas avancer, ajouta le Basque en allongeant un coup de bâton au paresseux destrier du vicomte.

— Vous devez être fatigué, mon ami, et je souffre de vous voir courir ainsi à mes côtés; il me semble que nous pourrions alterner.

— J'avoue que ce serait très-gai pour les passants, mais leur gaieté nous coûterait cher. Je serais le premier guide qu'on aurait vu huché sur le cheval de sa pratique ; on en gloserait, et de quolibet en quolibet, nous tomberions en pleine gendarmerie... Voyez-vous ce massif d'arbres, là, à droite? C'est le parc de Miguelgorry.

Le vicomte leva vivement la tête et soupira.

— C'est là qu'ils sont tous, murmura-t-il.

— Et je ne les plains pas, débrinn-bichaïa ! Miguelgorry est une habitation de roi. Ce gueux de Nonanville s'en est défait, je ne sais trop pourquoi ; mais, ou je suis un âne, ou le juif me cache quelque mauvais coup. Figurez-vous

que nous étions à merveille dans ce château, nous y menions une excellente vie, tous tant que nous étions.

— Quoi! votre bande venait là quelquefois ?

— M. de Nonanville, n'habitant jamais ses terres, les louait à de riches touristes; l'un de nous prenait un nom pompeux emprunté de l'espagnol ou du portugais, et s'installait au château comme un seigneur. De cette façon, nous avions un pied en Espagne, un pied en France, et nos deux pieds étaient chez nous.

— Mais comment l'avare s'arrangeait-il de ses loyers perdus ?

— Le pied que nous avions en France lui rapportait plus que son château ; voilà précisément pourquoi je me doute de quelque vilenie de sa part.

— Ainsi, vous avez habité Miguelgorry?

— J'y suis venu en visite, de nuit et de jour.

— Et vous en connaissez toutes les issues ? tous les détours?

— Comme le fond de ma poche; vous devez penser que nous avons remué la terre partout par là, et que le château a autant de cachettes que le manteau d'un vaurien castillan a de trous. J'en sais quelques-unes d'où l'on peut défier vingt brigades de gendarmes et de douaniers.

— Elles nous serviront, au besoin.

— Je ne dis pas non... Que pensez-vous de cette avenue? ajouta le contrebandier qui se trouvait alors en face du château.

— Laissez-moi m'arrêter un peu, dit le vicomte oppressé par ses souvenirs. Ah! si je pouvais les voir!...

— Ne vous avais-je pas prédit que vous oublieriez bientôt la recluse de Saint-Nicolas?... interrompit le piéton en souriant avec amertume. Bah! les hommes se ressemblent tous; qui voit l'un voit les autres... Repartons, mon camarade, mes instants sont comptés, et la nuit nous gagne... Allons, piquez des deux, et au trot, si c'est possible... Bien, tournez à droite.

Après avoir suivi pendant une demi-heure un chemin étroit et bordé d'épines, nos voyageurs s'arrêtèrent devant une petite maison assez bien bâtie et entourée d'un verger. Selon la coutume basque, le nom du maître était écrit sur la façade de cette maison en lettres romaines correctement découpées dans la pierre. On lisait donc, au-dessus de la porte, ce mot et cette date : IRIARTE, 1690. De grands éclats de rire partaient de cette maison, et l'air retentissait des accords aigus d'un galoubet, chantant un rondeau vif et sautillant.

— Nous sommes au gîte, mettez pied à terre, dit le Basque.

Et il fit entendre ce cri, poussé d'une voix vibrante : Ohéhu !

La porte de la maison s'ouvrit, et deux jeunes gens vinrent reconnaître celui qui s'était annoncé.

— Bonjour, cadets ; comment va le père ? Comme vous grandissez, mes petits lions ! s'écria le contrebandier coup sur coup et en langue basque.

— Le père va bien, ainsi que nous, répondit l'un des jeunes gens ; nous vous attendions aujourd'hui ou demain ; M. Antoine vous avait annoncé.

— Ah çà ! vous êtes en fête, à ce que j'entends ?

— C'est votre retour qui nous met en train, M. Aamendabura.

— Vous voyez, glissa le Basque au vicomte, qu'à deux cents lieues de Paris on ne tourne pas encore trop mal le compliment. Eh ! mes lurons, prenez le cheval de ce voyageur, mettez-le dans la litière jusqu'au ventre et dans l'avoine jusqu'au cou. Donnez-vous la peine de passer, M. le vicomte.

M. de Fontac entra dans une salle éclairée par des torches de résine qui brûlaient dans la cheminée, et s'arrêta dès les premiers pas pour contempler un tableau d'intérieur digne du pinceau délicat de Watteau.

Un beau vieillard à barbe et cheveux blancs, assis dans un grand fauteuil en bois de chêne et portant le même costume que le guide du vicomte, s'évertuait à souffler dans un galoubet criard et marquait la mesure avec le pied, le buste, la tête, pendant que six jeunes gens et autant de filles dansaient dru, riant à gorge déployée, avec une joie de paradis.

Rangés en cercle et tournant le dos au foyer éteint, deux hommes d'une quarantaine d'années et deux femmes encore jeunes assistaient à ce bruyant pêle-mêle de gambades et de notes estropiées. A l'arrivée de l'étranger, le musicien s'arrêta court et les danseurs restèrent un pied en l'air.

— Aamendabura ! cria l'un des hommes.

— Aamendabura ! répétèrent en chœur petits et grands.

Et le Basque essuya les embrassades de toute la famille, qui s'en donna à pleine bouche.

— Ma foi, mon fils, je fais sauter ces bambins en t'attendant, dit le vieillard ; es-tu bien fatigué ?

— Pas le moins du monde, Dieu vivant ! et pour preuve, sonnez un peu du galoubet, père Iriarte.

Le bonhomme ne se le fit pas répéter, emboucha son instrument et le fit ronfler sur l'air favori

de la montagne. Le contrebandier prit la main de l'une des deux femmes; les hommes se placèrent, les garçons et les fillettes s'en mêlèrent, et la ronde fit fureur. Les jeunes gens qui étaient sortis pour aller au-devant de leur ami, ayant attaché le cheval à un râtelier bien garni, rentrèrent et firent chorus; la danse ne dura pas moins de trois quarts d'heure, avec le même entrain, le même air, la même mesure; et le bon vieillard qui faisait la plus rude partie, attendu qu'il soufflait comme Éole et dansait dans son fauteuil comme un satyre, paraissait être le moins fatigué de la troupe, tant il y allait de tout cœur.

Le vicomte était stupéfait de voir son compagnon déployer tant d'agilité, tant de souplesse, tant de vigueur, après la marche forcée qu'il venait de faire. Depuis qu'il avait noué connaissance avec cet homme, il était tombé, sur son compte, de surprise en surprise. Tantôt c'était un embaucheur rusé, cajoleur et trivial; tantôt un marchand adroit, entendu; tantôt un spadassin dangereux, habile; puis un philosophe sceptique, railleur; souvent un homme brisé aux manières du grand monde; toujours un hardi champion, courageux, déterminé, audacieux. Aujourd'hui Français, demain Espagnol, ce singulier personnage était une énigme vivante que M. de Fontac renonçait à deviner.

— Ici j'apprendrai quelque chose, pensa le vicomte, qui n'attachait pas grande créance aux fantastiques opérations du contrebandier.

— Père Iriarte, comment vont les affaires depuis un mois? dit Aamendabura dans l'idiome le plus obscur du langage basque, tout en offrant une chaise à son compagnon de voyage que les enfants, essoufflés par leurs pirouettes, regardaient curieusement.

— Mal ! répondit le vieillard ; l'hiver a été rude, la contrebande ne marche pas, ce qui nous fait payer nos denrées fort cher.

Ces mots furent accompagnés d'un clin d'œil au Basque, et d'un sourire au vicomte.

— Oh ! oh ! ne nous gênons pas, s'écria le contrebandier, nous avons nos têtes dans un même bonnet, tous tant que nous sommes ici. Monsieur est notre ami ; et quoiqu'il ne porte ni spadrilles ni béret, il n'en est pas moins Basque par le cœur.

Le père Iriarte tendit la main à M. de Fontac ; les deux hommes et les deux femmes en firent autant.

— Dès lors, dit le vieillard, lâchons la bride ; j'avais hâte de parler. Mon fils, on s'est battu dans le Guipuscoa. Le 5 du mois dernier, on s'est rudement frotté à Saint-Sébastien, les carlistes ont perdu un général, et les christinos

beaucoup de soldats. Les troupes du prétendant ont poussé leurs lignes; il n'y a plus que des traînards, des ambulances et des malades à Urdach.

— L'entrée est-elle toujours aussi difficile?

— Plus que jamais ; on a doublé les postes sur toute la ligne ; les douaniers sont serrés sur la Nivelle comme les grains d'orge sur l'épi ; il faut risquer sa vie à chaque pas, ou sa liberté, ce qui est plus terrible encore. La campagne sera rude !

— Bah ! on dit cela à chaque saison, et nos affaires n'en vont jamais plus mal. Je passerai.

— Méfie-toi, mon fils ; avant-hier, Jouanès a été arrêté en avant d'Espalette, et on l'a conduit à Bayonne la corde au cou.

— Jouanès n'a pas l'idée du métier, ce n'est qu'un chocolatier. Je vous prédis, maître Iriarte, que je passerai en plein jour, donnant des poignées de main à la douane et à la gendarmerie. N'ai-je pas l'air d'un guide inoffensif, conduisant quelque bourgeois curieux... hein?

— Tu as l'air que tu veux prendre, mon fils, et certes chacun s'y trompe ; j'ai préparé le ballot, il sera porté par mon gendre à Espalette, et tu pourras l'y faire prendre quand tu voudras ; il contient cinquante mille cartouches sans balles, poudre royale.

— Très-bien, j'ai acheté beaucoup de plomb

en chemin ; ce plomb arrivera à Saint-Jean-de-Luz sur un petit chasse-marée que j'ai frété à Bordeaux ; il faudra l'aller chercher ; vous le fondrez ici, en balles de calibre, et quand l'opération sera terminée, vous me le ferez savoir ; le chasse-marée est peint en rouge.

— Vous entendez, mes enfants, dit le vieillard aux deux jeunes hommes ; vous vous mettrez en route demain.

— J'attends aussi du salpêtre à Bayonne ; il y en aura pour beaucoup d'argent ; vous l'enverrez prendre à bord de la goëlette *l'Uranie* dès la nuit d'après-demain, et vous attendrez avis pour me l'expédier.

— Bon... cela suffit.

— Enfin, il vous arrivera le 30 de ce mois un détachement de cinquante hommes ; ces hommes viendront de tout côté, à toute heure de la nuit, et sous toute espèce de déguisements ; il faudra les faire conduire aux différents postes que je vous indiquerai d'ici là. C'est entendu, c'est compris. Soupons, et allons nous reposer.

Pendant que les contrebandiers parlaient de leurs affaires, les deux femmes s'étaient retirées pour préparer le souper. Toute la famille se mit à table, et le vicomte, réduit au silence par le langage inintelligible de ses hôtes, s'occupa bravement de faire honneur au repas ; son étonne-

ment fut grand lorsqu'au lieu de faire maigre chère, comme l'état de la maison semblait le faire prévoir, il vit servir des plats d'un très-haut goût, en gibier, en poisson, en friandises. Le vin d'Espagne circulait et animait toutes ces physionomies rieuses et hardies. Après le dessert, les femmes servirent le chocolat à l'eau et mousseux. M. de Fontac s'avoua consciencieusement que les chocolatiers de Paris, y compris le plus fameux, ne vendent que de la drogue, où il entre plus de farine que de cacao.

Après le souper, le père Iriarte se leva ; puis, la table enlevée, le vieillard s'agenouilla au milieu de sa famille pieusement prosternée, et il récita la prière du soir.

Enfin, le vicomte et son ami montèrent un escalier tournant et se rendirent dans la chambre qu'on leur avait préparée.

— Vous me faites voyager avec une baguette de magicien, mon cher Aamendabura.

— C'est un progrès ; ne vous en plaignez pas…

— Ah çà ! quel charabia parle-t-on donc ici ? je n'y ai saisi aucun mot d'aucune langue.

— C'est la langue basque ou vasconne, l'une des plus anciennes du monde.

— Ah ! dans tous les cas, vos camarades ne sont pas très-polis ; ils ne m'ont pas adressé une seule fois la parole.

— Et vous, mon cher vicomte, n'avez-vous pas été aussi peu gracieux pour eux?

— Par une excellente raison, je ne sais pas une syllabe de leur patois.

— Et eux, ne savent pas une lettre du vôtre.

— Comment! il y a des Français en France qui ne comprennent pas notre langue?

— Et qui ne se soucient pas de la comprendre... Sur ce, bonne nuit; il faut dormir quand on en a l'occasion, dans notre état, et vous apprendrez bientôt qu'on dort peu dans la montagne.

Le contrebandier visita les amorces de deux pistolets qu'il plaça sous son traversin; puis, se couchant, il s'endormit du sommeil des justes.

Le lendemain, après un frugal repas, vers dix heures, le vicomte remonta à cheval, le Basque reprit son bâton, jeta sa veste sur son bras, et les deux compagnons prirent congé de leurs hôtes, qui se rendirent aux champs, comme de braves fermiers qu'ils étaient.

Arrivés près de la frontière, Aamendabura dit à M. de Fontac :

— Tenez-vous bien; ayez l'air d'un badaud, et préparez une pistole pour le brigadier de la douane; vous la lui glisserez quand je mettrai mon bâton sur l'épaule droite.

Ceci convenu, le Basque se mit à chanter un vieux refrain national.

Le poste de la douane est au bas d'une côte rapide, au pied de laquelle coule un gros ruisseau qui sert de limite aux deux royaumes et qu'on appelle la Nivelle. Le contrebandier marcha droit sur ce poste et s'arrêta près du brigadier et de quelques douaniers.

— Bonjour, messieurs, dit Aamendabura; pensez-vous que le chemin soit libre de l'autre côté? Je conduis ce cavalier jusqu'aux environs d'Urdach; mais il se dispenserait de faire un pas de plus s'il devait courir quelque danger. On dit que les carlistes se sont avancés vers Pampelune?

— Il n'y a pas de danger, répondit un douanier, mais on n'entre pas ainsi en Espagne, mon camarade.

— Veuillez montrer votre passe, dit le Basque en se tournant vers le vicomte et mettant son bâton sur l'épaule droite.

Le vicomte fouilla dans sa poche, et en tira deux pièces de cinq francs et un papier. Il donna le papier à un douanier, et glissa l'argent dans la main du brigadier, qui le salua, prit la passe, la regarda et dit :

— C'est en règle, monsieur, mais je ne vous conseille pas d'aller bien loin ; quoique les car-

listes soient partis d'Urdach, la bande de Perez rôde dans le pays, et mieux vaut donner dans un repaire de guérillas que dans cette bande infernale.

— Merci du conseil; vous avez entendu, guide, je ne veux pas m'amuser en chemin, il faut que je sois rentré à Bayonne demain matin... Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Ce gueux de Perez désole donc toujours la frontière? reprit le contrebandier. Ah! messieurs, le jour où l'un de vous lui fera cadeau d'un bon coup de carabine sera un beau jour pour nos familles; car il débauche tous nos jeunes gens et les envoie à la boucherie.

— Je me suis chargé de son affaire, répondit le brigadier. Bon voyage, messieurs.

La frontière n'étant pas gardée du côté de l'Espagne, attendu que le pays appartenait aux carlistes qui avaient tout intérêt à favoriser la contrebande, nos compagnons cheminèrent paisiblement sur le sentier qui mène à Urdach.

— Il faut avouer que vous avez une impudence rare, mon cher Aamendabura, dit M. de Fontac en riant.

— Vous avez donc juré de me faire fusiller, M. le vicomte?

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce que vous me donnez tout bonnement

et tout haut un nom qui n'est pas le mien.

— Comment?

— Ici le contrebandier Perez est l'ami des carlistes, et le basque Aamendabura est traqué comme une bête fauve. Le nom qui me sauve en France me tue en Espagne, et réciproquement.

— Quel singulier personnage vous êtes! J'aurai le mot de l'énigme un jour, n'est-ce pas?

— Vous l'aurez avant peu. Hé... hé... Tournez bride, s'il vous plaît!... Voyez-vous ce mouchoir blanc proprement étendu au pied de cette broussaille et fixé en terre avec un stylet long d'un pied?

— Oui.

— Eh bien! tirez une cinquantaine de francs de votre gousset et déposez-les sur ce mouchoir... Allons, faites vite.

Le vicomte exécuta l'ordre sur-le-champ.

— Maintenant, dit-il, expliquez-moi...

— En Espagne, cette espièglerie s'appelle un *mendigo* [1], et voici pourquoi : Quelques bandits se réunissent, et, tentant les procédés honnêtes, ils invitent les passants à vider leurs poches sur ce mouchoir, tendu comme une bourse de quêteuse.

— Et si on se refuse à vider ses poches?

[1] Un mendiant.

— Le stylet est là pour indiquer qu'on n'ira pas loin... Tenez, regardez ces bergers qui fouettent deux pourceaux... ils vont, à coup sûr, nous souhaiter un bon voyage, et si nous n'avions pas fait l'aumône au *mendigo*...

— Eh bien?

— Ils nous auraient salués tout aussi poliment, et nous auraient envoyé par derrière quelque paire de chevrotines, pour se donner le plaisir de nous fouiller eux-mêmes.

— Mais c'est de la sauvagerie cela?

— Nous ne sommes plus sur le boulevard de Gand, cher ami.

— *Salud y buen viage,* dit l'un des bergers en portant la main à son bonnet.

— *Salud y gracias*, répondit Perez en s'inclinant.

— Voilà de singuliers frais de politesse, dit le vicomte.

— Nous sommes au pays de la galanterie, reprit le Basque. Maintenant, tournons à droite... bien. Mettez pied à terre... Bon... Faites sentinelle... Vous ne voyez personne, n'est-ce pas?

— Non.

Perez prit son stylet et en laboura la poitrine et les flancs du cheval sans l'enfoncer, toutefois, de manière à l'abattre ; puis il vida une demi-cartouche dans l'oreille du pauvre animal,

battit le briquet, et mit le feu à la poudre.

Le cheval partit, comme un trait, dans la direction de la douane.

— Qu'avez-vous fait? demanda le vicomte ébahi.

— Nous ne pouvons continuer notre route qu'à pied, et ce cheval doit nous être utile jusqu'à la mort; c'est ainsi que nous nous servons dans la bande.

— Mais pourquoi ce traitement barbare?

— Vous comprenez bien que les douaniers qui nous ont vus entrer en Espagne s'attendent à nous en voir sortir. Votre cheval leur arrivant tout ensanglanté ne leur dira pas que nous sommes des ingrats, mais leur laissera croire qu'on vous a dévalisé et tué.

— Vous êtes le diable en personne.

— Vous me flattez : quand nous aurons gravi ce rocher, nous serons près du gîte. Allons, de la vigueur... ferme! du jarret! très-bien, ma foi, très-bien.

Perez donnant l'exemple, M. de Fontac écorcha ses mains blanches aux aspérités du roc et de la montagne ; mais il surmonta tous les obstacles et arriva au faîte.

Du sommet de la hauteur qu'ils avaient escaladée, les contrebandiers aperçurent un étroit vallon enclavé entre quatre montagnes arides,

et, du milieu de ce vallon, s'élevait une maison blanche d'un aspect riant et coquet ; un petit troupeau paissait l'herbe de la savane devant cette habitation qui ressemblait à une ferme et à une jolie maison bourgeoise.

— Ohéhu ! cria le Basque comme aux approches de la ferme d'Iriarte.

— Ohéhu ! répondit un pâtre qui se leva de derrière un buisson.

— Voilà notre camp, cher camarade, dit Perez ; ici, vous pouvez me donner tous les noms du calendrier sans crainte des galères, de la potence et autres délassements.

Le vicomte, plus intrigué que jamais, descendit dans le vallon sur les pas de son guide.

XV

— Eh bien ! mon enfant, dit l'abbé de Brionne à Gaston qui gardait le silence ; je vous écoute ; pourquoi hésitez-vous à parler? Suis-je donc un ami trop sévère, et vous repentez-vous d'avoir eu confiance en moi ?

— Non, mon père. J'hésite parce que je ne sais par où commencer, répondit le jeune aveugle en s'emparant de la main du vieillard qu'il baisa respectueusement.

— Oh ! oh ! c'est donc bien grave? Dans tous les cas, mon ami : *A moitié fait qui a commencé,* dit le proverbe ; ainsi, parlez.

Gaston fit un violent effort qui anima son beau visage : ses paupières élevèrent et abattirent leurs longs cils d'ébène, et il murmura ces mots qui glissèrent dans le cœur du chanoine comme le fer d'un poignard.

— Mon père, j'aime passionnément mademoiselle Hélène, je l'aime avec adoration.

M. de Brionne se leva avec la vivacité et la légèreté d'un enfant ; ses traits perdirent leur douce sérénité, une larme brilla dans ses yeux, et ses lèvres entr'ouvertes n'eurent pas la force d'articuler un seul mot ; cependant, il se rassit et inclina sa tête sur sa poitrine.

— J'ai donc recours à vous, mon bon père, continua Gaston, pour que vous me guidiez et me consoliez; pour que vous me guidiez, car mon âme et mes esprits flottent dans un dédale; pour que vous me consoliez, car je ne devine que trop où me conduiront les sentiments que j'éprouve...

— Mon ami, il s'agit, avant toute chose, de bien me définir la nature de ces sentiments, interrompit le chanoine qui faisait contre fortune bon cœur, et cherchait à gagner du temps, comme ces poltrons reculant sans cesse devant le danger.

— Je vous l'ai dit, j'aime, j'adore passionnément.

— Ce sont là des mots dont les jeunes cœurs abusent étrangement ; vous péchez deux fois en parlant ainsi, mon cher enfant ; nous ne devons rien faire passionnément, car alors la réflexion nous manque, et on n'adore que Dieu. Rentrons donc dans des données plus calmes. Que vous aimiez Hélène, c'est, je le confesse, tout naturel : Hélène est un ange, et votre affection ne saurait être mieux placée. Aimez-la donc de toute votre âme ; votre âme y gagnera la paix et le bonheur. En vérité, je ne vois pas pourquoi vous feriez mystère d'une amitié si pure.

— Ah ! vous ne voulez pas me comprendre, mon père... votre voix est grave, votre parole est froide... Vous m'aimiez tant avant ma confidence, que je me suis cru sauvé en venant à vous... il n'en est rien, et me voilà replongé dans mes ténèbres, sans un fil pour me conduire.

— Enfin, cher Gaston, expliquez-vous mieux, déroulez-moi les mystères de votre cœur ; comment et dans quelles circonstances est né ce tendre sentiment que vous ressentez pour ma belle et noble orpheline ?

— J'aurai beaucoup de peine à vous raconter cette histoire, elle est confusément écrite dans ma mémoire ; mais n'importe... Lors de notre première visite chez vous, rue de Vaugirard, dès

que j'eus entendu la voix de votre pieuse compagne, je sentis un léger frémissement dans tout mon être; il me sembla que l'un de ces beaux anges auxquels nous rêvons, nous autres, pauvres aveugles, venait de fermer ses ailes auprès de moi. Dès ce jour, dès ce moment, ce timbre si doux, si pur, a sans cesse caressé mon oreille comme le plus léger souffle du printemps caresse les champs fleuris; et lorsque je m'abandonnais au charme de ces accents, une autre voix qui n'avait jamais chanté dans mon âme s'élevait tout à coup pour lui répondre, et les deux voix mariaient leurs accords.

M. de Brionne secoua tristement la tête, et un soupir se brisa sur ses lèvres.

— Mon père, si vous avez quelquefois écouté les chantres des vallons, la nuit, lorsqu'ils s'appellent sous les grappes des lilas, vous devez avoir une idée des suaves mélodies qui se succédaient et s'unissaient dans mon cœur. Lorsque nous avons fait notre long et cependant trop court voyage, quoique chrétien, je n'eusse pas donné ma place pour m'envoler au paradis. Ah! que de minutes précieuses se sont ainsi écoulées, dans ce petit espace où mes mains rencontraient les mains de ma mère et touchaient les vôtres, où le souffle embaumé d'Hélène passait sur mon visage! Je n'étais plus aveugle! Non, comme

vous j'étendais mes regards aux plus lointains horizons, je voyais les champs du laboureur, les fleuves roulant des eaux limpides sur leurs sables dorés, les cieux remplis d'étincelles, et ce soleil, qu'on m'avait dit si splendide, éteignant ses rayons embrasés dans des nuages empourprés... Comme vous, je voyais toutes ces merveilles, sur lesquelles le génie créateur laissait errer son sourire ineffable ; plus que vous, j'avais l'âme en fête, car, dans les champs, sur le cristal des fleuves et dans la pourpre du couchant, comme dans mon âme, je voyais la fée bienfaisante qui, d'un mot, m'a rendu la vue.

Le chanoine, pendant que Gaston parlait le front haut, le visage animé, avait machinalement tiré son mouchoir, et il essuya de grosses larmes qui coulaient sur ses joues.

— M'écoutez-vous toujours, mon père?

— Oui, cher enfant, répondit le bon vieillard d'une voix profondément émue, je vous écoute.

— Que se passait-il donc dans mon cœur? reprit Gaston avec trouble; d'où me venaient ces flots de poésie soulevant ma pensée, comme la vaste mer soulève un frêle esquif? Qu'était-ce que ce don de double vue qui reflétait dans mes esprits, comme sur un miroir enchanté, les splendeurs de la création? Voulez-vous que je fasse le

portrait d'Hélène, pour vous prouver que le miracle m'a réellement et matériellement touché?... Le voulez-vous?

— Je ne doute pas, mon fils, je ne doute pas, murmura l'abbé, que navrait l'exaltation du jeune aveugle.

— Elle est grande, sans que la richesse de sa taille nuise à sa grâce, continua Gaston, qui parlait avec l'inspiration d'un barde; sa chevelure est blonde comme celle des chérubins; ses yeux bleus sont des trésors de modestie, de candeur et d'angélique vertu; son front est noble, car son âme y rayonne; son sourire langoureux est souvent triste, comme l'inflexion de sa voix; elle est simple dans sa toilette comme dans son langage et ses actions... Est-il donc vrai que je ne l'aie point vue? Dites-moi si je me suis beaucoup trompé?

— Le portrait est fidèle, répondit M. de Brionne avec une espèce d'épouvante.

— Comment se fait-il donc, mon père, qu'Hélène ait été seule visible pour moi? Comment les traits de la mère chérie qui m'a donné son lait, m'a élevé dans son ombre, me sont-ils inconnus? Comment se fait-il que vous, ami sage et vénéré, sainte créature dont je bénis l'existence, vous ne m'ayez jamais apparu sous vos véritables dehors? Je ne connais de vous que votre belle âme; l'en-

veloppe de cette âme, je ne la connais pas, je ne la vois pas, je ne la verrai jamais!... Jamais! mot sinistre, car il me condamne à d'affreuses souffrances!

— Mon ami, la science n'a pas tenté son dernier effort : on cite des exemples miraculeux...

— Miraculeux, oui, interrompit Gaston. Mais j'ai déjà épuisé la prodigalité du Seigneur; je ne me fais pas illusion et ne jetterai aucun murmure... Mon père, votre profond savoir peut-il expliquer le phénomène de ces ténèbres dans lesquelles je suis plongé loin d'Hélène, et des torrents de lumière qui m'inondent lorsque je me retrouve à ses côtés?

— Vous avez sans doute, avant de nous connaître, rêvé quelque jeune et belle compagne que le hasard a dessinée dans votre imagination, en tout point semblable à ma fille adoptive.

— Est-ce que vous reconnaissez la puissance du hasard? dit Gaston tristement. Le hasard, c'est Dieu!...

— Il est certain que j'ai dit une niaiserie, pensa le chanoine. Ainsi donc, mon cher enfant reprit-il, vous aimez Hélène comme...

— Je ne saurais trouver un terme de comparaison; je voudrais l'aimer comme une sœur, oui, je le voudrais, et je bénirais le Seigneur s'il

m'envoyait cette consolation ; mais je l'aime plus qu'on ne doit aimer sa sœur... bien plus , oh ! bien plus !

L'abbé tressaillit , ses lèvres frémirent avec amertume et sa vue se troubla de nouveau.

— Ah ! si, en échange des biens de la terre, j'avais les yeux du pâtre qui appelle là-bas son troupeau, si j'avais les yeux de ces faucheurs qui chantent dans nos prés , si j'avais les yeux du mendiant qui tend son bonnet , comme je serais riche de leur pauvreté, grand Dieu ! Je pourrais espérer, à force de travail, de gagner mon indépendance, et je pourrais offrir ma main à celle que j'aime avec idolâtrie, avec amour, enfin , puisque c'est le mot de notre langue qui résume mes soupirs, mes délices et mes tourments. Mais je suis aveugle ! ma condamnation est écrite sur ces mortes prunelles qui ne savent pas même réfléchir ma douleur !

M. de Brionne ne fut pas maître de retenir plus longtemps un soupir qui l'oppressait. Gaston étendit vivement ses mains vers le front du vieillard, et, tâtonnant son visage avec dextérité, il toucha les larmes dont ses joues étaient baignées et s'écria :

— Vous pleurez, mon père ; vous n'êtes donc pas sourd à mes cris de détresse ?... Ah ! je souffre, je souffre ! je suis bien malheureux !

Et il tomba dans les bras de l'abbé, qui, donnant un libre cours à son émotion, pressa tendrement l'aveugle sur son sein et baisa son front brûlant.

— Que faut-il faire? conseillez-moi, secourez-moi! s'écria Gaston.

— Mon pauvre enfant, dit le chanoine par mots entrecoupés, vous êtes-vous ouvert à madame votre mère?... Lui avez-vous fait comprendre l'état affreux où se trouve votre cœur?

— Non, je me suis bien gardé de commettre cette imprudence; ma mère mourrait de mes douleurs!

— Je vous approuve et vous loue; comme vous le dites avec une sagesse qui n'est pas de votre âge, vous eussiez commis une grave imprudence, dont les suites auraient porté des fruits bien amers!

— Vous me faites trembler... Expliquez-vous!

— Avez-vous, sans le vouloir, laissé deviner à Hélène que vous l'aimiez? Recueillez tous vos souvenirs.

— J'aime avec respect et tendresse, et j'aurais commis une lâcheté en troublant la sérénité des jours de celle à qui je donne le nom de sœur. Je n'ai rien dit, rien fait qui pût trahir mon amour, Hélène ne soupçonne pas mes tortures.

— Vous l'appelez, vous l'avez appelée votre sœur?

— Oui... aujourd'hui... tout à l'heure pour la première fois... ce doux nom m'a mis au ciel!

Et comment a-t-elle répondu?

— C'est elle qui, la première, m'a nommé son frère.

— Elle! s'écria l'abbé.

— Oui... Oh! ne lui faites pas de reproches si vous trouvez qu'elle a mal fait de répandre ce baume sur mes blessures.

— Seigneur, je vous obéirai, murmura le noble vieillard; je m'incline devant votre sainte volonté, je lis le signe qu'a tracé votre main bienfaisante; soyez béni, mon Dieu! et que votre miséricorde nous soit en aide!

— Qu'allez-vous me dire? qu'allez-vous m'apprendre, mon père? Votre voix me remplit d'épouvante, dit Gaston en tombant à genoux.

M. de Brionne releva l'aveugle, le fit asseoir à ses côtés, regarda autour de lui pour s'assurer du silence de la solitude, baisa Gaston, prit ses mains, les serra tendrement, et les garda dans les siennes; puis, d'une voix affectueuse et calme, il dit:

— Vous devez avoir toutes les qualités de votre vertueuse mère, mon cher enfant; vous

devez être ce que nous appelions autrefois un chevalier français, dans toute la loyale pensée que renferme cette noble expression; vous devez avoir de l'honneur jusqu'au bout des ongles, et, quoique votre âge appartienne à la jeunesse imprudente, bouillante et légère, je n'hésiterai pas à vous confier un secret duquel dépendent le repos, la félicité de toute votre famille et la paix de mes derniers jours, si vous me donnez votre parole de gentilhomme que ce secret mourra dans votre sein sans avoir dépassé vos lèvres.

— Je le jure sur mon père et sur ma vie éternelle.

— Sur votre père, soit! dit l'abbé en réprimant un signe de dégoût; je n'exige rien de plus. La vicomtesse vous a-t-elle raconté l'histoire de votre père?

— Elle m'a appris à vénérer sa mémoire, et m'a dit qu'il avait été tué dans les rangs de l'armée russe en combattant dans le Caucase.

— Noble femme! pensa le chanoine.

Puis il ajouta :

— Votre père était l'un des hommes les plus élégants de son époque; il avait de grandes qualités qui en faisaient pour le monde un cavalier accompli; mais le monde n'est pas sévère dans ses exigences, et souvent ces qualités qui le séduisent déplaisent à Dieu et mènent au péché.

Votre père fut un grand pécheur, il offensa la morale et mena une existence semée de galanteries et de désordres.

— Ne craignez-vous pas de commettre un sacrilége en médisant d'un mort ? dit Gaston d'une voix tremblante d'émotion.

— Médire ! non, enfant, j'ai trop vécu pour souiller ma vieillesse d'un pareil sacrilége ; ce que j'avance, je le prouve... Hélène est votre sœur !...

— Ma sœur ! s'écria le jeune aveugle en se jetant de côté ; ma sœur, avez-vous dit ?

— Je l'ai dit... votre propre sœur. Elle est née d'un crime.

— D'un crime !... Hélène !... Achevez, je crois que je deviens fou !

— Lorsque le vicomte de Fontac épousa la fille du marquis de Verneuil, il était séparé, par divorce, d'une jeune femme, qui porte aujourd'hui le titre et le nom de baronne de Ravenstein...

— Je sais cela.

— Et vous ne savez pas à quelle occasion ce divorce fut prononcé ?

— Non.

— La baronne de Ravenstein avait une amie de prédilection ; cette amie, belle alors comme Hélène l'est aujourd'hui, était une jeune fille sans

cœur, sans honneur et sans foi, qui favorisa les penchants criminels de M. de Fontac, devint sa maîtresse, échangeant ainsi son beau rôle contre un rôle de courtisane. De ce commerce scandaleux est né l'ange que vous aimez, comme se forme dans le plus vil limon le diamant le plus limpide.

Gaston, suffoqué par cette révélation, dévorait ses larmes en silence. M. de Brionne raconta rapidement l'histoire du mariage de M. de Fontac avec mademoiselle de Verneuil, et compléta son récit par l'épisode lugubre de la mort de Marceline Keller.

— Voilà comment Hélène est entrée dans ma maison, dit-il en terminant. La vive affection que je lui ai vouée a pris naissance au lit de mort de sa grand'mère, et s'est développée, s'est affermie pendant quatorze années qui m'ont révélé les précieuses et touchantes vertus de son âme virginale. Gaston, mon fils, l'aimerez-vous moins maintenant que vous connaissez le déplorable mystère qui voile son berceau et pèsera constamment sur sa vie?

— Je l'aimerai mieux, mon père! murmura l'aveugle épuisé par cette violente secousse, beaucoup mieux!

— Noble et bon jeune homme, que Dieu vous rende tout le bien que vous me faites en parlant

ainsi ! Nous serons deux pour lui faire une famille, à cette chère enfant que de vagues pressentiments agitent sans cesse. Vous serez son bon frère, comme je suis son père bien aimant. Hélas ! c'est à peine si je peux compter les heures qui me restent à vivre ; ma tombe est ouverte et j'en touche les bords. Au moins, en quittant ma fille d'adoption, je lui laisserai pour appui un bras solide, et pour ami un grand cœur. Ah ! si vous saviez, cher Gaston, comme j'aime cette blanche colombe perdue dans notre vallée, où tant de pauvres oiseaux n'ont pas d'ombrage ! Vous me dépeigniez tout à l'heure, avec le feu de votre jeunesse, l'amour chaste qu'Hélène avait jeté dans votre âme... Si je vous disais combien mes vieux ans sont réchauffés par la pieuse et paternelle tendresse que ma douce orpheline a fait germer dans ce cœur prêt à mourir !... Je me reprocherais d'être sans pitié pour vos larmes. Mon jeune ami, touchez là... gardez ce secret confié à votre délicatesse, à votre honneur. Si madame de Fontac le connaissait, elle devrait, mère prudente, m'éloigner et vous séparer de votre sœur ; si Hélène, par un irréparable malheur, apprenait qu'elle doit mépriser les entrailles qui l'ont portée, elle en mourrait de honte, de chagrin et d'horreur... Laissons aux morts leurs linceuls ; laissons à la vérité son voile pudique.

— Je suis sûr de moi, vous pouvez être sans crainte, votre secret descendra dans ma tombe… le bonheur d'Hélène m'est trop cher pour que je le mette en péril, et si j'exposais ma sœur à se séparer de moi, je ne survivrais pas à cette séparation.

— Je vois venir madame la vicomtesse et notre chère fillette… essuyez vos yeux, remettez-vous, ne montrez aucun embarras, car votre mère s'inquiète de la moindre altération de vos traits.

— Je serai… je suis calme, répondit l'aveugle en souriant avec tristesse; parlons géologie.

— Excellente idée, la science est l'antidote du sentiment… Dites-moi votre avis sur la formation et l'âge des montagnes; pour qui penchez-vous?

— Je suis neptunien.

— Je n'osais pas me prononcer le premier, et je vous avouerai que je suis de votre avis sur la formation et l'âge des montagnes… Ma chère vicomtesse, dit l'abbé à madame de Fontac qui arrivait appuyée au bras d'Hélène, vous nous voyez plongés dans une discussion bien ardue.

— Vous nous permettez de n'être pas de la partie? vos grands mots nous font une peur bleue.

— Vous êtes venue à point pour nous accor-

der, belle dame ; nous allions, je crois, nous prendre aux cheveux.

— Ah ! la bonne bataille !... dit Hélène.

— J'ai manqué ma vocation, se dit l'excellent vieillard, j'aurais dû me faire arracheur de dents.

Au son de voix d'Hélène, l'aveugle tressaillit, et un sourire angélique éclaira son visage devenu pâle depuis la révélation de l'abbé.

Madame de Fontac s'aperçut de cette pâleur, courut à son enfant et le questionna. Gaston répondit que la discussion scientifique l'avait un peu fatigué, et sa mère supplia M. de Brionne de ménager une santé qui lui était si chère. L'abbé se consola de cette petite mercuriale intime, en s'avouant qu'il faisait en tout cas d'excellents élèves, car Gaston venait de montrer un front d'airain, en répondant comme un page.

— J'ai gardé Hélène plus longtemps que je ne l'aurais cru, dit madame de Fontac à l'abbé ; nous avons bouleversé tous les appartements, et notre grand salon est méconnaissable ; votre cabinet est un vrai bijou, mon père, et la chapelle donne envie de prier... Venez voir notre beau travail.

— Volontiers, d'autant mieux que l'air s'est rafraîchi... Qui me donne le bras de vous trois ?

Comme le bon chanoine se levait, à l'aide de tous, et se trouvait embarrassé du choix d'un appui pour gagner le logis, une femme vêtue

d'une longue robe noire en taffetas, coiffée d'un chapeau délabré, dont le velours puce montrait la trame, et voilée d'une misérable mantille, apparut sur la route, débouchant d'un chemin communal qui tournait le parc. Cette femme poussa la grille entr'ouverte, s'avança timidement au-devant des châtelains qui s'arrêtèrent pour la regarder, et leur dit :

— Désirez-vous acheter des dentelles, des bijoux, de beaux diamants, mesdames?

La marchande tira de dessous les pans de sa mantille une longue cassette en palissandre, et se prépara à l'ouvrir.

— Merci, ma bonne femme, dit madame de Fontac, nous n'avons besoin de rien.

— Hélas! vous êtes heureuses de n'avoir besoin de rien... que Dieu vous conserve tout ce qu'il vous a donné! ajouta la marchande d'une voix dolente, en replaçant sa boîte sous son bras.

— Mon père, cette femme a l'air bien souffrant... qu'en pensez-vous? dit Hélène au chanoine.

— Je te comprends, ma chère enfant, tu veux que je fasse quelque cadeau à ton patron, hein?... Madame, veuillez nous suivre au château, nous visiterons votre coffret... Me gronderez-vous, ma chère Marie?

— J'achèterais plutôt toute la boîte, dit la vicomtesse en souriant.

— Vous ferez une bonne action, messieurs et chères dames, et de toute façon une bonne affaire, répondit la vendeuse en se rangeant humblement derrière la compagnie qui se remit en marche.

Gaston était au bras de sa mère, l'abbé à celui d'Hélène.

La marchande de dentelles suivait, l'œil ardent, les pas de M. de Brionne, et ne détournait ses regards que pour les porter sur madame de Fontac. Dans ce mouvement rapide et uniforme, ses prunelles étincelaient d'un feu farouche, ses lèvres tremblaient, ses dents étaient convulsivement serrées, et le rouge lui montait jusqu'au front.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

